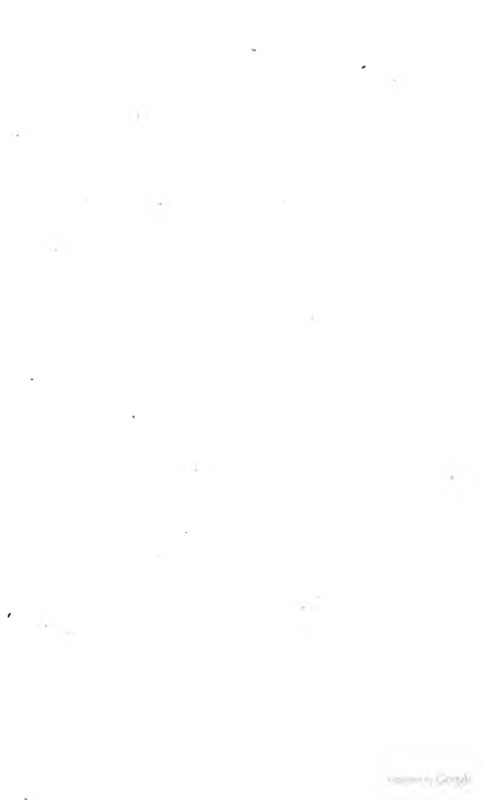
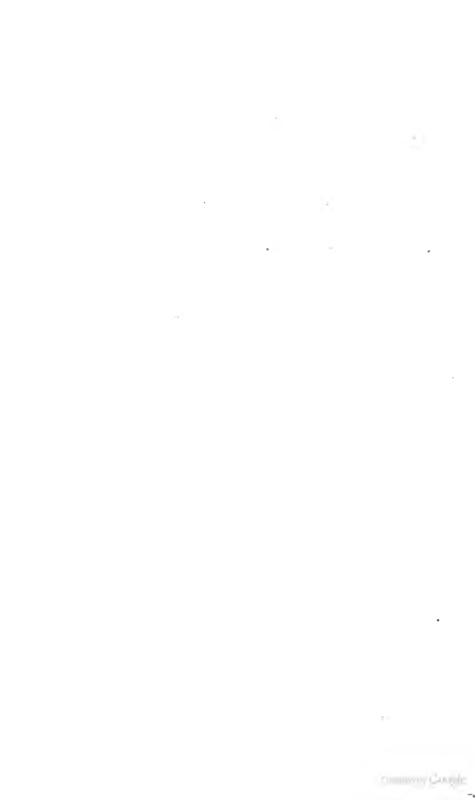



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
-82-
PARIS VIe ARROND
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS







BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER

SEPTIÈME SÉRIE

OUVRAGES DIVERS

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

ÉTUDES

BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR

QUELQUES CÉLÉBRITÉS ÉTRANGÈRES

PAR

J. LE FÈVRE DEUMIER

LE CAVALIER MARINO. — ANNE RADCLIFFE. — PARACELSE
JÉRÔME VIDA

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

LE CAVALIER MARINO



LE

CAVALIER MARINO.

I.

L'élégance, la grâce, la pureté constante du style, ne sont pas toujours d'infaillibles indices de la portée d'un homme. Je suis même assez disposé à croire que des auteurs très-défectueux sont d'une trempe fort supérieure à celle d'écrivains recommandés pour leur bon goût, pour la bonne discipline de leurs expressions, et dans lesquels on ne voit rien ou presque rien à reprendre. Il y a des défauts qui ne peuvent appartenir qu'à un esprit éminent, des vices qui attestent plus de génie que certaines vertus. Nous ne citerons qu'un exemple à l'appui de ce paradoxe, qui pourra bien quelque jour devenir une vérité; et nous le choisirons parmi les étrangers, de peur qu'on ne nous accuse de partialité pour la France. Ce sera celui de Marino, si fameux autrefois parmi nous sous le

nom du cavalier Marin, et qui n'est pas maintenant beaucoup plus connu dans son pays que dans le nôtre.

M. Philarète Chasles, dans un de ses savants et ingénieux volumes de critique, a tonné contre ce pauvre délaissé de la gloire avec une impitoyable rigueur. Je serais très-heureux qu'il voulût me permettre de jeter un peu d'eau sur sa foudre. Il avait un dessein louable, et que j'approuve du plus profond de mon âme : celui de faire justice de tous ces traitants littéraires, aujourd'hui trop communs, qui font métier et marchandise de l'imagination, qui dégradent, en l'exploitant comme des procureurs, un des plus beaux priviléges de l'homme. Fort de cette intention généreuse, M. Chasles n'a pas trop regardé sur quel fantôme tomberaient ses carreaux, et la première célébrité déchue qu'a rencontrée sa colère a payé pour celles qu'il était bien aise de désigner, mais qu'il ne voulait pas nommer. Il a eu le tort, à mes yeux du moins, de s'adresser à un homme qui ne mérite ni l'oubli dans lequel on claquemure son ombre, ni le dédain qu'on a pour lui, quand par hasard on s'en souvient. Ainsi avait fait naguère M. Nisard dans ses doctes Études sur les poëtes latins de la décadence, livre habile et spirituel, plein d'aperçus déliés et profonds, où, quoique sucrée d'érudition, la satire n'en est pas moins de

la satire. L'auteur s'était promis de battre les modernes sur le dos des anciens, et il a choisi, pour fustiger ses contemporains, Lucain, Sénèque et Stace, des hommes qui ont peut-être autant de qualités que de défauts, quoique ce soit beaucoup dire. Ce n'est certes pas maladroit; mais est-ce bien équitable? Heureusement pour eux que leur mémoire ne s'en porte pas plus mal. Il n'en est pas de même de Marino : on l'a tué une seconde fois; M. Chasles lui a passé sa plume au travers du tombeau.

Avant de nous livrer sur ce double trépassé à quelques tentatives de résurrection, nous commencerons par le laver de l'accusation d'avoir voulu faire le noble, en usurpant un pluriel aristocratique. Il n'est point coupable de cette petitesse; il n'a jamais cessé de s'appeler comme son père, et sur toutes les éditions originales de ses œuvres on voit le nom *del cavalier Marino.* Ce sont nos ancêtres qui l'ont, dans leur admiration, dépouillé de son singulier, supposant apparemment qu'un génie si varié ne pouvait pas être simple, et devait être forcément l'assemblage de plusieurs grands hommes. C'est sans doute bien minutieux de mettre ainsi les points sur les *i*; mais on ne saurait être trop précis, quand il s'agit de reviser le procès d'un mort qui ne peut plus payer son défenseur. Les plaidoyers d'office n'étant pas com-

munément les meilleurs, il faut qu'ils se rachètent par leur exactitude.

Giambattista Marino, et non pas Marini, était né à Naples en 1569, vingt-cinq ans après le Tasse, et sous le même ciel que lui. Fils d'une terre privilégiée, un peu de ce soleil qui avait allumé la verve du poëte de Sorrente, un peu de cet air sulfureux et enflammé qu'on respire entre l'Etna et le Vésuve, vint échauffer le berceau de l'enfant qui devait un jour, mais rien qu'un jour, égaler, je dirai même effacer, le renom de son illustre compatriote. Nul, dit-on, depuis Ovide, qui, sous le fouet de son pédagogue, promettait en vers de n'en plus faire, nul ne manifesta de meilleure heure une vocation plus décidée pour la poésie. Nous en faisons la remarque, sans vouloir pour cela préconiser ces singulières dispositions. Les enfants-prodiges sont rarement des hommes merveilleux.

Jurisconsulte distingué, et par conséquent assez pauvre, le père du jeune Giambattista était comme tous les pères possibles, prisant fort les belles-lettres, à condition qu'on ne les cultive pas, proclamant sur tous les tons que les vers ne sont bons que pour ceux qui n'ont rien à faire, et qu'un esprit sérieux ne peut pas borner sa vie à méditer et exécuter des chefs-d'œuvre : c'est là un métier de paresseux. Travailler, c'est faire sa fortune. Marino père voulait que Marino fils se mît en devoir

de faire la sienne, mais la fit avant tout comme sa famille l'entendrait. Il exigeait impérieusement qu'il devînt avocat. Cette exigence ne contribua pas peu à fortifier ses goûts et fixer sa décision. Depuis qu'il y a des pères, et cela date déjà de loin, je m'étonne qu'ils ne se soient pas encore aperçus que contrarier les passions, c'est les faire pousser.

Le jeune Marino eut, à propos des études qu'il faisait et de celles qu'il ne faisait pas, plus d'un assaut à subir dans la maison paternelle. Il fut soutenu dans ses tracasseries domestiques par le marquis Manso, qui était destiné à consoler les poëtes vieillis et à encourager les jeunes. Ce grand seigneur, qui eut l'honneur de secourir le Tasse et la bonne fortune de recevoir Milton, fut le premier protecteur de cet avocat réfractaire qui s'obstinait à plaider contre la volonté de son père. Il lui ouvrit sa bibliothèque et sa bourse, et ce fut chez lui que, tout jeune encore, Marino connut le douloureux prisonnier du duc de Ferrare. L'infortuné, qui se mourait de son génie, éveilla celui de son émule, qui n'aspirait qu'à vivre, et le débutant conçut dès ce moment l'ambitieuse idée de devenir son égal. Le mourant avait chanté la délivrance de Jérusalem, le novice résolut de chanter sa destruction. C'était bien téméraire; mais il ne faut pas faire fi de la témérité : elle ressemble à l'héroïsme.

Manso, qui n'ignorait pas que la pauvreté énerve l'intelligence et que l'obscurité l'étouffe, que la réputation se laisse prendre à l'éclat du monde et qu'elle vous vient d'autant plus vite qu'on a l'air de pouvoir se passer d'elle, Manso, dans sa bienfaisance expérimentée, s'inquiéta pour lui d'une position, où le travail devînt aisé et la récompense assurée. Il lui fit obtenir le poste de secrétaire du prince de Conca, grand amiral du royaume de Naples. Un peu de l'éclat du maître et de sa cour se réfléchit sur le jeune poëte, et ses premiers vers s'en ressentirent : ils se colorèrent, comme l'arc-en-ciel, d'un éclat qui ne leur appartenait pas. Ils furent accueillis avec une libérale indulgence, peut-être même reçus avec trop de faveur. Si les obstacles et les difficultés découragent, la facilité du succès détend l'âme, et nous rend incapables de le justifier.

Quoi qu'il en soit de ce pronostic, Marino fut bientôt l'enfant gâté de la renommée. « Il avait reçu de la nature, dit un de ses biographes très-digne de le bien juger, Salfi, le continuateur de Ginguené, les moyens physiques et moraux les plus favorables à sa vocation. Une taille avantageuse semblait annoncer sa supériorité. Sa physionomie était expressive et prévenante, son maintien noble, son parler doux et insinuant. Doué d'une extrême sensibilité, il ne recevait des objets

qui l'entouraient aucune impression qui restât oisive et stérile dans son esprit. Tout animait son imagination. Il retraçait et embellissait tout sans efforts. Peut-être, à l'exception de l'Arioste, nul ne fut plus naturellement poëte que lui. » Il est probable que Salfi a raison. L'usage qu'il fit de ses richesses n'en est que plus fâcheux. C'est un avantage immense d'avoir la nature pour soi, mais cela ne suffit pas. Quand on a ce qui ne peut se donner, il faut absolument tâcher d'avoir ce qui s'acquiert, et ce n'est pas au-dessus des forces humaines. Il ne s'agit que de vouloir.

A vingt-quatre ans, Marino avait déjà une célébrité qui en aurait effrayé d'autres, tant il paraissait difficile de la soutenir, et à plus forte raison de la surpasser. Il n'était question que de lui, que de ses amours, de l'élégance incomparable avec laquelle il chantait ses plaisirs ou pleurait ses chagrins. Il conduisait de front l'étude et les aventures, maniant l'épée comme la plume, et se battant pour ses amis quand il ne se battait pas pour son compte. Cette façon de mener l'existence aurait bientôt fini sans doute par ruiner son talent; mais ses désordres ne tardèrent pas à avoir un terme. Il s'engagea en étourdi dans je ne sais quelle affaire de rapt, dont il faillit ne pas sortir. Après avoir risqué d'y perdre la vie, il pensa y laisser sa liberté. Il ne dut son salut qu'à l'inter-

cession de Manso, dont la bonté infatigable veillait toujours sur lui. On ne put cependant pas le sauver tout à fait : il fut forcé de s'exiler. Il quitta Naples en proscrit.... pour y rentrer plus tard en triomphateur.

Dès qu'il lui fut loisible de partir, il se rendit à Rome, où le bonheur lui fut fidèle. Précédé dans cette ville par les recommandations et l'amitié de son protecteur, il y gagna presque aussitôt l'affection du cardinal Cinzio Aldobrandini, dont le nom sera toujours cher aux lettres. C'est ce prélat qui avait tenté de réconcilier le Tasse avec la vie, qui lui avait commandé pour ce monde une couronne qu'il ne devait recevoir qu'au ciel, dont la compassion délicate avait adouci ses derniers moments. Il crut retrouver dans Marino un héritier de ce beau génie si malheureux, et il n'eut rien de plus à cœur que de le préparer à la gloire sans le faire passer par l'infortune. Il l'emmena avec lui à Ravenne, dont il était archevêque, et de là à Turin, où il fut envoyé en qualité de légat.

Marino, à cette époque, avait déjà fatigué la presse de ses exploits; on lui devait sept ou huit volumes de vers, et il annonçait son fameux poëme de *l'Adone*. Il s'était exercé dans tous les genres possibles de poésie lyrique, avec une confiance un peu hautaine, qui lui gagnait plus de prosélytes que n'eût fait sa modestie, et il com-

mençait, sans le vouloir peut-être, à faire école; il avait tous ses rivaux pour imitateurs. On préférait l'esprit tourmenté de ses sonnets aux grâces quelquefois trop parées, mais toujours si charmantes, de Pétrarque; on préférait la coquetterie minaudière de ses expressions aux délicatesses polies de Pietro Bembo. Il fut accueilli à la cour de Turin comme un phénomène, et, pour ne pas dire plus, comme le régénérateur de la poésie italienne. Elle n'était cependant pas si déchue, puisqu'elle venait à peine de perdre le chantre épique des croisades, et possédait encore Chiabrera. Mais Marino ne se bornait pas à avoir du talent, il y joignait beaucoup de savoir-faire, et avait l'art d'imposer l'hommage qu'on ne lui accordait pas spontanément. S'il rendait justice à tous les genres de gloire, il estimait surtout celle dont on jouit. Il mesurait la valeur de l'homme au bruit que fait la vie, aux échos qu'elle éveille, et il ne négligeait rien pour que la sienne fît fracas. Il fut servi à souhait. On le salua de bravos si sonores qu'il n'entendit pas les critiques, ou put faire semblant de ne pas les entendre.

Charles-Emmanuel, duc de Savoie, fut flatté de la préférence qu'il donnait à sa cour sur celle des autres princes d'Italie; et, le récompensant de ce qu'il avait fait pour l'encourager à faire davantage, il le nomma presque immédiatement

chevalier de l'ordre de Saint-Maurice et Saint-Lazare. Ce fut là son diplôme de gentilhomme, et c'est à partir de cette époque que, devant l'Europe comme dans la république assez peu nobiliaire des lettres, il s'appela le cavalier Marin, *il cavalier Marino.*

Le noble poëte, ou, pour mieux dire, le poëte anobli, reprit à Turin, et sur une plus grande échelle, le train de vie qu'il menait à Naples, encensant vingt maîtresses sans peut-être en avoir aucune, et comptant fleurette à la gloire; charmant le public par ses vers, les courtisans par ses saillies; applaudi partout et le méritant quelquefois; multipliant ses rimes amoureuses, maritimes, bocagères, lugubres, morales, sacrées ou plus que cavalières; aiguisant aujourd'hui des satires, gonflant demain des panégyriques à la manière de Claudien et de Sidoine Apollinaire; peignant à la plume une foule de portraits toujours flattés et rarement ressemblants, ce qui dans ce temps-là était tout à fait inutile pour un portrait; faisant des épithalames aussi longs que des poëmes, et des poëmes aussi peu divertissants que ses épithalames. Il me paraît difficile de dire que ce fût une existence bien remplie; mais elle était très-occupée.

A voir aujourd'hui cette masse énorme de poésies de toutes les couleurs, on s'étonne qu'un seul

homme ait pu suffire à tant de vers, quand on sait qu'il n'abdiquait pas pour cela un seul de ses plaisirs. On se l'explique d'autant moins, qu'en dépit de tout ce qu'il en faudrait rayer, ses œuvres, même les plus fautives, attestent un travail véritable, des connaissances réelles, une recherche patiente des ressources du langage. C'est que, malgré son rôle de grand seigneur et de libertin, il était au fond, et avant tout, homme de lettres; c'est qu'en s'abandonnant ouvertement à tous les caprices de la folie, il saisissait pourtant en secret les moindres occasions d'entretenir et de cultiver sa réputation. On assure que, nonobstant le tumulte où il se plongeait, il trouvait moyen de consacrer la majeure partie de son temps à l'étude. Ses biographes ont prétendu qu'il ne donnait guère que deux heures au sommeil, et qu'il passait le reste de la nuit à méditer, à lire et à composer. Je le veux bien : ce n'est pas à nous à le quereller là-dessus; c'est à l'ombre de ses maîtresses.

Bien qu'il se crût aux anges, tout cependant ne fut pas rose pour lui durant son séjour à Turin, et ce singulier rival du Tasse dut en éprouver un moment l'infortune. Chacun sait que l'Envie est un hôte habituel des cours, et qu'elle possède le don, fort malheureux d'ailleurs, d'être à la fois partout. Peut-être ne s'était-elle pas encore éloignée de

Ferrare, mais cela ne l'empêchait pas d'habiter aussi près du duc de Savoie. Après être demeurée longtemps près d'Alphonse d'Est sous la forme de Guarini, qui avait assez de talent pour ne pas lui permettre de prendre sa figure, elle résidait alors près de Charles-Emmanuel sous le nom de Gaspard Murtola, qui n'avait, lui, aucun motif pour l'empêcher d'emprunter ses traits. Ce déplorable rimeur venait de publier sans succès un poëme en vingt-deux chants sur la *Création*, et il s'en prit de cet échec au poëme inédit de *l'Adone*, dont l'auteur récitait volontiers des fragments qui accaparaient les cent voix de la Renommée, bonne raison pour qu'elle n'en eût pas une au service de Murtola. Plus cette raison était bonne, plus nécessairement elle était mauvaise, et il n'était sorte de calomnies qu'il n'inventât pour imposer silence à des fanfares qui troublaient le sommeil de sa vanité.

Ennuyé de toutes les petites diatribes que lui décochait sourdement son ennemi, Marino y répondit par un sonnet où il tournait en ridicule le nouveau créateur de l'univers, *il Mondo creato da G. Murtola.* Il eut l'esprit de mettre les rieurs de son côté, crime impardonnable aux yeux ou plutôt aux oreilles d'un jaloux. A cette Ménippée de quatorze vers, ledit jaloux riposta par un volume. Il jeta à la tête de son adversaire un livre injurieux et grossier, qui ne fit rire personne et assomma

tout le monde : *Compendio della vita del cavalier Marino*. Celui-ci, pour mettre fin à cette guerre bouffonne, mais si peu comique, publia une série de sonnets satiriques, réunis sous le titre de *la Murtoléide*. Ils avaient le malheur d'être mordants et d'avoir de quoi mordre. Lancée à fond de train sur sa piste, cette meute d'épigrammes ne lui laissa de trêve ni jour ni nuit. Il ne sut bientôt plus à quelle morsure entendre.

Ce singulier moyen de terminer une querelle n'eut d'autre effet que de l'exaspérer. Le pamphlétaire bafoué, désespérant d'avoir raison de son antagoniste par le sarcasme, aima mieux l'attendre au coin d'une rue et lui tirer un coup de fusil. L'argument n'est pas sans mérite; mais la passion est aveugle, et il paraît que l'œil du libelliste n'était pas plus juste que son esprit. Il visa de travers et cassa le bras d'un favori du prince qui se promenait avec Marino. Ce n'était pas ça qu'il voulait, mais l'intention ne valait pas mieux que le fait.

Le crime était avéré, et la peine de mort imminente. Le coupable l'eût infailliblement subie, si celui qu'il avait eu le désir de tuer n'eût demandé et obtenu sa grâce. Ce n'est pas admirable, mais cela dénote un fonds de générosité dont il est juste de tenir compte. Quel que soit le motif qui ait dirigé le poëte, qu'il ait été bien aise d'étaler de la gran-

deur d'âme, et de faire en toute sécurité le pendant de la clémence d'Auguste; qu'il ait pensé qu'il n'y a pas de plus sûr moyen d'écraser quelqu'un que de lui pardonner, et que son ennemi ne se relèverait jamais de cet acte de bonté: toutes ces suppositions sont admissibles; toujours est-il que son procédé avait droit à quelque reconnaissance. Il n'en fut pas ainsi. Lui-même s'empressa de porter à Murtola la nouvelle de sa délivrance. Mais, s'il crut que ce bienfait désarmerait le furieux, il se trompa. L'amour-propre blessé n'oublie rien et se venge de tout. Obliger les méchants, c'est jeter de l'huile sur leur ingratitude, à supposer toutefois que l'ingratitude soit une flamme.

Irrité d'une bienveillance magnanime dont il ne laissa pas que de profiter, Murtola fit accuser Marino d'un poëme sanglant contre le duc de Savoie, *la Cuccagna*. Cette vengeance atteignit mieux son but que la première. Soit qu'il fût las de son favori, soit qu'il ne sût absolument plus quels honneurs lui rendre, le prince le fit arrêter, sans vouloir rien entendre, et jeter dans un cachot. Le Tasse fut confondu parmi les fous et Marino parmi les plus vils criminels. L'accusation était atroce : la punition ne le fut pas moins.

On ne se borna pas à l'incarcérer, on lui enleva ses papiers, et on lui interdit toute lecture, ce qui était, dit Salfi, la plus grande peine qu'on pût lui

infliger. Lui-même a décrit ce supplice, oublié par le Dante dans son bordereau des tortures de l'enfer, et qu'il regarde comme un des plus cruels qu'on ait pu inventer. Ceux qui ne s'en rapporteraient pas là-dessus à ses plaintes peuvent aller demander à Pellico ce qu'il en est. Enfermer dans la nuit un homme tête à tête avec son génie, c'est le condamner au martyre que s'était imposé le roi Roderick, quand il se coucha tout vivant dans sa fosse, seul à seul avec un serpent. La pensée fait l'office du monstre : quand vous ne pouvez plus la nourrir, il faut qu'elle vive de vous.

II.

L'emprisonnement cellulaire, tel que celui qu'eut à subir Marino, est une sorte de sépulture anticipée. On ne sait rien de ce qui se débat dans l'intérieur de ce tombeau : aucune pensée du mort ne passe à travers ses fentes; et ceux qui lui survivent, j'entends par là ceux qui sont libres, ont toute licence, s'ils se souviennent de lui, de le juger comme la postérité. Nous ferons comme ceux de ses contemporains qui, ne le voyant plus, se prirent à le traiter comme s'il était déjà d'un autre monde. Nous profiterons du temps où il demeure dans son cachot au régime absolu du si-

lence, pour examiner en détail tout ce qu'il a fait avant d'y entrer, pour apprécier, autant qu'il est en nous, le caractère de son talent. Nous en serons plus à même de constater ce qu'il aura gagné ou perdu à revenir sur l'eau, c'est-à-dire sur terre.

Quoi qu'on en ait dit ou qu'on en puisse dire, ce talent, que l'on prise aujourd'hui si peu, était des plus réels, et il en a donné des gages éclatants. Nous ne partageons pas l'enthousiasme, le fanatisme plutôt, d'un de ses disciples, qui n'a pas craint d'écrire, du vivant même de son maître, que les Toscans, les Grecs, les Égyptiens, les Chaldéens et les Hébreux n'avaient jamais eu un si grand poëte; mais nous avancerons fermement que, s'il fût venu à une autre époque, il était de force à être compté parmi ceux qui honorent leur pays et font honneur à l'espèce humaine. C'est encore quelque chose qu'une belle destinée manquée.

Le malheur de Marino fut de naître dans un temps où toutes les routes connues de la littérature avaient été sillonnées par le génie; où, si l'on tentait de s'y engager, on risquait d'être étouffé par l'ombre des monuments qui s'y dressaient de toutes parts. Il résolut de s'en ouvrir de nouvelles, ne fût-ce que des sentiers; il n'y a que le nouveau, disait-il, qui soit capable de surprendre et de cap-

tiver l'attention du public. Qui ne sait pas étonner son monde, écrit-il dans *la Murtoléide*, n'est bon que pour l'étrille :

Chi non sa far stupir, vada alla striglia.

Ce n'est pas la seule fois qu'il ait exprimé dans ses vers l'intention formelle d'être novateur. Complice de Galilée, qu'il célèbre dans *l'Adone* comme ayant dévoilé aux yeux mortels ce que la nature leur avait jusqu'alors dérobé :

Tu del ciel, non del mar, Tifi secondo.
Adone, ch. X, st. 45.

partisan des idées de Bernard Telesius, qui avait essayé de recréer la philosophie, il voulut à son tour, comme l'un dans l'espace, comme l'autre dans le champ spéculatif de la raison, chercher des régions inconnues dans le domaine de la poésie :

Vago desio mi spinse, et mi dispose
A cercar nove terre e nove cose.
Adone, ch. IX, st. 73.

Il n'est rien moins que sûr qu'il les ait trouvées, et, dans sa longue navigation intellectuelle, il se pourrait bien que, abusé par le mirage de l'amour-propre, il eût pris des bancs de vapeurs pour des îles; mais c'est déjà beaucoup d'avoir senti qu'il y avait encore plus d'une contrée à inscrire sur nos cartes, et de s'être embarqué pour en lever les plans. Si on n'a pas à le remercier de la décou-

verte, on doit au moins lui savoir gré de ses prévisions et de ses efforts.

Ces pays mystérieux dont il pressentait l'existence, mais qu'il n'a guère aperçus et touchés qu'en rêve, c'est peut-être un peu sa faute s'il ne les a qu'entrevus. Je crois qu'il était fait pour les explorer. S'il eût été plus convaincu que le plaisir et la gloire sont incompatibles, il est à présumer que la méditation eût heureusement développé les facultés éminentes que lui avait départies la Providence, et que son talent fût devenu du génie. Il est permis de supposer que, moins pressé de récolter et de jouir, ses tentatives de réformes, au lieu de porter sur l'arrangement plus ou moins adroit des mots, eussent pu se porter sur le fond même de la pensée. Il ne s'est pas donné le temps d'y prendre garde : tout occupé des sons, il a oublié l'instrument.

Faute de réflexions, il est arrivé à Marino ce qui arrive à la plupart des écrivains de décadence : c'est de s'inquiéter du vêtement avant de songer aux corps qui s'en doivent parer. Il se trouve souvent alors qu'au lieu d'habiller des êtres on n'habille que des mannequins. La forme est assurément chose d'importance; mais il faut de toute nécessité qu'elle soit commandée par la pensée, et non que l'accessoire l'emporte sur le principal. Chez Marino, il n'y a le plus souvent que des accessoires, et on cherche le principal.

Lorsque ce brillant esprit vint au monde, la Muse lyrique paraissait avoir peu de conquêtes à espérer : il crut que c'en était une de lui mettre des papillotes, et il lui frisa les cheveux. Elle marchait comme une déesse : il lui apprit à pirouetter comme une danseuse; elle chantait comme Palestrina : il devina, pour les lui enseigner, les plus misérables fioritures du XVIII[e] siècle; elle avait tantôt le ton grave et austère du Dante, tantôt l'accent gracieux et tendre de Pétrarque : il lui fit grimacer des sornettes prétentieuses, comme il devait s'en chiffonner à l'hôtel Rambouillet. Ce sont là de vraies victoires à perdre les vainqueurs.

De même que la poésie lyrique, l'épopée romanesque avait été à cette époque à peu près aussi loin qu'il lui soit possible d'aller. On peut, en effet, combiner et raconter d'autres aventures que le Tasse ou l'Arioste, inventer d'autres machines, mais il est peu probable qu'on fasse mieux : et d'ailleurs à quoi bon les surpasser? Quand bien même vous réussiriez, on ne vous saurait aucun gré de ce triomphe : on leur tiendrait compte de l'avantage d'être venus les premiers, et l'on vous imputerait à crime d'avoir marché dans leurs voies, quand vous pouviez essayer de vous percer les vôtres. Marino s'en est bien douté; mais il n'a fait que s'en douter, et au lieu de s'adresser, comme il l'aurait dû, aux Muses sévères de la science et

de la philosophie, il ne s'est adressé qu'aux caprices de la mode, aux fantaisies du moment. Quand on prend Galilée pour modèle, quand on veut, comme lui, aborder à de nouveaux mondes et jeter l'ancre de sa pensée là où l'esprit humain n'a jamais pénétré, il faut faire bien attention à ne pas prendre des feux follets pour des étoiles.

Après la science et la philosophie, il y avait encore, pour un poëte penseur, une autre carrière à parcourir, une carrière que le pied de l'Italie avait à peine effleurée, et qui devait tenter un homme de bonne trempe, sérieusement épris d'une renommée sérieuse : c'est le drame, qui n'est que la philosophie de l'histoire en action, la philosophie de l'histoire ou celle de la société dans laquelle on vit, suivant les diverses manières d'envisager les faits. Mais là encore il ne suffit pas, pour réussir, d'un esprit sémillant, d'une intelligence ornée. On n'apprend à connaître les hommes qu'en s'éloignant d'eux. Si, pour les peindre tels qu'ils sont, il est indispensable de les avoir vus, il est nécessaire aussi de ne pas les voir sans cesse, de ne pas se mêler journellement à leurs jeux ou à leurs intrigues. La solitude concentre, le monde éparpille, et on ne saurait trop se concentrer, quand il s'agit d'animer de sa propre vie des événements qui ne sont plus, ou des événements qui peuvent avoir été. Cela n'entrait pas dans les arrangements

de Marino, qui était avant tout amoureux de ses aises, qui, habitué de bonne heure à l'ivresse des louanges, n'avait pas la force de se résigner à la sobriété et d'attendre patiemment l'éloge, dont les ailes ne s'ouvrent guère que pour aller au-devant des morts. Il croyait plus sûr de courir après, sauf à n'en attraper que l'ombre.

Aveuglé par toute cette poussière dorée qui voltige dans les salons, et qu'il se jetait volontairement dans les yeux, il prenait la gloriole pour la gloire. L'aigle manqué se fit papillon, ou, pour parler sa langue, de soleil qu'il pouvait être, il se laissa devenir éclair ou météore. Au lieu de creuser dans le cœur des humains et des choses, il ne s'attacha qu'aux superficies, et ne s'occupa, si je puis dire, qu'aux fanfreluches de la poésie. Toute son attention se porta sur le mécanisme de la phrase : il devint avide de toutes les friandises de l'expression, de tous les colifichets de l'esprit. Il se composa une palette admirable, pour ne peindre que sur du papier des tableaux que le vent emportait. Il pouvait être un poëte, et ne fut qu'un versificateur d'une merveilleuse adresse, brodant, enjolivant de petites idées, nous faisant déplorer à chaque instant qu'on eût perdu tant de talent et d'années à ciseler, à émailler des babioles, qui n'amusent plus que les amateurs d'archaïsmes et de curiosités.

« Ce qu'on estime le plus, dit Salfi, parmi les nombreuses poésies de Marino, ce sont ses sonnets bucoliques. Le siècle précédent avait vu quelques essais dans ce genre, et Varchi surtout s'y était distingué ; Marino surpassa tous ses devanciers, et personne ne l'a encore éclipsé. » Il nous en coûte de contredire un juge si compétent; mais je n'ai pas le moindre goût pour cette nature artificielle et théâtrale, qui n'a pas plus de rapport avec la vraie que les moutons de Florian avec les vrais moutons. J'aime certainement mieux voir aux bergers de la littérature des habits bien faits et de drap fin, que de grosses vestes de serge rapiécées ou trouées; mais il me paraît fort inutile de les pomponner comme des damoiseaux, et de substituer l'odeur distillée des cosmétiques aux parfums champêtres du sainfoin ou de la marjolaine.

La poésie et la nature sont comme l'asymptote et sa courbe : il faut qu'elles se suivent et se rapprochent toujours sans jamais se toucher, à plus forte raison sans se confondre. Chez Marino, c'est le contraire : la nature et la poésie se font vis-à-vis, en marchant à reculons. Il y a pourtant, par-ci par-là, dans ses *Rime Boscherecce*, quelques tableaux agréables et dignes d'être remarqués, comme celui du rossignol qui se voit chanter dans l'eau :

Sovrà l'orlo d'un rio lucido e netto,
Il canto soavissimo sciogliea

Musico Rossignuol, c' haver parea
E mille voci, e mille augelli in petto.

Echo, che d'ascoltarlo havea diletto,
Le notte intere al suo cantar rendea;
Ed ei viè più garria, che lei credea
Vago, che l' emulasse, altro augeletto.

Ma mentre, che'l tenor del bel concento
Raddoppiava più dolce à caso scorse
L'imagin sua nel fugitivo argento.

Riser le Ninfe, ed ei ch' allor s'accorse
Schernito esser dall' acque, anzi dal vento,
A celarsi trà rami in fretta corse.

« Sur le bord d'un ruisseau transparent et sans tache, un harmonieux rossignol laissait courir dans l'air ses chants les plus exquis; on eût dit qu'il avait mille voix et mille oiseaux dans le gosier.

« Écho, qui se délectait à l'écouter, répondait note par note à ses accents, et plus Écho gazouillait, plus il s'imaginait qu'épris de son ramage un petit rival ailé cherchait à l'imiter.

« Mais, tandis que le musicien de ce charmant concert redoublait plus doucement ses cadences, il avisa par hasard son image dans le fugitif argent des eaux.

« Les Nymphes se prirent à rire, et lui, qui se crut en butte aux moqueries de l'onde et du vent, s'en fut en toute hâte se cacher dans les ramées. »

Je n'assurerai pas que cette petite fleur des prés soit un diamant; mais c'est peut-être une perle. Il faut s'en contenter : on ne doit pas trop exiger des pierreries; les moins pures sont encore précieuses.

On pardonne ou on peut pardonner quelque recherche dans le langage, lorsqu'il s'agit d'exprimer des sentiments qui, tout naturels qu'ils puissent être, sont parfois très-compliqués; mais épuiser toutes les mignardises de la parole pour décrire ce qu'il y a de plus naïf et de plus simple, c'est, au lieu de l'embellir en la copiant, travestir indignement la nature. Tel est, trop fréquemment, le tort de Marino; il met du fard à tout ce qu'il rencontre, à ses oiseaux comme à ses fleurs, et peu s'en faut que ses vaches n'aient du rouge comme ses bergères. J'avoue que je me passerais volontiers de ce genre de toilette.

Je n'ai pas grand attrait non plus, j'en conviens, pour les vers maritimes de notre auteur. Pris isolément, il y en a sans doute un assez grand nombre de pittoresques et de bien tournés; mais tout cela, pour me servir d'un jeu de mots qu'il n'eût pas dédaigné, tout cela manque de fraîcheur et de limpidité. Ses sources ne courent pas à travers champs; elles dansent, comme à l'Opéra, la gavotte ou le menuet; elles vocalisent au lieu de murmurer. Des ondes frelatées et toujours en représentation ne me vont pas. Je me soucie peu

d'une mer qui roule des flots de musc, et de rivières qui sentent l'ambre : je préfère l'eau pure.

« Marino, dit encore Salfi, avait été devancé dans le sonnet bucolique; mais il s'exerça le premier dans le sonnet polyphémique, où il s'est plu à retracer les amours et les fureurs de Polyphème. » Je confesse encore que cette priorité est d'un assez pauvre mérite à mes yeux, et que je m'intéresse médiocrement aux élégies rugissantes de ce hideux colosse. Ce n'est pas qu'on ne rencontre là, comme partout ailleurs dans ces œuvres si mêlées, quelques vers énergiques ou charmants, qui vous dédommagent de la fatigue de les chercher; mais la récompense séduira peu de monde. Une idylle de Théocrite vaut mieux que ce fatras de beautés, originales peut-être, intraduisibles, je le veux bien, mais avant tout pénibles et contournées. Vous figurez-vous une de ces montagnes sculptées de l'antique Égypte, un de ces géants de granit qui avaient soixante coudées de haut, se détachant de sa base pour aller jouer de la flûte au bord d'une claire fontaine, et faire des madrigaux comme M. Dorat? Jamais, quoi que l'on fasse, je ne pourrai supporter un Sésostris à la fleur d'orange ou un Cyclope alambiqué. En fait de ridicule, je donne la palme aux extravagances de Gongora. Elles sont aussi monstrueuses que son héros.

La plupart des recueils publiés jusqu'alors par le poëte ont été réunis sous le titre de ***La Lira del Cavalier Marino***, et nous n'avons point encore interrogé les cordes les plus harmonieuses et les mieux timbrées de cette lyre, celles qu'il a consacrées à ses amours. Il ne faut chercher, dans cette collection de soupirs modulés sur tous les tons, ni passion, ni tendresse, ni abandon. Vous n'y trouverez pas, comme dans Pétrarque, les subtilités du cœur réfléchies dans les subtilités du langage : vous n'y verrez que l'adresse et la sensualité de l'esprit. L'amour, pour lui, n'est qu'un thème : ce n'est pas un sentiment.

On le répète sur tous les tons; mais il ne faut pas s'y méprendre : quoiqu'elle nous paraisse souvent quintessenciée dans sa forme, la pensée de Pétrarque est toujours simple. L'affectation ou l'afféterie qu'on lui reproche ne vient pas de lui : elle tient à un génie qui est plus fort que l'idiome dont il se sert, qui ne peut trouver d'expression égale à ce qu'il éprouve, et qui en choisit une inusitée, parce qu'il ne voit rien nulle part d'analogue à ce qu'il ressent. A l'étudier de près, ce qu'on prend pour un signe de faiblesse en est un de puissance et de supériorité.

Il n'en est pas ainsi des hyperboles excentriques de Marino; lui n'a que de l'esprit, et, s'il le replie de mille façons, ce n'est pas que la passion l'y

condamne, ce n'est pas que sa pensée, à l'étroit dans le cercle de la langue, cherche avec anxiété une tangente pour s'échapper : c'est uniquement dans la crainte de ressembler à quelqu'un. Il ne tient pas à ce qu'on le suppose un amant bien épris, il veut qu'on le prenne pour un amant qui ne dit rien comme personne. Il y a parfaitement réussi.

Dans l'exorde de son livre, il dit bien, en s'adressant à l'amour :

Se desti morte al cor, da vita al canto.

« Si tu as donné la mort au cœur, donne la vie au chant. »

Mais l'amour, qui n'avait pas tué son cœur, ne l'a pas entendu. Aussi n'est-ce pas lui qui fera vivre ses plaintes; c'est l'esprit qu'il y a semé d'une main prodigue, et qui est souvent assez brillant pour nous éblouir, pour nous empêcher, sinon de voir, au moins de compter ses fautes.

Nous citerons comme exemple de cet esprit un sonnet blâmé par Salfi, mais admiré par un des plus habiles critiques de l'Italie. Marino dit là que, puisque dans l'enfer on n'admet que la peine du feu, il veut continuer à être brûlé par les yeux de sa dame, et qu'elle trouve, elle, son enfer dans le cœur de son amant.

Donna, siamo rei di morte. Errasti, errai,

Di perdon non son degni i nostri errori,
Tu ch'aventasti in me si fieri ardori,
Io che fiamme a sì bel sol furai;

Io ch'una fera rigida adorai,
Tu che fosti sord'aspe a miei dolori,
Tu nell'ire ostinata, io negli amori,
Tu pur troppo sdegnasti, io troppo amai.

Hor la pena laggiù, nel cieco Averno
Pari al fallo n'aspetta. Arderà poi
Chi visse in foco, in vivo foco eterno.

Quì vi (s'Amor fla giusto) ambeduo noi
A l'incendio dannati, havrem l'inferno :
Tu nel mio cor, ed io negli occhi tuoi.

« Dame, nous sommes coupables et méritons la mort. J'ai failli, tu as failli : nos erreurs ne sont pas dignes de pardon, toi qui as jeté dans mon sein tes racines de flamme, moi qui ai dérobé les feux d'un si brillant soleil :

« Moi qui ai adoré ta sauvage rigueur; toi qui fus, comme l'aspic, froide et sourde à mes douleurs : toi obstinée dans tes colères comme moi dans mon amour : toi qui t'es trop courroucée, moi qui ai trop aimé.

« Égaux dans la faute, la même peine nous attend dans l'aveugle Tartare. Qui vécut ici-bas dans le feu brûlera désormais dans le feu vivant de l'éternité.

« Là (si l'Amour est juste), condamnés tous deux à l'incendie, nous aurons tous deux notre enfer, toi dans mon cœur, moi dans tes yeux. »

Tout cela sans doute est légèrement tiré par les cheveux et d'un goût plus qu'équivoque. Mais les vers sont tournés avec autant de gentillesse que d'élégance : leur grâce musicale chatouille insidieusement l'oreille, et glisse dans la mémoire, sans s'inquiéter de la réflexion. Ils plaisent, quoi qu'on en ait, et l'on conçoit qu'un classique comme Muratori ait pu, dans un de ses jours d'indulgence, donner pour l'avenir droit de passe à ce sonnet. Tout en y mettant quelque restriction, je ne me fais aucun scrupule d'être de son avis.

Marino avait trop d'esprit pour ne pas sentir qu'il en franchissait de temps en temps les bornes, et c'est sans doute dans ses moments de résipiscence qu'il essaya de l'appliquer à des sujets de morale et de sainteté. Quoiqu'il ne le laisse point apercevoir, les habitudes mondaines de son talent devaient se sentir gênées par la gravité religieuse des sujets qu'il s'imposait. Aussi, faut-il le dire, cette partie remarquable de ses œuvres est la moins volumineuse : on doit le regretter, quand on se rappelle ce beau sonnet sur l'homme, que tous les amateurs de poésie italienne savent par cœur :

Apre l'uomo infelice allor che nasce

In questa vita di miserie piena
Pria ch'al sol, gli occhi al pianto : e nato appena
Va prigionier fra le tenaci fasce.

Fanciullo poi, che non più latte il pasce
Sotto rigida sferza i giorni mena ;
Indi in età più ferma e più serena
Trà Fortuna ed amor more et rinasce.

Quante poscia sostien tristo et mendico
Fatiche e morti, in fin che curvo e lasso
Appoggia a debil legno il fianco antico !

Chiude alfin le sue spoglie angusto sasso
Ratto così, che sospirando io dico :
Dalla cuna alla tomba è un breve passo.

« Infortuné, l'homme, alors qu'il débarque dans cette vie pleine de misères, avant de les ouvrir au soleil, ouvre les yeux aux larmes : à peine né, on l'emprisonne hermétiquement dans ses langes.

« Enfant ensuite, qu'un lait pur ne nourrit plus, ses jours esclaves marchent sous la férule. Un peu plus tard, dans un âge plus fort et plus éclairé, c'est sous le fouet de l'ambition et de l'amour qu'il meurt et qu'il renaît.

« Que de fatigues, que de morts après cela, triste et pauvre, n'a-t-il pas à subir, jusqu'à ce que, las et voûté, il appuie d'un bâton fragile son vieux corps qui chancelle !

« Une étroite pierre enferme à la fin ses dé-

pouilles, et tout cela va si vite, que je dis en soupirant : Du berceau à la tombe il n'y a tout au plus qu'un pas! »

Ce ne sont pas là sans doute de ces vers, qui vous arrachent de l'âme un cri d'admiration. Il n'y a pas là de ces pensées qui attestent que le poëte est descendu jusqu'au fond des abîmes de l'être, et qu'il en a rapporté les secrets de la Divinité; mais c'est simple, énergique, concis, d'une merveilleuse limpidité. S'il eût laissé de son talent beaucoup de témoignages de cette espèce, on ne lui mesurerait pas aujourd'hui si strictement la renommée, qu'on lui dispensait autrefois sans compter.

Dans ces mêmes poésies morales qu'on ne lit plus guère, nous distinguons encore un magnifique sonnet sur Rome, qui prouve qu'au milieu de toutes les flatteries qu'il n'économisait pas plus qu'on ne les lui épargnait, et qui semblaient un fade écho des adulations du Bas-Empire, il savait cependant s'élever à des pensées nobles et patriotiques :

Vincitrice del mondo, ahi! chi t'ha scossa
Dal seggio, ove fortuna alto t'assise!
Chi del tuo grand cadavere divise
Per l'arena le membra e sparse ha l'ossa?

Non di Brenno il valor, non fu la possa
D'Annibal, che ti vinse e che t'ancise!

Nè che dar potess' altri, il Ciel permise
Al tuo lacero tronco erbosa fossa.

Per te stessa cadesti a terra spinta,
E da te stessa sol battuta e doma
Giaci a te stessa in una tomba ed estinta :

E già non convenia, che chi la chioma
Di tante palme ornò, fusse poi vinta.
Vincer non devea Roma altri, che Roma.

« Conquérante du monde, quelle secousse t'a jetée hors du trône où t'avait assise si haut la fortune? qui a déchiqueté ton grand cadavre et dispersé par l'arène tes membres et tes os?

« Ce n'est pas la valeur de Brennus, ce n'est pas la main puissante d'Annibal, qui t'ont vaincue et amputée; et, ce que personne n'aurait pu te donner, est-ce le ciel qui a fourni à ton tronc lacéré l'herbe d'une fosse?

« C'est par toi-même que tu es tombée, c'est toi qui t'es rayée de la terre : et, battue par toi seule, par toi seule domptée, tu gis éteinte dans une tombe où toi-même t'es couchée.

« Il ne convenait pas qu'une reine, qui se para le front de tant de palmes, subît jamais l'outrage d'une défaite; il n'y avait que Rome qui pouvait vaincre Rome. »

On peut comparer ces vers au fameux sonnet de Filicaja sur l'Italie, qui ferait presque adopter

la décision de Boileau, et à la fin de ce *canzone* intrépide que Pétrarque adresse à Rienzi. Ils sont dignes de ce parallèle. N'eût-il pas fait autre chose, c'était assez pour obtenir un nom et pour le conserver. Puisque nous sommes en veine d'éloge, nous ne devons pas oublier non plus, dans ses poésies sacrées, ce second sonnet sur Rome, qui n'est pas inférieur au premier, sur Rome tombée païenne sous le poids de ses dieux, et relevée reine par la croix :

> Roma, cadesti, è ver: già le famose
> Pompe del Tebro e 'l gran nome latino,
> E le glorie di Marte e di Quirino
> Co' denti eterni il re degli anni ha rose.
>
> Te per le tombe e le ruine erbose
> Invan cerca dolente il peregrino,
> Che di Celio le rocche e d'Aventino
> Giaccion tra l' erbe, a sè medesme ascose.
>
> Ma sorta ecco ti veggio, ed al governo
> Siede di te non rio tiranno e fero,
> Ma chi dolce su l' alme ha scettro eterno.
>
> Reggesti il fren dell' Universo intero,
> Or del ciel trionfante e dell' inferno
> Fatto hai con Dio comune il sommo impero.

« Rome, tu es tombée, il est vrai. Déjà les pompeuses splendeurs du Tibre, et le grand nom latin, et les gloires de Mars et de Quirinus, le roi des ans les a rongés de ses dents éternelles.

« A travers les tombes et les ruines moussues, le voyageur attristé te cherche en vain ; tes décombres, à eux-mêmes cachés, dorment dans les broussailles sur les rochers du Célius et du mont Aventin.

« Mais voilà que je te vois debout ! et pour te diriger se lève, non pas un tyran cruel et terrible, mais un souverain dont le sceptre éternel veille doucement sur les âmes.

« Tu as jadis passé ton frein à l'univers entier ; maintenant, du ciel triomphant et de l'enfer, tu as fait en commun avec Dieu un empire immuable et suprême. »

De pareils vers nous ont fait regretter plus d'une fois qu'il n'ait pas étudié plus sévèrement un art dont il maniait si bien les ressources. Nous en donnerons encore une preuve. Un nommé Cotta, je crois, a fait un volume entier de sonnets sur le Créateur. Le sujet est assez vaste pour en comporter davantage. C'est cependant beaucoup, et peut-être trop pour des lecteurs mortels, qui n'ont pas l'éternité à leur disposition. Ce fut sans doute l'avis de Marino. Au lieu d'un livre, il n'a fait qu'un seul sonnet sur Dieu, un seul, mais il a plus de poids et de grandeur que l'ouvrage pléthorique de son confrère. C'est un des plus beaux qu'il ait faits ; et le dernier tercet se termine par un trait

sublime. Le poëte s'élance jusqu'au trône du Tout-Puissant, et ose pénétrer cet immense abîme de lumière qui le cache à nos yeux. Après de vains efforts, il avoue que moins il le comprend, plus il le connaît :

Quanto t'intendo men, più ti conosco.

Nous ne ferons à personne l'injure d'analyser tout ce que le poëte a fait entrer d'idées dans ce vers si concis et si plein. Il est impossible d'exprimer avec plus d'énergie et de précision une vérité plus complexe et plus incontestable. On me dira peut-être que, lorsqu'on peut s'élever si haut, on est bien coupable de descendre si bas! C'est vrai, mais n'a pas qui veut assez de vertu pour la perdre.

Telle fut la première période de la vie littéraire de Marino. Nous allons maintenant passer à la seconde. Tandis que nous nous prélassons à feuilleter ses œuvres, il ne faut point oublier que nous l'avons laissé dans un cachot, et qu'il devait d'autant plus souffrir de cette ignoble et stérile captivité, qu'il était plus habitué aux délicatesses de l'opulence et aux douceurs d'une paresse occupée. Nous venons de voir tout ce qui a précédé sa prison, il est temps de songer à ce qui l'a suivie.

III.

Il y avait neuf mois que notre pauvre poëte était enseveli vivant dans ce muet tombeau qu'avait traversé le Tasse, et que devait un jour traverser Pellico, quand un reste de cette bonne fortune, qui paraissait l'avoir abandonné, amena à Turin le marquis Manso, son premier bienfaiteur. L'ami titré du prisonnier réussit mieux que quelques-uns de ses partisans déclarés, qui avaient imploré vainement son pardon, et qui, las de prier, avaient fini par se résigner à sa disgrâce. C'est assez l'habitude : on prend en général aisément son parti du malheur des autres. Manso fut moins commode : il s'informa scrupuleusement des causes qui avaient amené la détention de son protégé, et fut bientôt instruit de la déplorable intrigue qui l'avait fait condamner. Marino avait à expier bien des fautes; mais il en expiait une qu'il n'avait pas commise.

Manso (l'érudition la plus désolante a parfois son bon côté) connaissait depuis des années ce fatal poëme de *la Cuccagna*. Il n'eut pas de peine à démontrer qu'il avait été composé et publié à Naples, dans la première jeunesse de l'auteur, bien avant sa présentation à la cour de Savoie. Ce n'était pas cependant assez pour obtenir un ordre d'élargisse-

ment. Le juge, en reconnaissant son injustice, hésitait à la réparer. Il avait peur qu'une fois en liberté l'ingrat ne le punît de ses fers par des satires qui le flétriraient dans la postérité. Il demanda un gage, une promesse d'oubli qui pût le garantir des ressentiments de son captif : à cette condition, il promit de le rétablir dans ses bonnes grâces et de le dédommager de tout ce qu'il avait souffert. Je ne sache rien de plus flatteur pour Marino que cette frayeur d'un homme qui veut se faire assurer contre les vengeances de la pensée, et demande au silence du poëte un sauf-conduit pour sa mémoire

La caution n'était pas difficile à demander, mais elle était peu facile à fournir, et Marino courait risque de demeurer encore longtemps sous les verrous, lorsque, heureusement pour lui, son ennemi se ravisa. Il se contenta d'une espèce de contrat dans lequel il s'engageait à protéger l'auteur, tandis que, de son côté, l'auteur s'engageait à lui consacrer ses talents. Il est fâcheux qu'on n'ait pas conservé copie de ce traité de paix : ce serait une pièce unique dans les archives de la littérature.

L'histoire ne dit pas que l'un des signataires se soit donné grand mal pour tenir sa parole. Quant au poëte, il fut fidèle à la sienne. Il fit l'éloge du duc de Savoie dans plusieurs passages de *l'Adone*, et notamment dans le chant X. Était-ce par générosité? ce serait possible : mais je ne serais point

étonné que ce fût par rancune. Il ne devait pas ignorer qu'il n'y a rien de plus humiliant au monde que d'être loué par ceux qu'on a méconnus et outragés.

Quelles que fussent à son égard les bonnes dispositions de la cour, et quelque enclin qu'il fût lui-même à ne pas se rappeler son infortune, on doit présumer que le séjour de Turin n'avait plus pour lui beaucoup d'attraits, et on s'explique sans peine son empressement à changer de climat.

Devenu l'un des plus grands seigneurs de France, où l'avait appelé autrefois Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, le maréchal de Concini l'engageait depuis longtemps à se rendre auprès de lui. Il céda, sans plus tarder, à des instances maintes fois répétées, et partit à l'improviste pour Paris. Il y arriva en 1615, en plein règne de l'hôtel de Rambouillet. C'était, par infraction à l'étiquette et au protocole du ciel, le soleil qui daignait rendre visite à ses planètes.

Tout langage de précieuse à part, on avouera que, pour un rimeur barbouillé de vermillon et chamarré de clinquant, amoureux comme lui des paillettes et des oripeaux de l'esprit, il était difficile de mieux tomber. C'était le beau temps du puriste Vaugelas, qui s'occupait à vanner tous les mots de la langue pour n'en faire entrer que la fleur dans sa traduction de Quinte Curce; du lapidaire Gom-

bauld, qui taillait des quatrains à la journée, prenant modestement ses petits cailloux pour autant de camées; des Sarrasin et des Voiture, dont les rondeaux mordorés frétillaient dans l'eau de rose de toutes les toilettes : c'était le beau temps des Benserade, des Cotin, des Saint-Amand, tous petits princes qui n'attendaient qu'un roi, et qui se croyaient tous dignes de l'être. Marino se présenta : ils lui donnèrent la couronne pour se la retirer.

S'il n'est pas démontré que notre Italien fût un homme de génie, on ne peut pas douter du moins qu'il ne fût un des hommes les plus intelligents et les plus spirituels de ce siècle adolescent; c'est quelque chose : et il n'en a pas donné la preuve que dans ses ouvrages. En dépit de ce qui lui était arrivé à Turin, accident que toute la finesse du monde ne pouvait guère éviter, sa conduite fut partout des plus adroites, et il ne démentit pas cette adresse en venant se fixer à Paris. Il avait alors quarante-six ans, et connaissait trop les hommes pour aller au-devant d'eux. C'était au-devant de lui que les hommes devaient aller, et c'est ce qu'ils firent. Il n'eut pas l'air de rechercher les distinctions et les honneurs : les honneurs et les distinctions vinrent le trouver d'eux-mêmes, et en si grand nombre, qu'il ne sut bientôt plus qu'en faire.

Malgré ses longs mois de souffrance et de réclusion, on peut dire que Marino était né sous une

bénigne étoile. Tout lui réussissait. Pour un bon mot qu'il disait, on lui en prêtait mille, qu'il ne rendait pas toujours, mais dont il payait volontiers l'intérêt. On apprenait ses vers par cœur, et, comme ce fut plus tard la mode, *on récitait déjà ceux qu'il faisait encore.* On épuisait pour lui toutes les formules de l'éloge. On le flagornait partout autant que lui-même il encensait les princes ou se cajolait tout bas. Il n'était point de fêtes, de carrousels ou de ballets d'esprit dont il ne fût l'arbitre, et il pleuvait sur lui de toutes parts, sous forme de monnaie, des louanges sonnantes, des remercîments métalliques, qui avaient bien aussi leur prix : qu'il acceptait en tout cas à belles baisemains, comme des preuves palpables de la gloire. Il était réellement un roi, et un roi qui avait des tributaires, ce qu'il trouvait préférable à des sujets.

Quoiqu'il fût venu à Paris en vue d'achever dans la retraite sa colossale épopée de *l'Adone*, il se laissa prendre tout d'abord à l'accueil bienveillant de la reine Marie de Médicis, et ce fut pour y répondre que, faisant trêve aux *romanceries* de la fable, il s'empressa de rédiger le plus fabuleux des panégyriques, une ode en deux cent quatre-vingt-dix-sept strophes, où il célèbre de toutes les manières imaginables, mais pas sur tous les tons, la gloire, les vertus et les *beautés corporelles* de la princesse. On croirait, à l'entendre, qu'il n'ignore de

rien, et la reine, qui commençait depuis longtemps à n'être plus jeune, n'était pas femme à se formaliser de ses indiscrétions. Elle ne trouva rien à redire aux sentiers de lait, aux monticules de neige, aux vallées de lis, aux défilés de perles et de corail, où s'était engagé présomptueusement l'œil de sa pensée, et, pour prix de ses paysages anatomiques, elle assigna à l'artiste une pension de deux mille écus sur sa cassette. Il fallait que son albâtre royal fût bien avarié, pour payer si cher le blanchissage à neuf de ses charmes.

Une reconnaissance si flatteuse était plutôt de nature à le détourner de ses préoccupations épiques qu'un encouragement à s'y plonger. Quand les vers qui ne coûtent rien sont si plantureusement rémunérés, il est rare qu'on se condamne à en faire de meilleurs, qui coûtent beaucoup et ne rapportent que de l'estime. Aussi Marino se permit-il de temps à autre de ces distractions lyriques et lucratives, comme *la Francia consolata*, par exemple, un épithalame démesuré de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, qui lui valut, dit-on, une pistole par vers, et il y en a près d'un millier. C'était un peu humiliant pour le poëte français Duryer, qui ne trouvait à vendre ses plus longs alexandrins que neuf sous pièce. Trois liards le pied! quelles syllabes peut-on avoir à ce taux-là?

Ce fut aussi à Paris, je crois, et dans les inter-

valles de ses méditations homériques, qu'il composa, sur le modèle latin des baisers de Jean Second et de Bonnefond, la plupart de ses *baci*, petites odes d'une vivacité plus qu'anacréontique, qui faisaient les délices de tous les boudoirs, et dont la sensualité ne se montrait qu'assaisonnée de platonisme, pour rassurer la pudeur des dévotes, qu'auraient pu effaroucher les témérités de l'expression. Ses moindres bagatelles s'achetaient au poids de l'or.

Il y avait un tarif pour ses madrigaux, et on ne se fournissait que chez lui de calembours. Ce débit n'accroissait pas que sa fortune, il augmentait d'autant sa considération. C'était à qui le posséderait. Il n'était pas de prince, pas de duc et pair plus recherché, plus adulé que ce marchand napolitain de strophes et de baisers.

« Lorsque Marino, que l'on appelait dans tout Paris le cavalier Marin, dit M. de Puybusque dans son *Histoire de la littérature espagnole*, faisait visite à l'hôtel Rambouillet, la porte s'ouvrait comme pour recevoir le prince de Condé. Il s'avançait la tête haute, et tirant son gant avec une gravité castillane, il baisait la main de la marquise; son salut était ordinairement accompagné de quelque compliment tendre et fleuri qu'il glissait avec l'abandon de l'impromptu. »

L'empire qu'il exerçait lui survécut longtemps.

Dix ans après sa mort, Corneille, dans sa comédie de *la Galerie du Palais*, trouve moyen de le nommer pour faire son éloge. Monsieur, dit le libraire en présentant des livres à une de ses pratiques,

> Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime ;
> Considérez ce trait, on le trouve divin.

et le client répond :

> Il n'est que mal traduit du cavalier Marin.

Il avait été accueilli en France avec une fureur plus durable que ne le sont d'ordinaire nos engouements, et on en retrouve des traces jusqu'au temps de J. J. Rousseau, qui a brodé quelques pages de la *Nouvelle Héloïse* de citations galantes de Marino. Mais, avant de songer aux souvenirs qu'il laissa parmi nous, continuons à nous entretenir de ce qu'il fit pour nous en léguer de si vivaces.

S'il était prodigue de ses bons mots et de ses menues faveurs, le poëte était plus ménager des moissons plus ou moins dorées de sa Muse. Il était assez sage pour sentir que sa vogue avait plus d'une chance de cesser avec sa jeunesse, et que si, pendant qu'il avait des autels, il ne se préparait pas au moins un palais pour ses vieux jours, il pourrait bien finir par offrir le spectacle d'un dieu réformé, achevant de mourir à l'hôpital. Ce n'était pas là son affaire, et il employait les revenus de sa

plume à se bâtir à Naples une demeure des plus somptueuses. A mesure qu'elle avançait, il rédigeait, à ses moments perdus, le poétique inventaire des sculptures et des toiles dont il comptait l'orner. Ce catalogue de ses richesses, dont chaque article était comme le délassement de quelque laborieux octave de *l'Adone*, fut publié à Paris et à Venise en 1620, sous le titre de *la Galeria del cavalier Marino. distinta in pitture e sculpture.*

Des applaudissements universels saluèrent ce nouveau recueil, qui, au milieu de mille défauts que l'on n'aperçut pas, présente çà et là des traits charmants qu'on ne se donne plus la peine de découvrir. On n'en vit tout d'abord que les beautés, et il en résulta dans la littérature une foule de cabinets hétéroclites à effrayer les artistes de tous les âges. Tous nos écrivailleurs se mirent à faire, au lieu de châteaux, celui-ci des tableaux, celui-là des statues en Espagne. Il n'est pas jusqu'à Scudéry qui ne voulût avoir sa collection, et qui, dans le musée qu'il se rêvait, n'accrochât des hypothèses de Raphaël, de fantastiques Michel-Ange, des Albane de son invention, des Corrége imaginaires, des Claude Lorrain illusoires, et tout cela en vers, ce qui n'était pas, hélas! une illusion. Quoi qu'il en soit de ses imitateurs, l'œuvre originale fut reçue avec des trépignements d'admiration qui n'étaient qu'un prélude de celle qu'on réservait à son grand poëme.

On fait aujourd'hui un crime au Marino et des honneurs immodérés dont il fut l'objet, et des trésors dont on le combla. On les lui pardonne d'autant moins qu'on se rappelle la réception plus que mesquine du Tasse, qui jouit à présent d'une renommée imperturbable, et à la valeur duquel on ne daigna pas faire attention. Lorsque, moins d'un demi-siècle auparavant, en 1571, le grand homme fut présenté à la cour de Catherine de Médicis, on n'eut pour lui que de froids égards et des politesses banales. On se souvient avec amertume qu'il fut traité avec tant de négligence, que, sur la fin de son séjour, il n'avait pas de quoi faire repriser son pourpoint, et fut réduit, pour vivre, à emprunter un écu. Il est sans doute affligeant de voir un homme qui ne se sert de son habileté que pour corrompre le goût, pour escompter à son profit les folies du jour, usurper des faveurs qui ne sont dues qu'à la probité du génie. C'est vrai ; mais une erreur ne se répare pas par une seconde, et, parce qu'on fut injuste envers le Tasse, ce n'est pas une raison pour être inique avec le Marino. L'un visait à la célébrité, tandis que l'autre aspirait à la gloire. Ils ont obtenu tous deux ce qu'ils voulaient ; c'est là surtout ce qu'il faut voir.

Quel que fût le talent de Marino, et nous le trouvons très-prononcé, nous ne prétendons en rien dissimuler qu'il fut trop largement rétribué. Nous

l'accordons d'autant mieux que c'était moins ce talent qu'on voulait récompenser que l'abus qu'il en faisait. Ce qu'il faut ajouter pour être impartial, c'est que, si son opulence n'était pas très-justement acquise, il en faisait souvent un bon et bel usage. Il ne se bornait pas à acheter des objets d'art, ce qui n'est le plus souvent qu'un hommage à des morts qui doivent, suivant toutes les probabilités, s'en soucier médiocrement : il savait, l'or à la main, s'enquérir du mérite indigent et caché. Il cherchait à mettre en relief par ses bienfaits des noms dont la splendeur pouvait un jour balancer la sienne. Ces vertus ne courent pas plus les rues que l'esprit, qu'on y rencontre si rarement, quoi qu'on en dise.

Tandis qu'en le voyant passer la reine faisait arrêter *sa carrosse* pour lui parler, lui ne dédaignait pas, tout lumineux de ce superbe entretien, d'aller dans un grenier secourir de sa bourse et de ses conseils un génie pauvre et ignoré, qui ne sacrifiait pas à la pretintaille du jour la mâle sévérité de ses inspirations. Cet inconnu, qui ne cessa de l'être que grâce à l'amitié du poëte, n'était autre que le Poussin. Lui seul, quand tout l'abandonnait, osa le soutenir et l'encourager. Il lui commanda des dessins, des tableaux, et, à force de le vanter, il finit par attirer sur son ami des yeux qui s'obstinaient à ne vouloir tomber que sur lui. Si nous

lui devons un demi-siècle de raffinement et de mauvais goût, il ne faut pas oublier que par contre nous lui devons un de nos plus grands artistes. Certes, si l'on inscrivait sur sa tombe : « Marino protégea le Poussin, » ces trois mots suffiraient pour la consacrer. Marino protéger le Poussin! on croirait que c'est le monde renversé. Eh! mon Dieu, non; c'est le monde à l'endroit, tel qu'il a été de tout temps, tel qu'il sera toujours. N'y eut-il pas un instant où M. de Boisrobert protégea Corneille, et Chapelain Racine!

Après avoir passé en revue une partie des poésies lyriques de Marino, il nous reste à parler des œuvres auxquelles il doit encore aujourd'hui son reste de réputation, de ses poésies épiques. Il avait terminé *l'Adone* vers la fin de 1621, et il prépara cette importante publication par celle des deux premiers chants du *Massacre des Innocents,* qu'il ne compléta que plus tard. Ce poëme sacré fit sensation, et je ne serais pas étonné de croire que Marino eût raison, quand il assurait que c'était son meilleur ouvrage. Salfi trouve que le choix du sujet n'est pas heureux, et qu'il est assez difficile d'éviter la monotonie dans le récit d'une foule de crimes qui sont tous les mêmes. La difficulté n'est pas douteuse; mais, de ce qu'un sujet est difficile, il ne s'ensuit pas qu'il ne vaille rien. Nous avons déjà eu occasion de le dire, et nous n'hésitons pas à

le répéter : tous les sujets sont bons; il n'y a que de mauvais auteurs.

Ce qu'on ne saurait nier, c'est que, s'il était possible de développer plus d'imagination dans l'agencement de sa fable, nulle part, en revanche, la poésie de Marino ne s'est montrée plus énergique et plus serrée. Ses descriptions sont pittoresques, et son style, d'ordinaire si douillet, devient quelquefois pathétique. Il se rencontre en ce poëme plus d'une strophe inattaquable, mais malheureusement un plus grand nombre qui sont défigurées par les misérables concetti qu'il avait mis à la mode. Le *Songe d'Hérode* est plein de beautés du premier ordre. La description de l'enfer, au premier livre, respire une fantaisie sauvage qui n'est pas sans grandeur. La figure impérieuse et sombre de Satan n'a peut-être pas été inutile au portrait qu'en a tracé Milton, et il règne dans le dernier chant, intitulé *Il Limbo*, une sorte de retentissement de la poésie surnaturelle et mélancolique du Dante, qui nous fait oublier bien des puérilités. Rappeler Dante et Milton, c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

Ce poëme fut presque immédiatement traduit en français et en latin. Il le fut même en allemand, et n'est guère plus connu par conséquent que s'il eût été translaté en syriaque ou en sanscrit. Il en existe aussi une traduction en vers anglais (du premier

livre seulement), celle-là plus remarquable que toutes les autres, et peut-être même supérieure à l'original. Elle aurait dû le préserver des dédains de la mémoire, qu'elle-même, on ne s'explique pas pourquoi, n'a pas su vaincre. Elle est de Richard Crashaw, dont personne aujourd'hui ne s'avise de parler. Il est maintenant aussi complétement ignoré que s'il eût eu de la réputation; il n'en a pourtant jamais eu.

Marino avait encore promis deux épopées, *les Métamorphoses* et *la Jérusalem détruite*, dont nous avons déjà dit un mot. Il y fait même allusion dans la sixième octave du neuvième chant de *l'Adone :* « J'aurais dessein de célébrer le chef éclatant et fameux qui, belliqueusement armé d'une juste colère, vengea le douloureux supplice du Messie sur un peuple obstiné dans le sacrilége. Je veux chanter aussi, à l'égal du poëte de Sulmone, les fabuleuses transformations du monde. » On n'a pas trouvé trace du second de ces poëmes, dans lequel il se proposait de lutter contre un homme dont il avait la souplesse et la fécondité, parfois même l'élévation. Quant au premier, qu'il avait entrepris pour rivaliser le Tasse, il n'en reste qu'un chant qui ne fait pas regretter les autres. Soit qu'il eût eu la bonne foi de se reconnaître inférieur à son illustre compatriote, soit plutôt qu'il n'espérât pas mieux réussir que J. B. Lalli, qui venait de

traiter le même sujet sous le titre de *la Gerusalemme desolata*, il ne donna pas suite à ce projet et se consacra tout entier à l'achèvement de *l'Adone*, dont nous allons enfin nous occuper.

IV.

Quand Marino, qui, malgré ses innombrables négligences, remaniait continuellement ses vers, crut sa gigantesque composition mythologique arrivée au degré de perfection qu'il était susceptible de lui donner, il en fit dans les salons, comme cela se pratique encore de nos jours, des lectures à ses amis. Leurs louanges, sans mesure et sans fin comme ses chants, lui prédirent des succès inouïs; ils ne se trompèrent que sur la durée.

Une fois certain d'avoir la gloire en poche ou en portefeuille, il fit attendre plus d'un an son phénomène, le promettant sans cesse, ne le donnant jamais, jouant avec le public le rôle de la Galatée de Virgile, qui jette une pomme à son amant, et se cache avec une si ingénieuse maladresse qu'il est impossible de ne pas la voir et de ne pas la reconnaître. Ses pommes d'attaque, c'était (ce qui ne se fait plus, et ce qui prouve à quel point il était sûr de lui), les copies qu'il laissait prendre de son poëme, moyennant une honnête rétribution. S'il

avait pu différer sans danger, il en eût à coup sûr retardé indéfiniment l'impression, car le métier était excellent; ces copies manuscrites se vendaient jusqu'à cinquante écus d'or. On les cotait à la Bourse littéraire, et le poëte avait ses agents de change, comme aujourd'hui nos banquiers.

Vint enfin le moment où il n'y eut plus moyen d'amuser davantage l'impatience des curieux, et il livra le chef-d'œuvre attendu aux [presses d'Olivier de Varennes, libraire, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Victoire, enseigne qui n'était sans doute à ses yeux qu'un pronostic de son triomphe. L'ouvrage parut in-folio, en 1623, précédé ou affublé d'une apothéose préliminaire de l'inimitable auteur de *la Pucelle : Lettre ou discours de M. Chapelain à M. Favereau, conseiller du Roy en sa cour des aydes, portant son opinion sur le poëme d'Adonis, du Cavalier Marin.* On ne pouvait pas alors se présenter au monde sous de plus brillants auspices.

Chapelain n'était pas seulement, comme l'avait été Dubartas, le prince des poëtes de son temps, il passait pour le plus habile et le plus judicieux des lettrés, pour l'homme le mieux fourni d'élégante et solide instruction, pour celui qui avait le mieux approfondi les secrets et les ressources de l'art, qui en connaissait le mieux les finesses, voire même les rubriques. C'était, sous ce rapport, le goût fleuri de Quintilien, enté sur la mâle sagacité

d'Aristote. Avant de justifier ses prétentions au trône d'Homère par l'enfantement de cette impérissable Jeanne d'Arc, demeurée éternellement vierge de lecteurs, il n'était pas fâché de donner un échantillon de ses facultés d'analyse épistolaire ou oratoire, en signalant aux étonnements de la terre les merveilles olympiennes de son ami. On ne peut pas dire que cette attention délicate lui ait porté bonheur.

Il est hors de doute que, dans ce mémorable opuscule à l'adresse de M. Favereau, dans ce léger factum qui ne couvre pas moins de seize énormes feuillets, le père de la pieuse guerrière d'Orléans avait l'intention d'être le parrain littéraire du charmant chasseur Adonis. Mais quel baptême, bon Dieu, il administre à ce païen! « Les œuvres de Marino, s'écrie-t-il, sont sans reproche et portent en son nom leur inviolable passe-port. » Je ne vais pas à l'encontre. Mais, sauf cette phrase qui n'est pas par trop chinoise, et une autre où il est dit que « chacun voit par l'expérience qu'il n'y a rien qui se conserve si longuement inexpugnable et invincible contre les secousses du temps que les monuments poétiques, » je ne crois pas possible de trouver un plus inextricable verbiage, un plus indigeste fatras d'érudition biscornue, que les élucubrations apologétiques de l'illustre mandarin de l'Académie française. Je ne sache pas de temple ou

de pyramide littéraire qui puisse résister à une éruption de pareils éloges : c'est un véritable volcan de boue.

Chapelain, qui avait la conscience de sa valeur et de son autorité, crut devoir se poser, dans cette introduction, en représentant de l'opinion publique. Après une dissertation à perte de vue sur les différents genres d'épopée, sur l'héroïque, la pacifique, la moyenne, la médiocre, etc., il arrive à nous affirmer qu'il ne pouvait pas se rencontrer sous une plume de poëte un sujet plus heureux que celui d'Adonis (Jeanne d'Arc exceptée apparemment), et, cela dit, il s'extasie sur la manière dont Marino l'a exécuté. Ce passage de longue haleine nous paraît un véritable tour de force et le *nec plus ultrà* du galimatias : il mérite d'être conservé comme modèle de ce qu'était la critique littéraire au commencement du XVII[e] siècle.

« Le sujet prouvé, le style se présente, dont nous avons fait deux parties : les conceptions et la locution. Pour les conceptions, desquelles vous savez toutes les différences et tous les effets, je dirai hardiment que ce sublime esprit y a tellement excellé en cet ouvrage, que je ne crois pas, soit pour les passions, soit pour les descriptions, qu'il en soit jamais tombé de pareilles en entendement humain. C'est en cette partie véritablement qu'il a transporté la diversité et la merveille, lesquelles

les autres poëtes recherchent dans l'invention des choses seulement; et en cette partie tout autre pouvant se rendre saoûlant et dégoûtant, il a réussi, lui, si charmant et agréable, que sa longueur devra sembler trop courte à quiconque aura tant soit peu de sentiment en matière de belle lecture.

« Pour la locution maintenant, s'il m'est permis, sans être sujet à représentation, de juger de la beauté d'une langue qui ne m'est pas naturelle, la diction est si pure en lui, si thoscane (*sic*), si choisie et si prégnante, qu'il n'y eut oncques poëte, en quelque idiome que ce soit, qui eût ce don plus accompli que lui; et de ces dernières parties s'est formé ce style, qui, soit en douceur, soit en gravité, soit en boutades vraiment poétiques, n'a point de pareils, si ce n'est en quelques anciens, et ne se verra jamais surpassé que par soi-même. »

Quoique nous ne soyons pas ici pour analyser les vertus et les prouesses de Chapelain, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer le singulier contraste de ces phrases pesantes avec les fantaisies tissues d'air qu'elles discutent. C'est pour le coup qu'il est permis de répéter avec Voltaire qu'il attache des franges de plomb aux gazes d'Italie de Marino. Plût à Dieu que notre docteur n'en dît pas plus long, mais il n'est pas homme à s'arrêter en si beau chemin, et il continue bientôt, avec la même

verve et la même puissance, à formuler le sentiment général, dont il se croit l'organe et l'interprète :

« A dire le vrai, à peine trouvera-t-on de nœud d'intrigue, ni de développement de fable merveilleux, qui vaille qu'on le mette en comparaison avec cette simple manière de traiter, de la façon que notre chevalier l'a rétablie en son poëme, dans lequel, soit pour les passions, soit pour les descriptions, cette clarté magnifique, c'est-à-dire (si je peux) cette floridité ou élégance de style a été gardée avec une telle possession de ses pensées, une si grande observation de langue, et un si particulier égard au nombre du vers et à la conformité qu'il doit avoir avec son sujet, qu'on n'en peut désirer davantage : ce que je trouve d'autant plus digne d'admiration que ces choses sont les plus épineuses de la poésie, et les dernières à quoi l'on parvient.

« Je finirai cette longue enfilade en vous affirmant, comme j'ai fait en commençant, que je tiens *l'Adonis*, en la forme qu'il me souvient l'avoir vu, pour bon poëme, tissu en sa nouveauté selon les règles générales de l'épopée, et le meilleur en son genre qui sortira jamais en public. »

Tel était l'avis de Chapelain, et, à travers les ténèbres rocailleuses de ce style sans nom, il n'est pas difficile d'apercevoir l'enthousiasme et le res-

pect dont il faisait profession pour Marino. Tel était l'avis de tous ses confrères et celui de tous les bureaux d'esprit de cette époque, peut-être plus clairement exprimé, mais à coup sûr pas plus fondé. Il nous reste à faire connaître ce que nous pensons de ce poëme, et ce que, suivant nous, on en doit penser. Nous ne répondons pas d'être aussi profond que le vénérable académicien, mais nous tâcherons d'être aussi élégant et un peu plus intelligible.

Malgré l'admiration sans bornes que souleva l'apparition de *l'Adone* et les recommandations si persuasives dont nous venons de voir un spécimen, personne ne lui fit l'honneur ou l'injure de le traduire, soit qu'on fût effrayé de la longueur de l'œuvre, soit qu'on désespérât d'atteindre à la désolante *vénusté* du modèle. Il n'y eut que des tentatives de traduction, l'une (du premier chant seulement) par le président Nicole. Elle est en vers, et en vers d'une éloquence égale à la prose laudatoire du savant ami de Marino. Cet essai est précédé d'un avertissement au lecteur, qui prouve à quel point le critique que nous nous sommes permis de critiquer était alors en estime. « Lecteur, tu condamnerais avec justice ma vanité et mon imprudence, si j'entreprenais de te faire une préface sur l'original dont je te donne la version, après celle que l'illustre M. Chapelain nous a fait voir autrefois avec tant d'adresse et d'ornements; et il est certain que,

si elle n'a justifié cet ouvrage de sa nouveauté et de ses licences, il serait bien malaisé qu'une autre plume y pût travailler avec succès. » Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans le petit volume aujourd'hui fort rare du modeste magistrat! Ce qui l'est encore davantage, c'est que cela s'imprimait quarante ans après la terrible préface dont il est parlé. On avait cependant eu le temps de n'y rien comprendre.

Après l'essai du président Nicole, il n'y a plus, en français, qu'une imitation fort infidèle du huitième chant, et par Fréron encore. Il était dit qu'une fois mort l'auteur subirait autant d'affronts qu'il avait reçu d'hommages. Il n'existe pas dans notre langue, à ma connaissance du moins, autre chose sur *l'Adone*, et, quand on veut en causer ou en rendre compte, il faut absolument se résoudre à le lire : ce n'est pas facile.

M. Sismondi avoue franchement qu'il n'a pas eu ce courage, et je le conçois; car ce n'est pas seulement, comme on l'a récemment supposé, dix mille vers qu'il s'agit de dévorer, c'est plus de cinq mille octaves. Je ne sais pas si la grande armée tout entière aurait pu en venir à bout. Quant à moi, qui ne suis pas si nombreux, et qui m'imagine avoir vaincu le monstre, j'ai grand'peur que ce ne soit une illusion. Il est certain que j'en ai scrupuleusement tourné les pages une par une; mais je

me suis maintes fois aperçu que mes yeux et mes mains étaient plus occupés que mon esprit. Tandis que je feuilletais mon livre, j'ai souvent senti que ma pensée était ailleurs, et s'en allait, comme un enfant échappé de sa classe, jouer à la poussette ou faire l'école buissonnière. Je me suis souvent surpris ayant parcouru quinze ou vingt strophes sans savoir un mot de ce qu'elles contenaient. Il y en a peut-être de très-belles dans le nombre, mais je n'y saurais que faire, et je n'ai pas envie de recommencer.

Cette répugnance est peut-être un aveu, assez explicite pour que je n'aie pas besoin d'y insister, qu'il n'y a rien au monde de plus fastidieux, je dirai même de plus assommant, que cet infernal bavardage mythologique, que ce faux paganisme qui porte des aiguillettes et des hauts-de-chausse, qui ressemble, et c'est peut-être une flatterie, à une statue antique copiée par le Bernin. Le talent que Marino a éparpillé dans ce poëme n'est pas niable. Souvent très-brillant, souvent très-ingénieux, c'est plein de gentillesse et de volupté, plein de recherches et de sensualités d'esprit; mais en somme c'est mortel, et, qui pis est, c'est mort; c'est mort, et cela n'a pas l'air d'avoir vécu.

Nous ne reviendrons pas sur le choix du sujet, qui nous paraît tout aussi bon que celui de l'*Énéide*, qui vivra autant que l'intelligence humaine.

L'intérêt n'est pas dans les événements, il est dans la manière dont on les présente. A quoi se réduit le chef-d'œuvre d'Homère? à un guerrier qui boude, et qui, pour se débarrasser des pleurs qu'un second lui coûte, se hâte d'en tuer un troisième. Cette donnée ne paraît pas bien extraordinaire; elle est pourtant devenue l'*Iliade*.

Il me semble qu'on peut trouver une mine tout aussi féconde dans l'amour de la plus ravissante des déesses pour le plus divin des pasteurs, dans les rivalités du dieu de la guerre et de Vulcain, dans ce deuil plaintif de la beauté, qui devient pour des siècles un deuil annuel et religieux de la terre. C'est la pensée même de Chapelain, qu'on ne peut pas se lasser de citer, et qui dit à ce sujet quelque chose de mieux que de coutume: « L'action en est illustre de toutes les façons, plus simple qu'intriguée; toute d'amour, assaisonnée de toutes les circonstances de la paix, et du sel modéré des facéties. »

De quelque manière qu'on envisage cette fable d'Adonis, que la philosophie la travaille pour y chercher les premiers éléments de nos cosmogonies, que le cœur ou l'esprit l'étudie pour s'apprendre à la broder et à la peindre, il est évident pour tout le monde qu'elle est tout aussi riche que cette sempiternelle histoire de Charles Magne et de ses paladins, que toute cette chevalerie er-

rante, qui depuis Dante se promenait, le vers au poing, dans les plaines épiques de l'Europe et de l'Orient. On avait besoin de voir autre chose que des sorciers et des géants qui n'avaient souvent rien de grand ni d'enchanteur. Il fallait absolument du nouveau. Marino eut le bon esprit de le sentir, et le tort de croire que ce qu'il y a de plus vieux est encore ce qu'il y a de plus neuf. La chose n'est vraie qu'à de certaines conditions qu'il n'avait pas. André Chénier disait avec raison qu'il fallait :

Sur des sujets nouveaux faire des vers antiques.

Lui, c'est tout le contraire. Il plaque ses expressions d'un jour sur des idées de quatre ou cinq mille ans; cela fait l'effet d'un raccord de plâtre sur les ciselures séculaires d'un temple de Thèbes ou de Persépolis.

Ce défaut de goût, cette incohérence de couleurs, n'est cependant point encore le vice capital de cet édifice cyclopéen. Ce qui manque au Marino presque autant que le goût, c'est l'invention, c'est la composition, c'est l'art d'ordonner toutes les parties de son œuvre, de manière à les faire converger vers un centre : c'est l'art de l'unité, sans lequel il n'est point d'intérêt. Marino ne s'en doute pas. Il marche pour marcher, sans savoir où il va ni où il veut aller. Le lecteur qui le suit n'en sait

rien non plus, et, comme il n'a pas les mêmes motifs que lui pour prendre son plaisir en patience, il la perd.

L'Adone n'est pas, à proprement parler, une épopée, c'est, sous un titre uniforme, une collection d'épopées naines qui ont chacune leur nom, *la Fortuna*, *Il Palagio d'amore*, *l'Innamoramento*, *la Novelletta*, etc., tous petits poëmes qui se succèdent tant bien que mal, et se relient bout à bout par des fils imperceptibles. Ce n'est pas un tableau dont les plans artistement disposés permettent au regard d'en embrasser l'ensemble, c'est une galerie irrégulière et fantasque, remplie de cadres de toute forme et de toute grandeur, rangés suivant le caprice du maître, et qu'on pourrait, sans leur nuire, ranger tout différemment. L'un fait oublier l'autre, et ils détournent l'attention à tour de rôle au lieu de la captiver et de la concentrer. Ce qui manque enfin à cette interminable bacchanale, c'est l'imagination; c'est l'imagination, aidée de la science, qui s'empare de l'univers pour le transporter dans ses images.

Nous voilà, sans le vouloir, parvenu à faire, comme Chapelain, notre lettre à M. Favereau, notre discours d'introduction à la lecture de *l'Adone*. On nous le pardonnera, j'espère, en songeant qu'il s'agit d'un ouvrage totalement inconnu, qui a fait époque dans les lettres, et qui est, à tout

prendre, l'expression la plus caractéristique d'une société perdue. Chercher dans une œuvre d'esprit, qui nous paraît indigne d'attention, ce qui a pu exciter au plus haut degré l'adoration de nos ancêtres, n'est pas seulement une question littéraire à éclaircir, c'est une question de politique et d'histoire à décider. Nous allons tâcher de donner à nos lecteurs le plus d'éléments possibles de sa solution. Nous nous sommes arrêté sous le vestibule du temple, pénétrons maintenant dans le sanctuaire. Nos pères prétendaient que ce sanctuaire n'était autre chose que le ciel même. Voyons comme le ciel était fait dans ce temps-là, et sur quelles ailes on y montait.

V.

Marino qui, s'il n'avait pas le génie méditatif, était du moins un esprit très-ouvert aux choses de la poésie, avait bien senti que le cycle des romans chevaleresques et carlovingiens était définitivement fermé, et que le monde en avait assez de cet héroïsme de grande route dont Cervantes avait eu raison. Aussi rejeta-t-il de sa pensée tout cet arsenal de paladins, tout ce bruit d'armures et de ferrailles guerrières qui s'entre-choquaient dans les têtes de l'Arioste et du Tasse. Il songea à fonder

son poëme sur quelque chose de moins problématique que les fiers coups de lance des Amadis ou des Roland, et il choisit, pour principal élément de son immortalité, un sentiment plus invincible que la valeur des Bradamante ou des Renaud, aussi durable que l'espèce humaine, l'amour.

> Amor solo è il mio Febo, ed amor solo,
> Con l'arco stesso, onde gli strali ei scocca,
> Perchè la gloria si paraggi al duolo,
> Della mia lira le corde tocca.

« L'Amour seul est mon Phébus : l'amour seul, et de là vient que la gloire qu'il donne se ressent de la douleur qu'il cause; l'Amour, avec cet arc même d'où s'élancent ses traits, touche les cordes de ma lyre. »

Cette préférence n'était pas si malavisée; mais il ne sut pas lui emprunter ses inspirations. Il aima mieux les demander aux gymnases lascifs de Laïs ou de Phryné, qu'à l'école chaste et tranquille de Platon. Il prit la volupté pour l'amour, et se complut trop souvent dans des tableaux, dans des images dont la vertu la moins scrupuleuse a droit de s'effaroucher. Ce n'est pas seulement de sa part une erreur de moraliste, c'est une erreur de poëte. La véritable poésie n'est pas l'art de caresser et de chatouiller les sens : c'est l'art d'élever l'âme au-dessus de leurs faiblesses, et de l'initier par l'har-

monie aux plus purs secrets de l'intelligence et de la Divinité ; c'est, comme notre ami Chapelain le disait à Marino avec plus de raison que d'éloquence, « une des sciences sublimes et un des membres non éloignés de la philosophie. »

Marino lui-même, tout frivole et léger qu'il était, finit par s'apercevoir qu'on se lasse du plaisir, même quand on ne fait que le chanter : et qu'un poëme, s'il ne voulait pas être aussi fugitif que les frissons du désir, un poëme, au lieu de se borner à amuser les hommes par des peintures licencieuses, devait réfléchir, je ne dis pas en détail, mais dans son ensemble, le chef-d'œuvre physique et moral de la création. Il a même essayé de le faire : la force lui a manqué. On peut voir ce que pouvaient ses efforts dans le dixième chant appelé *les Merveilles*, et le onzième, intitulé *les Beautés*. Vénus, ne sachant comment occuper Adonis, entreprend, ce qui est assurément fort louable et pourrait être fort habile, de le promener au milieu des sphères célestes, et elle charge Mercure de lui montrer ce qu'il y a de miracles et de magnificences dans les diverses régions de l'immensité. Quoiqu'il fasse de son mieux, Mercure s'en acquitte fort mal. Rien n'est plus propre que cette promenade à prouver que c'était un faux dieu.

L'occasion était certes bien belle de déployer toute la magie de l'art, tous les sortiléges de la

pensée ; mais point : tout est morne, traînant et flasque, tout est frappé de glace et de stérilité. Ce qu'il y a de moins imparfait se rencontre au début du voyage, dans la lune. Là, les pèlerins pénètrent dans la grotte antique et mystérieuse où le Temps écrit les lois éternelles sur les tables du destin, et visitent l'île des Rêves appelés à embellir ou à troubler le repos des mortels. Le reste de la traversée, qui dure environ quatre mille vers, n'est qu'un mirage assez peu séduisant de ce bas monde. Il était réellement superflu de s'élever à ces hauteurs pour ne voir que ce qu'on voit partout et sans se déranger, en regardant à ses pieds.

On sait avec quel art Camoëns se met en scène dans sa vagabonde Odyssée portugaise, et quel intérêt s'attache aux retours douloureux du poëte sur lui-même, aux allusions pleines de mélancolie et de dignité que lui arrachent de temps en temps ses infortunes. Marino n'avait pas les mêmes retours à faire, quoiqu'il n'y ait peut-être pas un poëte, de quelque ordre qu'il soit, qui n'ait souffert et pleuré ; mais il s'est souvenu du bon effet de ces passages, et il a voulu les imiter, sinon pour se plaindre ou gémir, au moins pour parler de lui. Le mauvais de l'affaire, c'est qu'il en parle avec une abondance qui est loin de nous captiver. Au lieu d'une allusion, c'est une histoire qu'il nous faut entendre, et une histoire qui n'est

pas courte. Elle est même très-longue, par conséquent très-fatigante, et on ne serait pas fâché de ne pas la savoir.

Ce hors-d'œuvre nous est servi au neuvième chant, qui a pour titre *la Fontana d'Apollo.* Dans une île située au milieu d'un lac délicieux, séjour chéri d'Apollon et des Muses, Vénus et Adonis font connaissance d'un pêcheur nommé Philénus. Né sur les rivages harmonieux où mourut la Sirène Parthénope, il a trouvé là un asile qui lui promettait le repos, et, le repos étant venu, il a consacré sa vie à la pêche et aux chansons. Sur la demande de Vénus, qui, à ce qu'il paraît, n'a rien de mieux à faire que d'écouter des contes, il entreprend le récit de ses aventures, et ce sont les aventures de Marino lui-même, celles qu'il eut ou celles qu'il eût été bien aise d'avoir. Dans ce roman, dont l'amour fait tous les frais, il est plus d'une strophe à glaner, celle entre autres où il exprime avant Chénier que le cœur seul est poëte :

Amor fù mio maestro; appresi amando
A scriver poesia ed a cantar d'amore.
Di due furori acceso, arsi penando;
L'un mi scaldò la mente, e l'altro il core;
L'uno insegnommi a laggrimar cantando,
L'altro a far le mie lagrime canore.
Amor fe' con la doglia amaro il pianto,
Febo con l'armonia soave il canto.

« L'amour fut mon maître ; j'appris, en aimant, à écrire des vers, à chanter la tendresse. Deux fureurs s'allumèrent en moi, et je me consumai de souffrance : l'une m'enflamma l'esprit, l'autre le cœur. L'une m'enseigna à pleurer en chantant, l'autre à rendre mes pleurs sonores. L'amour, avec la douleur, fit mes larmes amères ; Phœbus, avec l'harmonie, fit mes chants pleins d'attrait. »

S'il eût toujours écrit avec cette moelleuse élégance, on ne l'accuserait pas de présomption, quand, à la fin de ce chant, il se mêle familièrement au tournoi des poëtes qui l'ont précédé, et qu'il évoque, pour associer ses trophées aux leurs, Dante, Pétrarque, Boccace, Bembo, Casa, Sannazare, Tansillo, l'Arioste, le Tasse et Guarini. Se placer à côté de quelques-uns de ces noms, c'est peut-être bien orgueilleux ; mais ne pas se mettre au-dessus de quelques autres, c'est en revanche assez modeste.

Quelque part que l'on s'égare dans ce vaste labyrinthe d'octaves, on est à peu près sûr d'y voir poindre de précieux détails, des comparaisons neuves et chatoyantes ; mais ce qu'on y chercherait en vain, c'est quelqu'une de ces merveilleuses inventions qui ont vivifié *la Divine Comédie*, *les Lusiades*, *le Paradis perdu*, et dont une seule suffit pour consacrer une œuvre. Au lieu d'aspirer par la réflexion

à des combinaisons qui l'immortalisent, Marino ne paraît avoir d'autre souci que le soin d'allonger son livre, prenant à ce qu'il paraît le long pour le synonyme du grand. Aussi, peu lui importe ce qui se présente, pourvu que l'idée fournisse la matière d'une tirade. Ces pièces de rapport ne parviennent pas à former un tout. Avec des pétales empruntés à cent corolles différentes, on peut à la rigueur en façonner une qui ressemble de loin à une fleur, mais ce ne sera jamais une rose.

Voulez-vous un exemple frappant de cette manie d'inventer je ne sais quoi, à seule fin que cela tienne et remplisse une place? Ouvrez le chant quinzième, *il Ritorno :* vous y verrez Vénus et Adonis réunis, après une longue séparation, dans leur voluptueux palais de l'île de Cypre, imaginer, pour échapper à l'ennui qui pourrait bien les surprendre au milieu des délices du tête-à-tête, imaginer, vous ne devineriez jamais quelle distraction! de jouer une partie d'échecs, et une partie qui a une fois plus de strophes que l'échiquier n'a de cases. C'est bien la peine d'être des dieux pour se divertir comme au café de la Régence! Il est possible que Marino ait voulu prouver que ses vers italiens étaient de force à lutter avec avantage contre les mètres latins de Vida; mais ces phénomènes didactiques sont aussi puérils qu'ennuyeux; il faut laisser ces enfantillages aux amateurs de frivolités

difficiles, aux poëtes paralytiques dont le génie ne peut plus remuer, et qui tâchent d'y suppléer par la patience.

Quelque chose de moins usé, de moins trivial que ce malencontreux épisode se trouve dans le dernier chant, *gli Spettacoli*, où se célèbrent les jeux funèbres en l'honneur d'Adonis. Tous les dieux, et Apollon lui-même, en adroit courtisan, s'associent au deuil de Vénus; c'est très-bien de leur part. Il est seulement assez singulier de les voir tous se consoler en se racontant leurs mésaventures. Il se peut que ce soit très-philosophique; mais, quoique je n'exclue de l'épopée ni l'ironie ni la satire, cette philosophie moqueuse serait mieux à sa place dans le poëme héroï-comique de Bracciolini, *lo Scherno degli dei*, espèce de parodie de l'Olympe qu'on croirait illustrée par Callot. Un ouvrage sérieux ne doit pas finir par une plaisanterie, si sérieuse qu'elle soit.

Nous l'avons déjà dit, et nous croyons devoir appuyer sur ce point : quoique nous jugions *l'Adone* avec une extrême rigidité, trop grande peut-être quand on songe aux beautés remarquables disséminées dans ses détours, il faut savoir gré au Marino de son intention, de sa ferme volonté de rompre avec tous ces revenants de la Table Ronde, qui chevauchaient depuis si longtemps à tort et à travers dans toutes les avenues du Parnasse. La fatalité vou-

lut qu'il ne fût pas de trempe à exécuter son dessein. Il tenait à son siècle par trop de liens pour ne pas retomber dans l'ornière d'où il voulait sortir. Il a beau tenter de s'en échapper, il y rentre malgré lui par le choix et l'entre-croisement des épisodes, par des fictions imprégnées de l'esprit du moyen âge, et toutes dépaysées dans le paganisme dont il fait foi. Je me rappelle avoir vu dans mon enfance une statue de Louis XIV représenté en Hercule. Il était nu comme le demi-dieu de la Farnésine, il avait une massue à la main, et les longs cheveux bouclés de sa perruque se mêlaient sur ses épaules dans les crins chiffonnés d'une peau de lion. C'est une image fidèle de la poésie de Marino.

Cette fausseté de couleur que nous lui reprochons est sensible dans le chant XIII, *la Prigione*, où il raconte les incantations de Falsirène et la métamorphose d'Adonis en oiseau, métamorphose qui ressemble moins à un récit d'Ovide qu'à un conte des *Mille et une Nuits*. Elle est surtout choquante dans le chant suivant, *gli Errori*, qui contient l'histoire du géant Orgon et de Mélagor, deux noms qui ne sont guère mythologiques, et les amours romantiques de Sidonius, prince royal de Phénicie, avec la princesse Dorisba.... J'aimerais autant les amours d'Énée, comte de Troie, avec Didon, marquise de Carthage. Ces aventures entortillées de Dorisba et de son amant n'ont aucune espèce de

rapport avec les événements simples et naturels de l'Iliade et de l'Odyssée; c'est du Boïardo ou du Berni, moins la saveur et l'entrain.

Nous ne pouvons conseiller à personne de s'engager dans une lecture aussi périlleuse que celle de *l'Adone :* nous n'en regrettons que davantage qu'un homme de goût et de loisir n'ait pas extrait de ce mahabâhrat italien les morceaux plus ou moins saillants qui s'y trouvent perdus. Ce serait un recueil qu'on lirait avec plaisir et qu'on n'étudierait pas sans fruit. Outre les passages que nous avons indiqués, nous signalerons aux curieux le quatrième chant, intitulé *la Novelletta.* Cette nouvelle n'est autre que l'ancienne histoire de Psyché, si souvent traduite du latin barbare et charmant d'Apulée, et presque toujours manquée, même par La Fontaine. Je ne crois pas que Marino ait mieux réussi que les autres; mais rien ne peut mieux nous initier aux opérations prestigieuses de l'esprit du temps que cette façon d'accommoder l'antiquité. Je ne donnerai pas comme un modèle de goût ces vers où l'Amour s'extasie sur les attraits de Psyché, dont la blonde chevelure, où l'air s'emprisonne, retient les vents dans l'or éthéré de ses chaînes :

> Tanto tenace, quanto più sciolta,
> Tra procelle dorate i cori affonda,
> L'aure imprigiona, se talor si spiega,
> Et con auree catene i venti lega.

C'est moins que rien comme pensée; mais il y a là une suavité de langage qui n'est pas sans séduction. Je n'en dirai pas autant de l'octave où l'Amour confie à Adonis des secrets de beautés qu'il ferait mieux de garder pour lui :

Che diro poi del candidetto seno,
Morbido letto del mio cor languente?
Che a'bei riposi suoi qualor vien meno,
Duo guanciali di gigli offre sovente?
Di neve in vista, e di pruine è pieno,
Ma nell' effetto è foco e fiamma ardente;
E l'incendio, che in lor se nutre e cria,
Le salamandre incenerir potria.

Que dire de ces frimas animés, de cette neige ardente, où couve un incendie à mettre en cendre les salamandres? c'est d'une galanterie raffinée jusqu'au grotesque, à étonner les échos du boudoir d'Arthénice, si accoutumés pourtant aux fadeurs les plus exorbitantes. Voici par contre, tout à côté de ces niaiseries hyperboliques, une octave simple et gracieuse, qu'on pourrait rapprocher, sans trop de désavantage, des stances les plus pures de l'Arioste :

Vedesti alla stagion, quando le spine
Fioriscon tutte di novella prole,
Sparso di fresche perle et mattutine,
Piantato in riva al mar, nascoso al sole,
Spiegare il molle e giovinetto crine,
Giardinetto di gigli e di viole?

Direi ben tal sembianza assai conforme
Alla leggiadra vergine che dorme.

« As-tu vu, l'été, quand les buissons s'émaillent d'une nouvelle famille de fleurs, as-tu vu, tout baigné des perles fraîches du matin, planté sur les bords de la mer à l'abri du soleil, reposer, livrant aux vents les flots déliés de sa jeune verdure, un petit jardin de lis et de violettes? Je dirais volontiers qu'il y a dans ce tableau quelque chose qui ressemble à la belle vierge qui dort. »

On a souvent parlé de l'Aurore aux doigts de rose ouvrant les portes de l'Orient; on n'a jamais, à ce sujet, rien dit de plus élégant que Marino, dans ce même épisode de Psyché :

Già dando volta al bel timon dorato,
E de' monti indorando omai le cime,
Il carro de Lucifero rosato
Delle nubi vermiglie il giorno esprime.

« Déjà donnant carrière à ses roues enflammées, et dorant au loin les sommets des montagnes, le char rosé de Lucifer exprime le jour des nuées vermeilles. » Le soir ne l'inspire pas moins bien que le matin. On lui a reproché, mais à tort suivant moi, d'avoir fait des étoiles des torches allumées pour les obsèques du jour :

Tremoli famule belle,
Dell' esequie del di chiare facelle.

Qu'a donc cette expression de plus outré que ces vers si admirés de Dante où la cloche lointaine paraît pleurer le jour qui se meurt :

Squilla di lontano
Che paja'l giorno pianger che si muore;

ou ce vers si plaintif de Gray, quand le couvre-feu tinte le glas du jour qui part :

The curfew tolls the knell of parting day?

Puisque le jour a comme nous sa mort, il me semble qu'il peut bien avoir, comme nous, des cierges à son convoi.

Dans le chant cinquième, *la Tragedia*, on assistera avec intérêt à la représentation des malheurs d'Actéon. C'est une tragédie que Vénus fait jouer devant Adonis, pour tâcher de le détourner de la chasse, qui a ses dangers, au profit de l'amour, qui n'en a pas pour elle, ou qui du moins n'en doit pas avoir. Le chant sixième, qui est un des plus curieux et des plus soignés, nous conduit dans le jardin du plaisir, *il Giardino del piacere.* Ce jardin singulier est divisé en autant de compartiments que nous avons de sens. Dans le premier, consacré à la satisfaction des yeux, le poëte ne se contente pas de semer les fleurs les plus éblouissantes, il y disperse une foule de statues allégoriques et même des tableaux. Passe pour des statues, mais des tableaux! l'ameublement nous paraît

plus bizarre qu'original, surtout quand on a là tout près un palais pour les mettre. Étiqueter, comme des boutiques, ses corbeilles d'enseignes, c'est faire un bazar d'un parterre.

Le jardin de l'odorat est mieux compris que celui de la vue. Il renferme tous les végétaux renommés pour leur parfum. Adonis aperçoit parmi eux l'arbuste qui produit la myrrhe, et sous l'écorce duquel il sait qu'a battu le cœur de sa mère. La plante maternelle semble reconnaître son fils, et, tremblante depuis ses dernières racines jusqu'à ses feuilles, elle abaisse vers lui ses branches pour l'embrasser.

> Si parla, ed ella la cangiata spoglia
> Del sommo crine alla radice estrema
> Per la memoria dell' antica doglia
> Tutta crollando alhor, palpita e trema.
> Com'abbracciar co'verdi rami il voglia,
> S'estessa inchina, e par languisca e gema,
> E sparsi de'suoi flebili licori
> Fa lagrimar gl'innamorati fiori.

« Il dit, et elle, l'ombre vivante et transformée de sa mère, toute frissonnante alors au souvenir d'une antique douleur, elle palpite depuis sa chevelure de feuilles jusqu'au bout de ses racines, elle palpite et tremble. Comme si elle eût voulu l'embrasser avec ses verts rameaux, elle se penche à son approche, pleine d'une langueur qui paraît

gémir, et laisse autour de lui, toutes baignées d'une rosée de parfums, tomber en larmes ses fleurs amoureuses. »

Je ne crois pas qu'Ovide, auquel on a souvent comparé Marino, ait jamais rien écrit de plus pathétiquement spirituel que ce passage. Quel que soit le vice de la conception, si tout *l'Adone* était de ce style, il y aurait peu de chefs-d'œuvre à lui comparer.

Le chant septième, intitulé les Délices, *le Delizie*, n'est que la continuation du précédent. C'est là que se trouvent décrits les jardins de la danse, de la musique et du goût. C'est dans le premier (stances 118 et suivantes) que se lit le morceau célèbre sur les orgies des Ménades, chantant en cadence des vers dactyliques, d'une verve sautillante qui imite la légèreté et la gaieté de la danse. Ces vers sont une merveille de difficulté vaincue. On cite aussi de ce chant le combat d'un rossignol et d'un joueur de luth (st. 40). Ce morceau est une des plus jolies choses qu'ait faites le Marino, légèrement contournée sans doute, pour n'en pas perdre l'habitude, mais d'une grâce irrésistible et d'un travail de ciselure à enchanter ou à désoler Benvenuto.

Paraphrase de quelques lignes de Pline, le récit de cette joute d'harmonie a tenté plus d'un poëte. Lequel est le premier? Marino l'a-t-il emprunté des *Prolusiones academicæ* de Strada? Est-ce,

au contraire, l'adroit jésuite qui le lui aurait dérobé? C'est une question d'érudition que je ne me permets pas de décider; je dirai seulement que je n'ai pas grande foi dans l'imagination et l'originalité des poëtes latins modernes. Un fait moins incertain, c'est qu'avant *l'Adone* un écrivain de Dijon, qui signait ses livres René François, et ne s'en nommait pas moins Étienne Binet, nous a, dans ses *Merveilles de la nature*, donné, en français du XVIe siècle, quelques pages ravissantes sur le duel d'un rossignol avec l'écho. Au lieu d'être, comme on le croirait au premier abord, une réminiscence de Marino, ce pourrait bien être Marino qui s'en est souvenu. Ce qui ne fait pas doute, ce sont les versions nombreuses, et plus ou moins fidèles, qu'on a essayées de cet épisode. On en doit une à Richard Crashaw, qui, combinant ensemble le gazouillement coquet de Marino et le ramage pédantesque de Strada, les a reproduits tous deux avec une merveilleuse dextérité. Plus tard, le père Sautel, reprenant ce thème en sous-œuvre, mettait en vers élégiaques les hexamètres de son confrère, et n'y ajoutait aucune beauté. De nos jours, enfin, deux écrivains ont imité toutes ces imitations. L'un est le Toscan Pignotti, qui n'a pas craint la concurrence de ses devanciers; l'autre est l'auteur même de ce volume, qui aurait dû les craindre tous. On lui pardonnera de ne rapporter

ici que son esquisse, qui a, si c'en est un, l'avantage d'être en français.

Le soleil par la brume était déjà voilé :
Le platane déjà, le saule échevelé
Allongeaient sur les eaux une ombre plus obscure.
Aux bienfaits du sommeil ramenant la nature,
Le silence régnait à la place du jour,
Et sous les bois, ravis de son muet amour,
La lune, promenant ses rêves de lumières,
Moirait de baisers d'or le gazon des clairières :
Par les philtres du soir doucement attiré,
De l'antique Linus un disciple inspiré
Vint, sous les peupliers qui bordaient sa demeure,
Aux accents de son luth bercer le vol de l'heure.
Vague comme un espoir, le son pur et léger
Semblait moins sur la lyre errer que voltiger,
Et jetait vers le ciel, docile à son génie,
D'un nuage d'accords la fluide harmonie.
Un rossignol veillait dans son nid balancé;
Aux premiers traits du luth il s'en est élancé :
Il les apprend tout bas, et, ce qu'il vient d'apprendre,
Son gosier moins timide osant bientôt le rendre,
L'oiseau, plus merveilleux que le téorbe humain,
Répète avec son bec ce qu'a chanté la main.

Le musicien s'étonne à tant de mélodie,
Et commence à sentir sa lyre moins hardie.
Il soulève la tête, et, d'un œil curieux,
Cherche à voir quel émule il lui descend des cieux.
De sa voix déliée admirant la souplesse

Il veut, sur d'autres tons, provoquer sa faiblesse,
Et d'un clavier si tendre effrayer les efforts.
Ce n'est plus du bonheur les rapides transports,
Qu'il module, ou des sens la langueur qui frissonne;
La mandore farouche en tumulte résonne.
Arpége par arpége, on croit voir les soldats
Presser ou ralentir le bruit sourd de leurs pas,
Tandis qu'en hennissant la cavale guerrière
De ses ongles armés bat et mord la poussière.
Le cliquetis du fer, les tambours, les clairons,
Sous leur trombe de bruit couchent les escadrons :
C'est un rhythme de rage, un concert de discorde :
On souffre, on meurt, il pleut du sang de chaque corde.
La musique dit tout; et, lorsque des combats,
Dans les lointains de l'ombre, expire le fracas,
L'instrument moins terrible, abjurant la tempête,
Par un cri de victoire en triomphe s'arrête.

Des prodiges de l'art écho si chatouilleux,
L'oiseau ne répond pas : l'homme écoute et joyeux,
Voyant que son rival n'a pas pris sa volée,
Il croit du rossignol la gloire désolée.
Mais sûr de ses trésors, le ménestrel des bois
Réveille tout à coup les perles de sa voix ;
Et la nuit pacifique entend, pour la bataille,
De ses notes d'argent pétiller la mitraille.
Ses trilles belliqueux simulent tour à tour
L'éclat cuivré du cor ou l'appel du tambour.
Sous le pli d'une feuille il fait tenir la guerre :
Au niveau du chanteur l'image se resserre;

Mais rien n'est oublié, mais rien ne s'affaiblit.
Ainsi quand le graveur, sur l'airain qu'il polit,
Calque, en la réduisant, une image connue,
Sans changer les objets, son art les diminue.

Le luth n'est pas vaincu, mais il est égalé;
C'est presque une défaite, et du chantre isolé,
Qui défend vaillamment l'honneur de son ramage,
Le citharède alors veut tenter le courage.
Il l'appelle en duel une dernière fois :
Sur les fils de la lyre il fait voler ses doigts,
Plus légers que l'oiseau dont l'aile, en deux secondes,
Visite plus de fleurs que nos regards de mondes.
Comme ces tresses d'ambre ou d'ébène bouclé,
Que tourmente avec art l'ivoire dentelé,
Il mêle avec malice et démêle ses gammes.
Ses chants capricieux sont des bouquets de flammes
Qui s'effeuillent dans l'air, puis, rayons par rayons,
Renaissent diamants pour mourir papillons.
La corde, qui s'anime et qui se transfigure,
Semble, au lieu d'un oiseau, défier la nature.

Le pauvre rossignol, quoique déjà bien las,
Ne peut pas se résoudre à lui céder le pas,
Et, tout petit qu'il est, il est plus brave encore.
Il enfle de sa voix la richesse sonore;
En battement agile il la roule, et soudain
Il la laisse expirer comme un soupir lointain.
C'est un chapelet d'or, un collier de rosée
Qui serpente et fleurit dans l'ombre électrisée;
Son chant veut à son tour réfléchir l'univers.

Les étoiles du ciel scintillent dans ses airs.
L'eau qui bondit et court, le feuillage qui tremble,
Dans ses thèmes fugués se retracent ensemble.
Le combat le soutient; et, lutteur indompté,
Sa voix prête à mourir redouble de clarté.
Ce n'est plus d'un oiseau les cadences mortelles,
C'est la musique même, une âme avec des ailes;
Et le trouvère ému, moins jaloux que charmé,
Laisse à ses pieds tomber le luth inanimé;
Mais le frêle vainqueur, martyr de la victoire,
N'ira pas dans les bois en raconter l'histoire :
Il tombe, et sur le luth, trop tard silencieux,
Faible et muet, il meurt comme un son gracieux.

Malgré la longueur de cette citation, nous ne voulons cependant pas quitter ce septième chant, qui est un des plus riches, sans donner un dernier aperçu de ses trésors. Après ce vers ravissant :

Fugge coi fior del volto il fior degli anni,

« Avec les fleurs du visage fuit la fleur des années, » vient une strophe exquise, encore qu'un peu fardée :

De' lieti di la primavera è breve,
Nè si racquista mai gioia perduta
Vien dopo il verde, con piè tardo e greve
La penitenza squallida e canuta.
Dove spuntava il fior, fiocca la neve,
E colori e pensier trasforma e muta,
Sicch'uom freddo in amor, quelle pruine,
Ch'ebbe dianzi nel core, ha poi nel crine.

« Il n'est pas long le printemps des beaux jours, et les plaisirs perdus ne se rachètent pas. Après la verte saison, vient d'un pied triste et tardif la pénitence au front hâve et blanchi. Où s'épanouissait la fleur tombe à flocons la neige : elle efface, elle transforme et les couleurs et les pensées, si bien que ces frimas qu'il eut d'abord dans le cœur, l'homme froid à l'amour les a plus tard dans les cheveux. »

Le livre huitième, les Amusements, *i Trastulli*, n'est encore qu'une suite du jardin de l'Amour. Il nous transporte dans le compartiment central de ce radieux séjour, là où se célèbrent les plus doux mystères de la volupté. Les vers en sont trop libres pour être cités. C'est une raison pour que nous ne les recommandions pas, mais c'en est peut-être une pour qu'on les lise. Ajoutons, pour l'acquit de notre conscience, que ce chant, qui offense à chaque instant la chasteté. et qui a fait mettre le poëme à l'index, a le malheur d'être sans contredit le plus brillamment écrit de tout l'ouvrage. Pour en donner une idée, nous en risquerons ici deux strophes. Si la pudeur s'en effraye, elle n'aura qu'à dérober sa rougeur sous le voile de la langue italienne :

Fà un groppo alhor dell' un' e l'altro core
Quel sommo del piacer, fin del desio.

Formano i petti in estasi d'amore
Di profondi sospiri un mormorio.
Stillansi l'alme in tepidetto humore,
Opprime i sensi un dilettoso oblio.
Tornan fredde le lingue, e smorti i volti,
E vacillano i lumi al ciel travolti.

Tramortiscon di gioia ebre e languenti
L'anime stanche, al ciel d'amor rapite.
Gl'iterati sospiri, i rotti accenti,
Le dolcissime guerre, e le ferite,
Narrar non so. Fresche aure, onde correnti,
Voi che'l miraste, e che l'udiste, il dite;
Voi secretari de'felici amori,
Verdi mirti, alti pini, ombrosi allori.

Comme image, cela n'est pas, à coup sûr, d'une pureté virginale, mais c'est peut-être, sauf un mot, irréprochable comme diction. Si l'auteur n'en est que plus impardonnable, on n'en doit pas moins conclure qu'il avait tout ce qu'il faut pour capter les égards de la postérité. Il ne lui a manqué que de savoir se moquer du présent. Il a fait l'inverse : il s'est moqué de l'avenir, qui le lui a trop rendu.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen de cette longue légende mythologique. Nous en avons dit assez pour la relever, sinon de l'oubli, au moins du discrédit où on la laisse. Elle est digne d'un meilleur sort. C'est une œuvre aussi peu ré-

gulière que l'analyse un peu déréglée que nous venons d'en faire, qui pèche par le plan, mais qui rachète souvent par l'éclat des détails la pauvreté de l'ordonnance.

On accuse Marino d'avoir, à force d'esprit, perverti le goût de son siècle. Ce n'est pas tout à fait juste. Il a contribué à entretenir les erreurs de son temps, il ne l'a pas corrompu : l'époque était déjà gâtée quand il est venu. On lui a reproché d'avoir trompé le public sur la qualité de sa marchandise! Je ne le crois pas : c'est le public qui se trompait volontairement, et qui, blasé sur l'or, venait chercher chez lui du clinquant; il le servait comme il voulait. Parfois même il allait au delà des exigences du chaland; quand on lui demandait des verroteries, il donnait sans compter des diamants et des perles fines, ce qui prouve qu'il en avait. Il résulte de tout cela que, si Marino n'était pas un grand poëte, c'était du moins un très-habile écrivain, qui perdit, à éblouir ses contemporains, le talent qu'il eût pu mettre à les éclairer. Ce mérite vaut qu'on s'en souvienne. Nous ne sommes pas assez riches en flambeaux pour dédaigner les étincelles.

VI.

Ce poëme de *l'Adone*, reçu naguère de l'Europe avec une frénésie d'acclamations qui ne s'est renouvelée pour aucune œuvre, paraît avoir épuisé d'un seul coup la dose d'admiration que l'espèce humaine est capable d'accorder, et qui se distribue d'ordinaire de siècle en siècle, pour la commodité des dispensateurs. Il s'est tellement effacé de nos listes d'honneur, qu'on n'en peut ni prévoir ni espérer la réhabilitation. Elle a cependant été tentée, il y a quatre ans à peine, et Dieu sait si on y a pris garde, par M. Zirardini, qui s'est donné la peine de réimprimer le livre en entier, 450 pages in-8° à deux colonnes, ni plus ni moins qu'un Père de l'Église. Comme ce n'est pas tout à fait aussi édifiant, il eût mieux fait de l'abréger. C'est ce que s'était proposé Ginguené, le savant historien de la littérature italienne, qui déployait tant de goût quand il s'agissait des ouvrages d'autrui, qu'il ne lui en restait pas pour les siens. Il avait projeté de réduire à cinq les vingt chants de cette voluptueuse Iliade. Par malheur c'était en vers qu'il comptait les écrire, et il ne pouvait guère inventer de meilleur moyen d'enterrer son homme une seconde fois; la poésie n'était pas son fort. Quoiqu'il sût parfaitement l'ita-

lien, il ne savait pas assez le français pour transporter dans sa copie la mollesse et les coquetteries de l'original.

Après avoir disserté si longuement sur des productions abandonnées, il est peut-être temps de retourner à l'auteur, qui avait toute sorte de raisons de se regarder comme un phénix, et qui n'y manquait pas, s'il faut en croire quelques pages de sa correspondance, aussi peu connue maintenant que ses poésies : *Lettere del Cavalier G. B. Marino, gravi, argute, e familiari, facete, e piaveloli, e dedicatorie.* Nous recommandons surtout à ce sujet une lettre de dimension magistrale, adressée à deux de ses disciples les plus fervents, Achillini et Preti, où, tout en leur reprochant de le louer avec exagération, il parvient à se louer lui-même outre mesure. Il y a dans cette lettre un mélange d'orgueil et de modestie, de haine et de mépris pour la critique, tout à fait à part. Elle a de plus l'avantage d'être spirituelle et d'un style précis, quoique tourmenté, où l'éclat le dispute à l'énergie. On voit là, mieux que nous ne pourrions le démontrer, que Marino savait son métier, et que, s'il a si souvent péché, ce n'est pas par ignorance : c'est qu'il aimait mieux plaire à ses contemporains qu'à ses descendants. Il nous est difficile de penser que le calcul soit bon pour nous, mais il était peut-être excellent pour lui.

Cet *epistolario*, dont nous venons de dire un mot, peut servir à le faire apprécier comme prosateur, mais n'est guère de nature à nous révéler un caractère et une individualité. Ce sont des pages d'apparat, des phrases que l'écrivain combine à loisir pour se faire valoir, pour mettre ses grâces en plus beau jour et ses défauts dans l'ombre. Peut-être est-ce meilleur que la correspondance de fantaisie de M. de Voiture, mais ce n'est ni plus franc ni plus simple; on y voit venir l'esprit d'une lieue. Pas le moindre épanchement, pas le moindre abandon! Marino n'est naïf qu'avec préméditation. Il parle sans cesse de lui sans se montrer jamais : où l'on cherche un homme, on ne trouve qu'un comédien. Dans ces lettres de petit-maître, tirées, comme lui, à quatre épingles, il n'y a de bien en relief que sa vanité : c'est quelque chose, mais ce n'est point assez. On est parfois tenté de soupçonner une âme derrière ces nippes et ces galons d'acteurs dont il s'affuble avec ostentation, et on enrage de ne pas l'apercevoir. Ce qui ressort le plus évidemment de ses fausses confidences, c'est qu'il vivait d'adulations, et ne pouvait se passer de ce régime. Quand elles hésitaient à se donner, il ne les achetait pas, il les extorquait.

Nonobstant les hommages qu'il recevait en France et l'espèce de culte dont il était l'objet, le poëte cependant regrettait son pays, qu'il n'avait pas

vu depuis plus de vingt-cinq ans. L'âge, si ce n'est la sagesse, commençait à se faire sentir, et, avec l'âge, ce besoin de repos qui succède aux labeurs de l'intelligence comme aux travaux actifs de la vie. Il y avait eu chez lui d'ailleurs dépense d'esprit et dépense d'action : on n'obtient pas de si bruyants succès sans se donner, pour les avoir, plus de peine que pour les mériter.

Il faut le dire aussi : malgré la vanité qui l'aveuglait sur tant de points, Marino voyait clair dans la science du monde. Plus il avait de charlatanisme et savait par expérience comment on prend les hommes, plus il avait l'instinct de ce qu'il faut pour les retenir. La plupart des poëtes ont des sentiments de femmes. Les beautés habiles craignent de lasser notre ferveur et ont l'art de s'éclipser au moment où elles produisent le plus d'effet, certaines que l'absence ajoute à leur prestige, et qu'au lieu de la ralentir, le souvenir irrite la passion. On oublie souvent ce qu'on voit, rarement ce qu'on regrette ; rien n'est tel que de se retirer à propos. « La mémoire est reconnaissante, dit le poëte Lebrun; les yeux sont ingrats et jaloux. »

D'autres motifs encore s'ajoutaient à ce désir de retraite, à cet ennui frileux de l'exil, qui lui faisait rêver une seconde jeunesse sous le soleil vivifiant du ciel napolitain. Il avait amassé de grandes richesses, et il n'était pas fâché d'avoir ses conci-

toyens pour témoins de sa fortune et de sa renommée. Revenir, opulent et honoré, là où on a vécu pauvre et obscur; attirer tous les regards de ceux qui vous ont vu passer sans daigner vous jeter un coup d'œil, paraît être la plus douce vengeance qu'il soit permis d'exercer, celle peut-être qui a fait nommer la vengeance le plaisir des dieux. On a beau n'être pas prophète dans son pays, il en est de notre gloire comme de nous-mêmes : il lui faut des échos qui parlent sa propre langue; elle n'est à l'aise que chez elle.

Quelques efforts que l'on fit pour le retenir, quelque charme qu'il pût se promettre des entretiens fleuris de Chapelain et des lectures à huis clos de *la Pucelle*, Marino quitta donc, pour ne plus la revoir, cette nation qui lui avait souri avec tant de complaisance et de sympathie, cette France hospitalière, toute retentissante encore des applaudissements dont elle avait accueilli ses poétiques exploits. Il se mit en route pour l'Italie vers le printemps de 1723, et ce fut jusqu'à Rome un véritable voyage impérial. On venait le haranguer aux portes des cités; des chœurs de jeunes filles chantaient ses louanges en effeuillant des bouquets sous ses pas; on lui envoyait des députations et des escortes. On lui payait partout un tribut de dévotions à croire qu'on le prenait pour un mort : car, il faut bien le dire, à moins qu'il ne soit question d'imbéciles,

qu'on régale en tous temps de toutes les façons, nous ne couvrons guère de fleurs que les écrivains qui ne peuvent plus ni les respirer ni les voir.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, devenues désormais des lieux communs, Marino était reçu de ville en ville comme un sultan, comme un souverain dont l'Europe serait l'empire. Quand il mit le pied dans Rome, ce fut au carillon de toutes les cloches sonnant à toute volée, aux salves des canons du château Saint-Ange, tonnant comme pour l'élection d'un pape. Les prélats les plus distingués, les cardinaux, se disputèrent la faveur de le loger. Le prieur de Saint-Onufre, qui avait eu le bonheur de donner asile au Tasse mourant, et qui gardait dans son église les restes du martyr, lui adressa des plénipotentiaires, à seule fin d'obtenir de lui quelques reliques pour son couvent, le mouchoir qui avait essuyé le front du grand homme dans la chaleur d'une ovation, la plume qui avait écrit quelqu'une de ces octaves dévergondées qu'il n'a que trop multipliées. L'auguste supplié daigna condescendre à ces prières, et j'ai vu d'honnêtes et vénérables moines, demeurés marinistes en dépit du temps, me montrer avec orgueil ces niais trophées d'une vieille idolâtrie. On lui offrit des lettres de noblesse, et, comme il eut la modestie de les refuser, il fut élu tout d'une voix PRINCE de l'Académie des Humoristes. C'était encore de l'humilité

d'accepter un titre de prince, lui qui se croyait plus que roi.

Ce délire complimenteur qui saisissait les populations en sa présence n'était rien encore près du triomphe qui l'attendait dans sa ville natale. Avertis de son arrivée, les plus hauts dignitaires du royaume allèrent à sa rencontre jusqu'aux faubourgs de Capoue, et lui firent, chapeau bas, cortége jusqu'à Naples. L'antique métropole s'était parée comme pour ses plus beaux jours d'allégresse. Ses maisons s'étaient habillées de tapisseries de mille couleurs, pavoisées de bannières et de guirlandes, comme à l'approche du saint sacrement. Suivi de tout son état-major d'admirateurs, le poëte fit majestueusement son entrée, une couronne de laurier sur le coin de l'oreille, monté sur un cheval blanc caparaçonné de pourpre et d'or, au milieu d'un peuple ivre de vacarme et de joie, vociférant comme aux saturnales les louanges du dieu, balançant devant lui des palmes, agitant des drapeaux bariolés d'inscriptions plus emphatiques les unes que les autres : *Al Marino, mare d'incomparabile dottrina : All' anima della poesia, gloriosa materia degli inchiostri : Al Febo non favoloso dell' Italiche Muse !* Il ne pouvait faire un pas sans être arrêté par des processions, qui venaient lui adresser leur encens et leurs vœux, sans être inondé du haut des balcons sous lesquels il passait d'une pluie de

roses et de vivats. Jamais empereur romain rapportant de ses guerres une moisson de dépouilles opimes, et ramenant des troupeaux d'esclaves, jamais Christophe Colomb traînant derrière lui tout un monde attaché à la proue de son navire, ne furent salués de tant de bravos et de bénédictions. Ce n'était pas un triomphe, c'était presque une apothéose.

Tout ce tapage d'enthousiasme à propos d'un poëte nous paraît aujourd'hui l'apogée du ridicule et de l'enfantillage. Je ne crois pas que nous ayons raison. Ces marques de déférence et de respect ont sans doute le tort de s'appliquer à un de ces hommes que l'on appelle aujourd'hui surfaits, mais elles n'en témoignent pas moins de l'estime qu'on faisait alors des dons de l'esprit, du culte qu'on professait pour l'intelligence. La prière pouvait se tromper de route et prendre un escamoteur pour un saint : qu'importe? elle n'en était pas moins un signe extérieur de la religion du génie. Où est-elle aujourd'hui, cette religion, dans cet âge de lumière où l'on se flatte, où l'on se vante d'être sage, où la sagesse consiste à faire tout pour le corps sans rien faire pour l'âme? Quels honneurs rendons-nous au talent, à la pensée qui ne se traduit pas en industrie productive? Quel cas fait-on d'un arbre qui n'a pas des fruits d'or et des rameaux d'argent? C'est peut-être une folie de mépriser la

fortune, mais c'en est une encore plus grande de l'adorer et de n'adorer qu'elle. Erreur pour erreur, j'ai plus d'estime pour un siècle qui s'agenouille devant le livre d'un faux grand homme, que pour le nôtre, qui se mettrait jour et nuit en oraison devant les balanciers de la Monnaie, n'en dût-il sortir que des gros sous.

La déification de Marino ne dura pas qu'un jour. Après la cérémonie solennelle de son entrée, les fêtes se succédèrent plusieurs mois sans relâche. Les plus fiers des grands seigneurs ne voyaient pas seulement en lui leur égal, ils se faisaient ses courtisans; ils croyaient tous qu'en se frottant contre lui ils s'aimantaient de son esprit et de sa gloire. Le vice-roi ne pouvait se passer de sa présence et le cajolait comme un confident de la postérité, qui pouvait le patronner dans l'histoire. Les artistes les plus en crédit accouraient à Naples pour tâcher de l'entrevoir et de faire son portrait. Chacun voulait avoir chez soi la figure de ce miraculeux rival du Dieu de la Genèse, qui, s'il n'avait pas créé l'univers, avait du moins créé la poésie italienne à son image. Il fut même question de lui élever une statue équestre sur la plus belle place de Naples. Pourquoi pas? Marc Aurèle en a bien une au Capitole; et, quoiqu'il ait régné autrement que par métaphore, l'empereur Marc-Aurèle n'était, à tout prendre, qu'un prosateur.

Jamais poëte, Pétrarque même, qui traitait de puissance à puissance avec les rois et recevait comme eux des ambassades, jamais poëte n'était parvenu de son vivant à un tel excès de renommée. Le comble du prodige eût été qu'il en jouît longtemps; mais tant de prospérité est si contraire au cours habituel des destinées poétiques, que le ciel se pressa d'y mettre bon ordre. Il n'y avait pas un an qu'il était de retour dans sa patrie ; il y avait tout au plus quelques mois qu'il s'était installé dans sa splendide villa, bâtie sur le penchant du Pausilippe, entre le tombeau de Virgile et les jardins de Sannazare; il y avait à peine quelques jours qu'il commençait à se reposer de sa royauté au milieu du luxe des arts et des richesses balsamiques de la campagne, lorsqu'il fut enlevé presque subitement aux lettres et aux jouissances de l'étude, le 25 mars 1625. Il n'avait pas encore cinquante-six ans.

Son enterrement fut digne d'un monarque, digne d'un potentat qu'on pleure, et qui fait vide dans l'univers. Naples consternée y déploya toutes les magnificences de la douleur, cherchant à égaler le faste de son affliction à l'étendue de sa perte. Il fut inhumé dans l'église des théatins, auxquels il avait légué sa bibliothèque, et qui firent, par reconnaissance, graver cet éloge sur son tombeau :

EQUITI JOANNI-BAPTISTÆ MARINO
POETÆ SUI SÆCULI MAXIMO : CUJUS
MUSA, E PARTHENOPEIS CINERIBUS
ENATA, INTER LILIA EFFLORESCENS,
REGES HABUIT MÆCENATES : CUJUS
INGENIUM, FECUNDITATE FELICISSIMUM,
TERRARUM ORBEM HABUIT ADMIRATOREM,
ACADEMICI HUMORISTI PRINCIPI
QUONDAM SUO P. P.

Les honneurs, en général, ne suivent pas les hommes au delà du cercueil. La fosse une fois fermée, il y a devant nos hommages une barrière qu'ils ne franchissent plus. Quelques regrets vont de temps en temps s'y briser, puis c'est tout : la vie retourne à la vie; la mort reste avec la mort. Il n'en fut pas de même pour Marino. La plupart des villes d'Italie ne se contentèrent pas de prendre le deuil; chacune d'elles se regarda comme ayant perdu son plus illustre citoyen, et le monde eut le singulier spectacle de cinquante ou soixante convois du même homme, suivis d'autant d'oraisons funèbres, toutes enchérissant à l'envi de pathos et de concetti. Rome, entre autres, se signala par la pompe inusitée du cérémonial, et célébra les funérailles du poëte absolument comme s'il fût mort dans ses murs. Le pape lui-même eut, dit-on, quelque velléité de faire son éloge, et l'Académie des Humoristes fit frapper une médaille mortuaire à son effigie. On voulut, comme sa gloire,

mettre ses obsèques en circulation. Si ce tombeau monétaire existe encore, il est probablement le seul de son genre, et je doute qu'il s'en frappe de nouveaux.

Après les saints panégyriques jetés du haut de la chaire aux larmes des fidèles, l'histoire voulut avoir son tour. Vingt écrivains en renom, Lorenzo Crasso, Ghilini, Erythræus, Baïacca, briguèrent le privilége de retracer les phases d'une si belle vie. Tous les architectes et les maçons de la littérature se mirent à l'œuvre pour lui façonner un mausolée, et Manso, son protecteur, l'ami du Tasse et de Milton, laissa par testament une somme considérable pour élever un monument splendide à sa mémoire, ce qui fait certainement plus d'honneur à son affection qu'à son goût. Peut-être aussi sentait-il que Marino avait plus besoin qu'un autre de cette chance matérielle d'immortalité, et que sa gloire courait risque de périr, si la solidité du granit ou de l'airain ne venait pas, même sous une forme sépulcrale, au secours de sa fragilité.

Avant d'en finir avec cet homme remarquable et singulier qui joignit de grandes qualités à de plus grands défauts, on serait peut-être bien aise de savoir si le physique chez lui répondait au moral, si son plumage enfin, suivant l'expression modifiée du renard, se rapportait à son ramage? Il n'est pas impossible de satisfaire à cette curiosité. Marino,

qui ne connaissait pas plus, dit-on, le nombre de ses maîtresses que celui de ses vers, était de haute taille, maigre et mal fait, tel à peu près qu'on se figure ordinairement don Quichotte. Il avait le front large et élevé, l'œil triste et bien fendu, le nez aquilin, et, sous une moustache de soudard, des lèvres épaisses et sensuelles. Sa physionomie tenait du matamore et du satyre, mais d'un satyre mélancolique, qui se repent de quelque chose : peut-être d'avoir négligé l'amour chaste et silencieux des muses, pour courir en étourdi après cette bruyante courtisane qu'on appelle la renommée. C'est ainsi qu'il nous apparaît dans un portrait du temps, qui ne fait pas plus d'honneur à l'artiste qu'au modèle. On voit là sous une profusion de lauriers ébouriffés, qui ont plutôt l'air de vouloir s'envoler de sa tête que d'avoir envie de s'y fixer, s'allonger cette figure hâve et décharnée, qui semble celle d'un spectre en deuil de sa mémoire. On n'en lit pas moins sous cette image, gravée peu de temps après la mort du poëte :

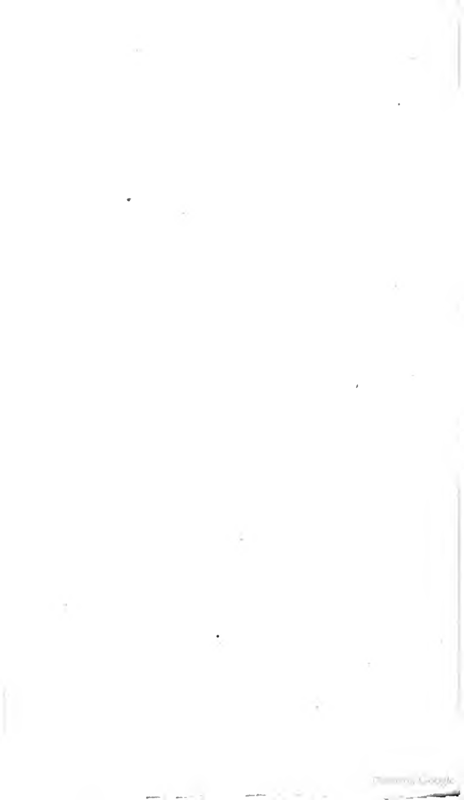
Si tua vita, Marine, leves est lapsa per umbras,
Clarior ex umbris en tibi vita redit.

Je ne sais si cette espèce d'épitaphe, en lui promettant le retour d'une vie plus brillante que la première, a voulu prédire à son ombre l'article que nous lui consacrons ; mais je ne le crois pas.

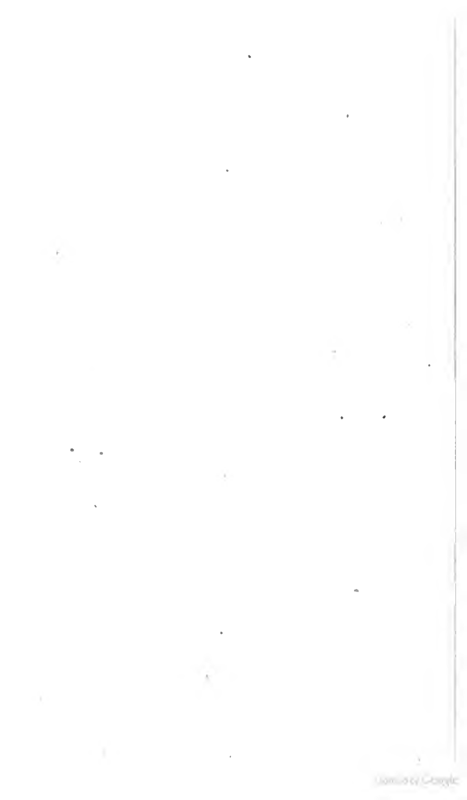
L'école de Marino, quoique fondée sur des principes qui n'avaient pas plus de consistance que ses jeux de mots et ses bambochades de style, lui survécut plus d'un demi-siècle ; il y a peu d'exemples, dans la littérature secondaire, d'un mort aussi vivace. Son influence durerait peut-être encore, si le rude Alfieri n'avait, d'une main ferme et puissante, ramené son pays à l'étude du Dante. Sa mâle poésie fit évanouir les dernières lueurs du marinisme, et il ne reste plus aujourd'hui de cette religion déchue qu'un cénotaphe de marbre blanc, surmonté d'une statue de bronze, élevé à Marino par ses derniers prêtres, dans l'église de Sant'Aniello de Naples.

Hélas ! oui, voilà tout ce qui reste aujourd'hui d'une renommée qui avait mis tout son siècle à l'envers : un tombeau vide, qui veut parler de gloire et n'est qu'un symbole de vanité ! Soyons juste pourtant, et ne suivons pas l'exemple, si longtemps suivi, de juger l'homme moins par ses œuvres que par ses élèves, qui, outrant ses défauts, sans atteindre à ses beautés, ont amené contre lui une réaction dont sa mémoire aura bien de la peine à se tirer. Cette manière de l'apprécier n'est pas plus équitable que les succès qu'on lui reproche, quoiqu'ils ne soient pas aux dépens des nôtres. Marino n'est pas un grand homme, mais un talent rare, qui a rendu, sans

le savoir, de vrais services à la poésie, et qu'on a tort de dédaigner. On peut le comparer à ces alchimistes ou à ces astrologues du moyen âge, qui ont avancé, à leur insu, le progrès des sciences, soit en cherchant la pierre philosophale, qu'ils n'ont pas trouvée, soit en interrogeant l'avenir, qui ne leur a pas répondu.



ANNE RADCLIFFE



ANNE RADCLIFFE.

I.

Nous sommes tous des ingrats, qui ne rendons grâce au plaisir qu'en l'oubliant. Nous ne savons pas aujourd'hui ce qui nous ravissait hier : nous ne saurons pas demain ce qui nous enchante aujourd'hui. Nos esprits corrompus sont plus mobiles que nos cœurs, qui défient si volontiers la légèreté des vents. S'ils ne faisaient que changer, ils auraient encore quelques droits au pardon : il n'y a au monde que Dieu qui, étant parfait, ait le privilége d'être immuable.

Ce Dieu nous a donné l'inconstance : ce serait peut-être une faute de la proscrire ; mais pourquoi en faire un vice, et pousser l'amour de ce qu'on espère jusqu'au mépris de ce qu'on n'a plus ? Pourquoi, quand on a traversé de riantes campagnes et salué de beaux paysages, se retourner pour les insulter ? Pourquoi calomnier ses jouissances passées et manquer de respect à son ancien bonheur ? Sommes-nous sûrs d'en retrouver l'ombre sur la route ?

Il est naturel que les affections de l'intelligence se modifient, et que les livres préférés d'autrefois ne soient plus les favoris d'à présent. On ne peut pas raisonnablement se gendarmer contre ces vicissitudes, qui sont dans l'essence même de l'humanité. Qu'on néglige maintenant les énormes romans de La Calprenède ou de Mlle de Scudéry, quoique les nôtres ne soient pas déjà si courts! cela se conçoit : nous avons vu tant de vrais exploits, que nous devons être un peu blasés sur les faits d'armes et autres fantaisies guerrières des Faramond ou des Polexandre, sur ces grands coups d'épée qui, avant de faire les délices du tragique Crébillon, avaient charmé les veilles de Mme de Sévigné. Que nous n'abordions plus qu'avec une résignation qui nous comptera là-haut pour une vertu les litanies épistolaires de Richardson, dont la curiosité publique était naguère si friande! je me l'explique; Richardson est terriblement prolixe, pour ne pas dire bavard, et il ne met pas grand'chose dans ses phrases, qui ont vingt-cinq ou trente kilomètres de long. Le dernier tome de Clarisse est fort beau, mais on n'y arrive qu'*in extremis*, et l'on se dépêche d'admirer pour en finir. La perfection en douze volumes in-8° du chevalier Grandisson me paraît, je l'avoue, un gros péché mortel, soit dit sans offenser Diderot, qui faisait, en l'honneur du romancier philosophe et puritain, des carembolages d'enthousiasme et de

déraison. Diderot, qui n'avait pas la foi des reliques, ne demandait qu'à s'agenouiller devant la robe de chambre du grand homme; il se fût fait un cas de conscience, voire même un sacrilége, d'en envoyer, s'il les eût eues, les vieilles chemises à la lessive. A lui permis! mais ces adorations n'entraînent pas les nôtres, et on peut très-bien avoir la piété du génie sans se prosterner devant les nippes de son idole. Quoique j'aime beaucoup Fielding, j'admets parfaitement qu'on ne le lise pas avec passion, et qu'on n'applaudisse qu'avec réserve les équipées de Tom Jones et ses vertus de mauvais sujet : elles ne sont pas toujours du meilleur goût. Nous rions de la *Nouvelle Héloïse*, qui a fait pâmer nos aïeules, quand elles ne l'étaient pas encore; le mal n'est pas très-grave. Nos petits-enfants nous trouveront bien drôles d'avoir pris nos richesses actuelles pour des trésors, et je suis déjà de l'avis de nos petits-enfants. Tout cela me paraît fort juste. Chaque siècle a sa manière de se divertir, et on n'est pas forcé de s'amuser comme ses ancêtres; mais se faut-il être un grand-père à soi-même, et dénigrer à quarante ans ce qui nous délectait à dix-huit? Éh! mon Dieu, ne nous pressons pas tant de nous moquer de nous : nos successeurs s'en chargeront de reste; nous n'avons nul besoin de leur donner l'exemple et de préparer leurs verges.

Ces réflexions édifiantes, et que nous avons toute

sorte de raisons de trouver pleines de sens, nous sont survenues à plusieurs reprises : notamment l'autre jour, en entendant un homme d'un talent mûr et considéré parler avec irrévérence d'Anne Radcliffe, et faire, par ses sarcasmes, amende honorable de son ancienne prédilection. Il avouait avec candeur que peu d'ouvrages l'avaient aussi vivement remué que ceux de cette femme célèbre. et, impitoyable pour lui-même, il déracinait une à une toutes ses pures impressions d'autrefois; il cherchait, sous la neige de son âme, toutes ces chastes et modestes fleurs du printemps, qu'il ne semblait retrouver que pour les arracher. Cette acerbe et maussade sortie me fit l'effet d'un blasphème. Je ne pus m'empêcher de prendre chaudement en main la cause de l'offensée, et, attaquant sans merci l'agresseur, je lui lançai sur l'ingratitude dont je me plaignais tout à l'heure une magnifique mercuriale que.... je m'abstiendrai de rapporter, pour ne pas faire un ingrat de plus.

Superbe ou non, cette apostrophe correctionnelle eut le succès de tous les chefs-d'œuvre oratoires; elle foudroya mon adversaire sans le convaincre; et, quand j'eus achevé de le pulvériser, il riposta par une avalanche, qui m'écrasa sans me persuader. Tout écrasé que j'étais, je me rappelai, après la catastrophe, et avec plus de vivacité qu'avant la lutte, ces fraîches heures de mon adolescence, quand

seul, au fond des bois, l'automne, je me promenais moins dans leurs sentiers, voilés par les brouillards d'octobre, que dans les champs de convention de Mme Radcliffe. En me rappelant ces heures, je les ressuscitai, et dans ma reconnaissance, fatale peut-être! je résolus de consacrer quelques lignes à la mémoire d'un auteur maintenant méconnu, et bien supérieur à tant de prodiges qu'on connaît trop.

Anne Ward, depuis mistriss Radcliffe, était née à Londres le 9 juillet 1764. Son intelligence fut précoce, qualité souvent stérile, qui cette fois ne fut pas trompeuse, et elle eût le bonheur d'être belle, avantage qui passe pour inutile, mais dont tout le monde profite, celle qui se sent admirée comme ceux qui la regardent. Mariée à vingt-trois ans, elle en avait vingt-cinq lorsqu'elle publia son premier roman, qui fut aussi remarqué qu'il devait l'être, c'est-à-dire fort peu, *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*. L'année suivante elle fit paraître son *Roman sicilien*, puis successivement et à de courts intervalles *la Forêt*, des *Notes sur une Excursion en Suisse et en Hollande*, *les Mystères d'Udolphe*, et enfin *l'Italien ou le confessionnal des Pénitents noirs*, qui vit le jour en 1797, il y a aujourd'hui cinquante-six ans.

Traduits dans toutes les langues, ces ouvrages, qu'on ne découvre plus qu'à grand'peine dans les coins les plus poudreux des cabinets de lecture,

rencontrèrent des louanges dans tous les pays. *L'Italien*, translaté de l'anglais en français par M. l'abbé Morellet en personne, fut salué partout comme une des productions capitales de la littérature moderne. Il était difficile d'aller plus haut, et c'est pour cela sans doute que l'auteur ne voulut pas tenter d'aller plus loin.

Aujourd'hui qu'on ne vit que pour la montre et le fracas, qu'on ne cherche qu'à gagner de l'or en jetant aux yeux une poussière qui n'est rien moins que dorée, la vie de mistriss Radcliffe est presque un phénomène. A trente ans, dans la plénitude de sa beauté et la force de son génie, au milieu même de son triomphe, elle eut le courage de se retirer du monde, et la sagesse de n'y plus reparaître. Heureuse de cultiver, pour quelques confidents intimes, des talents qui leur plaisaient; écrivant tantôt un poëme, tantôt une nouvelle, tantôt quelque scène brillante et animée de ses voyages, jamais elle ne sortit de sa solitude pour capter les regards d'un public qui la cherchait de tous côtés et la redemandait sans cesse.

On fit circuler sur son compte les récits les plus absurdes; jamais elle ne s'occupa de les contredire. On prétendit qu'elle était morte! Elle ne daigna pas se montrer, pour avertir qu'on avait eu tort de l'ensevelir. On assura qu'elle était folle! Jamais une ligne ne vint protester contre cet enterrement de

son intelligence et témoigner qu'il fallait être en démence pour l'accuser de déraison. On lui attribua presque autant de rapsodies qu'il s'en fabrique de nos jours, autrement dit une bibliothèque entière! Elle n'en démentit aucune. Elle ne rompit qu'une fois son silence obstiné : ce fut pour désavouer un beau livre qu'on lui attribuait, et qu'on mettait au-dessus des siens, le *Théâtre de Johanna Baillie*. Elle ne voulait pas, malgré sa négligence de toute espèce de renommée, se laisser parer d'une gloire qui ne lui appartenait pas; elle connaissait assez le cœur humain pour se douter que son indifférence n'était pas commune, et qu'un autre pouvait souffrir des injustices qui ne l'atteignaient pas.

C'est ainsi qu'elle vécut pendant vingt-six ans, oubliée de tous, excepté de ceux qui l'aimaient, et, quand elle mourut, jeune encore, au commencement de 1823, il y avait longtemps qu'il n'était plus question, ni en France, ni en Angleterre, ni nulle part, d'une femme qui avait attiré et mérité l'attention de l'Europe. Cette destinée volontairement mystérieuse n'est-elle pas un roman de plus, un roman plus rare que tous les autres, qui n'a pas eu de modèles, et n'aura probablement pas de copie?

II.

Mistriss Radcliffe est la première qui ait em-

ployé la terreur comme élément principal d'une action; mais cette terreur n'a rien de commun avec les épouvantes que cherchent à exciter ses imitateurs : elle saisit l'imagination sans être un supplice pour l'âme. Au milieu de tout cet appareil d'effroi qu'elle échafaude avec une fertilité d'invention diabolique, la prédominance de la vertu est tellement marquée, que, bien que le vice ait souvent le dessus, on ne s'alarme pas trop de sa victoire : on sent à part soi qu'il marche sous une réprobation qui finira par l'accabler. C'est là ce qui établit une si prodigieuse différence entre ses œuvres et celles de tant de Byrons subalternes, qui croient la surpasser et prennent les convulsions de leur impuissance pour des signes de force ou des preuves d'audace. On a beau, quand on la lit, traverser avec elle un dédale de corruption, sa présence invisible, et toujours sentie, nous protége; le cœur se dilate, l'âme s'élève dans la traversée. On devine qu'un soleil pur et bienfaisant brille derrière ces noires vapeurs, derrière ces nuées d'orage qu'elle amasse au-dessus de nos têtes. Trouvez donc quelque chose de semblable dans ce chaos d'ignominies dont on a, pendant quinze ans, bourré tant de feuilletons! C'est de l'infamie pour le plaisir d'en faire. Tout y froisse le cœur, tout y blesse l'esprit. Il semble que les auteurs n'aient eu peur que du châtiment. et nullement de la faute,

et qu'ils aient cherché dans la peinture du crime un dédommagement de leur innocence.

La littérature dont nous parlons n'est pas tellement morte, qu'il ne faille surveiller avec soin ses réminiscences de vie. C'est elle qui nous a conduits à deux doigts de notre perte, en affectant un stupide et orgueilleux dédain pour les vertus de famille, en déplaçant, pour l'abaisser, le niveau des vertus civiques, en substituant à l'amour désintéressé de la gloire le culte mercenaire de l'argent. Il n'y a pas si longtemps que cela s'est passé, et que le typhus de la Jacquerie a failli de proche en proche gagner la France entière; à quoi le devons-nous? N'en cherchez pas la cause ailleurs que dans ces écoles de pourriture et d'immoralité que vous laissiez partout s'ouvrir au désœuvrement public; dans la tolérance de vos oreilles pour une rhétorique de bagne et d'hôpital, qui n'est bonne qu'à perfectionner la lèpre et approvisionner la cour d'assises.

Qu'on y prenne garde! la littérature n'est jamais impunément corrompue. Elle est, quoi qu'en disent ces habiles qui, incapables de lier correctement deux mots, déblatèrent contre ceux qui font profession de connaître et d'étudier leur langue, elle est la tutrice naturelle des peuples. Elle nous donne ce qu'elle a, sa noblesse ou ses vices. Quand vous aurez des auteurs qui ne croient qu'à ce qui

s'achète, vous aurez, plus que vous n'en voudrez, des consciences à vendre. A côté du dévergondage de l'esprit, vous verrez, sous un tas de noms sanglants et de formes repoussantes, s'établir les débauches de la liberté. Laissez la presse exhumer complaisamment le libertinage crapuleux des Valois, ou prêcher, en l'enjolivant, le cynisme effronté de la Régence, vous arriverez bientôt aux fumiers de Louis XV. Ne vous y trompez pas, c'est dans ce bourbier-là qu'a poussé d'elle-même la guillotine de 93. Napoléon n'a fait que la recéper, et il y en a peut-être une seconde à fleur de sol : qu'on ne l'en fasse pas sortir, en y jetant comme un engrais toute cette boue de pensées que nous remuions hier, et où il ne peut germer que des révolutions.

Est-ce à dire que, si nous n'avions pas en nous quelques restes de ces poisons qu'on nous versait récemment à pleins verres, nous serions plus disposés que nous ne le sommes à faire nos plus chères distractions de la lecture d'Anne Radcliffe? Je n'en sais rien. La religion du foyer, l'innocence des mœurs, n'empêchent pas les caprices, et nous pourrions préférer les *Incas* de Marmontel, ou les *Contes d'éducation* de Mme de Genlis. Ce ne serait pas une preuve de goût, mais il n'y aurait pas de quoi rougir. Ce sont de bons livres qui sont mal faits, voilà tout! Quant aux romans déchus, que

nous serions heureux de réhabiliter, je crois, n'en dussions-nous jamais tourner une page, qu'ils sont tout à fait dignes d'un éloge public. Il est certain que, parmi ceux qui les ont lus, beaucoup de gens de mérite se laissent aller, en en causant, à des railleries qui n'ont pas toujours l'excuse d'être spirituelles; mais ces plaisanteries mêmes prouvent en leur faveur. Se moquer, c'est encore se souvenir : et quelques-uns des chefs-d'œuvre que nous prônons parfois avec le plus de ferveur, il est douteux qu'on s'en souvienne jamais assez pour en rire.

Il y a peu de choses à dire des débuts de mistriss Radcliffe. Ce n'est pas que *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne* ne soient abondamment fournis de ces vieilles tours qui ont de quoi nourrir tout un troupeau avec l'herbe de leurs crevasses, suffisamment pourvus de ces sombres donjons qui, après avoir combattu les nues, consentent à ne plus menacer que les broussailles : ce n'est pas qu'il y ait disette de plates-formes et de poternes, et absence de souterrains serpentant sous un réseau de corridors; ce n'est pas que son second roman soit privé de cloîtres silencieux pavés de tables sépulcrales, de portiques déserts harnachés de lierre et de saxifrages, de chapelles délabrées, d'oratoires en ruines, noircissant de silhouettes lugubres les vallées étincelantes de l'Italie ou les grèves lumineuses de Palerme : non; il ne manque

déjà rien à toute cette fantasmagorie d'architecture dont elle a eu le secret; mais les échos qui s'y réveillent ne sont pas sonores : elle n'a pas encore su donner à la pierre le don d'émouvoir et d'effrayer; il ne s'échappe pas encore, des soupiraux qu'elle découvre, de ces bouffées de frissons qui semblent venir d'un autre monde : elle s'annonce, elle ne se révèle pas.

Quoique déjà remarquables, ces premiers ouvrages ne sont, à proprement parler, que des essais. L'inexpérience s'y trahit par la confusion des détails, et, quoique déjà prodigue, l'imagination s'y montre presque toujours contrainte. L'auteur n'est pas maître de son tableau. On dirait qu'il n'a vu que par la fenêtre, et à travers la brume, cette terre promise du roman, où il prétend marcher et nous conduire. L'action trop compliquée est pauvre de développements. Les incidents s'y entassent les uns sur les autres sans parvenir à s'enchaîner, et ne font qu'une masse au lieu de former un tout. Il y a du mouvement et pas de vie. Les caractères sont à peine esquissés, les situations sont stérilement tourmentées : l'intérêt n'en sort pas. Le talent cependant se fait jour dans toutes ces ronces. Quoique son instrument soit incomplet, quoique l'écrivain n'ait pas encore à commandement l'expression qui lui convient, le style néanmoins a souvent du nerf, du coloris, de la chaleur. Il ne

lui manque que d'être plus soutenu, et de prêter sa force à des pensées qui ne soient pas des ombres.

Si mistriss Radcliffe n'eût fait que ces deux ouvrages, il est probable que le globe n'eût pas été sillonné de toutes les cavernes dont tant de plumes l'ont labouré, et il n'y aurait pas eu dans le monde trois fois plus de vieux châteaux qu'il n'en peut contenir de neufs. Son nom prisonnier serait demeuré enfoui dans ses cachots d'Écosse ou de Sicile, et nous ne songerions guère à l'en tirer. Ces livres ne sont pas inférieurs à quelques-uns des produits de nos manufactures en crédit; mais ils ne valent pas au fond beaucoup mieux. Le créateur se cherche et ne s'est pas encore trouvé. Après cette double tentative, son génie ne tâtonne plus, et se manifeste enfin avec éclat dans *la Forêt.* Il croît et s'élève dans *les Mystères d'Udolphe;* il atteint son apogée dans *l'Italien*, qu'on ne met pas à sa place quand on ne le met pas à la première, et qui reprendra quelque jour son rang. Ce sont ces compositions grandioses que nous allons maintenant passer en revue, non pas seulement parce qu'elles ont fait époque dans la vie de l'auteur, mais parce qu'elles ont été de véritables événements littéraires.

III.

Dans *les Enfants de l'Abbaye de Maria Regina Roche*, et depuis cette génération d'orphelins jusqu'au *Moine* de Lewis, jusqu'à *la Famille Montorio* et au *Melmoth* de Mathurin, on a tellement abusé de la méthode et des effets de mistriss Radcliffe, qu'on ne sait plus maintenant à quel point elle est originale. Il faut lire, pour en juger, quelques-uns des romans qui l'ont précédée. Là, notre sollicitude ne se porte que sur les personnages, sur les accidents ou les péripéties de leur rôle; il y a chez elle un autre acteur : c'est le théâtre même de l'action.

Le théâtre, chez mistriss Radcliffe, est un des agents les plus puissants de ses formidables drames. Il se mêle aux situations qu'il modifie; il y jette un charme ou une terreur jusqu'alors ignorés. On finit par s'intéresser au sort, à l'histoire, à la vétusté des édifices qu'elle nous représente, comme aux caractères qu'elle y met en scène. L'abbaye solitaire de la forêt avec ses voûtes effondrées, ses cellules vides, ses boiseries vermoulues; le château d'Udolphe, avec ses remparts massifs et lézardés, avec ses vastes salles démeublées, où se balancent, le long des murs, de pâles et tragiques tapisseries, où le vent qui s'y engouffre fait, comme la poussière, tourbillonner d'effrayants souvenirs; l'église du cou-

vent de Schedoni, avec ses longues et humides travées, ses échos accusateurs, son sinistre confessionnal, sont de véritables êtres, qui prennent part à l'intrigue de la pièce, auxquels on s'attache malgré soi, qu'on abandonne à regret, qu'on cherche des yeux à l'horizon, quand, changeant de décors, l'impérieux architecte vous entraîne à sa suite dans d'autres lieux.

Depuis que ces lignes sont écrites, nous avons eu le plaisir de voir notre jugement confirmé par celui d'une femme presque aussi célèbre autrefois que mistriss Radcliffe, et maintenant presque aussi oubliée. Dans un mémoire littéraire, qui sert d'introduction à la Bibliothèque des romans publiée en 1810 par Mrs Barbauld, on lit, sur l'auteur des *Mystères d'Udolphe*, une page qui mérite d'être conservée, et que nous devons signaler, moins pour accréditer notre opinion que pour aider celle du public à se fixer. Quand, à un demi-siècle de distance, deux esprits parfaitement désintéressés se rencontrent, sans s'être donné le mot, d'une manière à peu près complète, il y a tout à parier qu'ils ne se trompent pas, et que leur appréciation doit finir par prévaloir.

« En tête des meilleures nouvelles de cette époque, écrivait Mrs Barbauld, il faut, sans contredit, placer celles de Mrs Radcliffe, dont le génie est d'une trempe peu commune. Elle ne cherche point

l'intérêt dans les sources vulgaires où puisent habituellement les romanciers : elle se plaît à alarmer notre âme jusqu'au dernier paroxysme de l'effroi, à l'agiter, par la présence sourde et voilée de je ne sais quels périls toujours près d'éclater, et dont elle retarde habilement l'explosion. Les théâtres qu'affectionnent ses drames sont tantôt de vieilles tours ébranlées par le temps, de vastes châteaux inhabités, des escaliers tournants qui s'écroulent, de longues galeries hantées par les échos; tantôt des bruyères abandonnées, des forêts où le jour n'entre pas, des cavernes qui servent de tentes souterraines à des bandits. Les personnages sont dignes de ces lugubres accessoires. Leurs projets pervers et singuliers sont aussi ténébreux qu'atroces. Ces êtres ne sont pas de la même race que nous : leur crime a des teintes plus noires que ceux des misérables qui infestent ce globe. On dirait qu'ils appartiennent à quelque sphère du mal plus puissante que la nôtre; et cela nous console d'être de la terre, de sentir qu'ils n'en sont pas. A cette horreur produite par d'infernales machinations, l'auteur sait unir un sentiment plus fort, la terreur de ce monde inconnu que nous révèle l'imagination, avec lequel on communique par la crainte, qu'on croit voir s'entr'ouvrir dans la solitude, et dont les moindres bruits nocturnes, la clarté fugitive des météores, le silence même des

déserts, semblent nous apporter des nouvelles. On tremble à chaque instant de se trouver en contact avec les habitants de cet étrange et terrible univers, dont elle évoque les fantômes. Mais tel est l'art de l'écrivain, qu'il s'arrête au point juste qui nous sépare du surnaturel, et que, lorsqu'on se rassure, on a cependant ressenti dans toute sa force l'impression de l'épouvante et du mystère. »

Ce jugement est trop conforme à nos idées pour que nous puissions essayer d'en relever la justesse. Mais quel qu'il soit, il ne paraît pas devoir nous dispenser de présenter quelques réflexions sur le but qu'on se propose, et qu'on doit se proposer, en écrivant de ces histoires imaginaires, aujourd'hui si multipliées, et qui nous empêchent quelquefois d'en étudier de plus instructives et de plus vraies.

La mission du roman est de vous arracher aux préoccupations de la vie réelle en vous faisant entrer dans une autre existence, soit celle que l'on désire, soit celle que l'on redoute; en présentant à votre espoir un sort qui vous fait oublier vos peines; en offrant à vos craintes une misère qui vous réconcilie avec la vôtre. Mistriss Radcliffe a suivi une autre voie. Elle vous promène dans des contrées de son invention, qui sont à la nature ce que seraient des tableaux de John Martinn animés par la magie. Quelquefois elle devine la patrie de vos rêves pour vous y ramener : le plus sou-

vent elle dépayse jusqu'à vos songes. Ce n'est pas ce monde qu'elle peint, c'est un monde purement imaginaire qui a les traits du nôtre, et qui en diffère, malgré cela, tellement qu'il vous en délasse.

Ce ne sont pas, la plupart du temps, des situations qu'on envierait, que notre poétique auteur se plaît à développer devant nous; ce sont des situations pénibles, qui vous font haleter ou vous glacent le sang. L'artiste sait seulement mieux que personne à quelle dose précise doit s'administrer l'effroi, et il se mêle toujours à vos anxiétés je ne sais quelle émanation de son âme qui ressemble à une promesse de bonheur, qui rassure le cœur en soulageant l'esprit. Ou les aventures qu'elle vous retrace sont si étrangères au train commun de la vie, que votre égoïsme ne s'en alarme pas : ou elles sont suivies de telles jouissances, qu'on accepterait volontiers les épreuves qui les préparent; puis son génie s'y arrête et ne s'y traîne pas. Les images se succèdent avec rapidité, et la peur, quoique violente, n'a pas le temps de devenir un tourment.

On voit que *si* quelques-uns de nos romanciers lui sont redevables de plus d'un procédé de composition, ils ont malheureusement, suivant l'usage de ceux qui prennent, gâté ce qu'ils ont pris. Ils nous transportent bien, comme elle, dans un monde qui n'a jamais existé; mais c'est un monde impossible et déréglé, qui n'a rien de viable. Ce n'est pas un

simple rêve, c'est un cauchemar. Là, les personnages n'ont rien de réel que la répugnance qu'ils nous inspirent, et quand ils paraissent vivre, c'est de manière à nous dégoûter de la vie. Ce dégoût n'a pas besoin de culture; il pousse assez naturellement dans le sol bouleversé de nos sociétés modernes. A quoi peuvent, dans nos familles, servir de pareilles leçons? Pour nous apprendre à bien juger de l'existence, il ne faut pas toujours la peindre telle qu'elle est ou telle qu'on la voit : il faut la peindre telle qu'on l'espère et telle qu'elle pourrait être.

Dans cette école de romans délétères, dont la vogue récente n'a pas peu contribué à nos dernières agitations, il semble que les auteurs ne puissent frapper l'esprit qu'en le révoltant. Ils ne rencontrent pas un cloaque qu'ils ne le vident dans leur encrier pour le verser en détail sur leurs pages. C'est outrageusement méconnaître et profaner l'intelligence. S'il n'y a point de lois qui ordonnent d'éviter l'horrible, il y en a une qui défend de s'y appesantir, qui défend de servir à ses convives des platées de sang pétri avec de la fange, qui défend de donner à ses lecteurs des indigestions de saletés et des nausées d'épouvante. Il y a une loi aussi, qui veut que l'âme trouve à se reposer quelque part de ses angoisses, et qu'on ne descende pas d'un volcan qui nous brûle pour se morfondre ou se broyer

sur un glacier; mais les écrivains que j'accuse sont loin d'observer cette règle : ils sont si accoutumés à la barbarie, qu'ils ne se reposent d'un crime que par une vilenie.

Ce désordre d'idées en devait nécessairement entraîner un autre, celui d'écrire comme on pense, c'est-à-dire fort mal. Soigner son style ne fut désormais qu'une faiblesse digne d'un siècle étroit, et séante au plus pour nos aïeux. A quoi bon se donner de la peine pour flatter les mauvais penchants d'un public qui se contente d'être flatté de travers? Ces livres se vendant au poids de l'or, il fallait se dépêcher de les faire, en faire le plus qu'on pouvait, le plus vite possible; c'est ce qui arriva : et au lieu de se distribuer en parcelles, le poison lucratif circula par charretées. Qu'on s'étonne après cela qu'un pays se gâte et tombe en dissolution!

A supposer, ce qui n'est pas, que les ouvrages de mistriss Radcliffe puissent avoir quelque danger, il y aura toujours un intervalle immense entre elle et ceux qui ont l'effronterie de se dire ses disciples. La pauvre femme était fort arriérée, comme on l'était au commencement de ce siècle, qui a tant marché depuis ce temps-là. Elle eut la simplicité de croire que, lorsqu'on se dévoue à la profession d'écrivain, le moins qu'on puisse faire est de savoir écrire, et elle prit soin d'étudier scrupuleusement les moindres secrets du langage. Elle s'est com-

promise jusqu'à prouver qu'elle les connaissait. Nous avons la bonhomie de l'en féliciter, et de maintenir que c'est cette qualité, si orgueilleusement dédaignée de nos jours, qui la met à part de tous les romanciers, tant ceux qui la précèdent que ceux qui l'ont suivie, sans en excepter Walter Scott.

IV.

Mistriss Radcliffe est essentiellement peintre. Ses monuments, ses paysages, ont un caractère à eux. Comme tous les coloristes, elle ne s'occupe que subsidiairement du dessin. Quand on a vu les lieux qu'elle décrit, il est rare qu'on les reconnaisse. Quand on ne les a pas vus, on se les figure en revanche à merveille. L'Italie, qu'elle vous montre, n'est pas celle que vous avez visitée ou celle que vous verrez : c'est l'Italie telle qu'on se l'arrange au coin de son feu, telle qu'on voudrait qu'elle fût. Lisez, si vous en doutez, soit la description du château sicilien de Mazzini et de la contrée où il s'élève, soit celle de la baie de Naples et de la côte du Pausilippe, dans le *Confessionnal des Pénitents noirs*. Cela n'est ni Naples, ni la Sicile, mais c'est plein de charme, de chaleur, de lumière ; cela respire le midi. Ce n'est pas ce qu'on verra, si le vent des voyages nous y pousse, mais c'est ce qu'on s'attend à voir. Peu nous importe qu'ils soient fidèles, ses

tableaux font penser : chacun y retrouve le site qui lui convient. Elle s'adresse beaucoup plus aux yeux de l'imagination qu'à ceux du corps : c'est savoir les limites de son art ; la plume ne doit pas se poser en rivale du pinceau.

En se montrant plus téméraire, Scott a peut-être été moins heureux. Quand il veut, dans un de ses poëmes, nous représenter le lac Katrine, il a la prétention que ce soit ce lac-là, et non point un autre. Il se trompe : c'est un lac quelconque, un lac de convention, que chacun se creuse, élargit, resserre ou contourne à sa guise, et voit mal le plus souvent. En voulant aller sur les brisées du crayon, la poésie vous embarrasse par la multiplicité et la minutie des détails. Vous ne savez comment les disposer dans votre esprit ; et, quand vous parvenez à les classer, il en résulte que cette image d'après nature n'est, comme celles de mistriss Radcliffe, qu'une image de fantaisie. Elle ne s'occupe, elle, que des masses, et ses peintures sont plus grandioses, plus indéfinies. Elles captivent d'autant plus, qu'elles s'inquiètent moins d'être exactes : plus elles sont indécises, mieux on les retient. Mistriss Radcliffe est un peintre qui s'exprime en poëte ; Scott est un poëte qui vise à être peintre.

Dans l'exécution de ses portraits, la manière de mistriss Radcliffe rappelle souvent avec bonheur celle de Rembrandt. Elle éclaire mystérieusement

ses personnages, et ne les expose que sous une lumière douteuse qui irrite la curiosité, qui ajoute à l'intérêt dont elle veut les entourer. Walter Scott, qui a écrit sur elle quelques pages dignes de lui, a cité plusieurs exemples de ce mâle talent descriptif qui agit d'autorité sur nos pensées. Il recommande surtout l'admirable figure du moine Schedoni : nous ne pouvons mieux faire que de l'imiter.

« Sa physionomie était frappante, mais sans grâce. De haute taille et extrêmement maigre, ses larges membres semblaient pourtant robustes. Quand il marchait, drapé de la robe noire de son ordre, il y avait dans son air quelque chose de terrible, quelque chose de presque surhumain. Son capuchon, jetant une ombre sur la pâleur livide de sa face, donnait à sa sévérité une sorte de caractère sauvage, et à son grand œil mélancolique une expression qui approchait de l'horreur. Sa mélancolie n'était pas celle d'un cœur aimant et blessé, mais, en apparence au moins, celle d'une âme fatale et concentrée qui cache des penchants féroces. Ses traits avaient un cachet singulier qu'on ne saurait aisément définir. On y remarquait les traces de bien des passions : elles étaient restées, comme à demeure, dans les plis de ce visage qu'elles n'animaient plus. Une tristesse habituelle et farouche en assombrissait les lignes et dominait dans toute sa contenance. Ses

yeux étaient si perçants qu'ils semblaient, d'un seul regard, pénétrer jusqu'au fond dans le cœur des hommes et lire leurs plus secrètes pensées. Peu de personnes pouvaient soutenir leur éclat scrutateur, et nul ne se risquait à les rencontrer deux fois. Cependant, en dépit de cette morne austérité, quelques rares circonstances avaient appelé sur son front quelques lueurs de sympathie; il pouvait parfois s'accommoder à l'humeur et aux passions des personnes qu'il désirait se concilier, avec une étonnante facilité, et généralement avec un succès complet. Ce moine, ce Schedoni était le confesseur et le conseiller secret de la marquise de Vivaldi. »

Quoique fidèle, cette copie n'a pas la vigueur de ton de l'original : il est cependant, je l'espère, facile d'y saisir l'habitude énergique du maître. Les Velasquez, les Ribeira de la littérature, ne désavoueraient pas cette tête d'étude. Tout ce que nous pourrions en dire, au reste, ne vaudrait pas l'éloge qu'en a fait Byron, en lui prenant, pour les portraits du Giaour, de Conrad et de Lara, quelques-unes de ses expressions les plus saillantes. Les hommes de cette trempe ne s'adressent d'ordinaire qu'à ceux qui peuvent leur prêter. Ils empruntent par admiration, et, quand l'emprunt mérite un autre nom, leur vol même est un hommage.

La touche de mistriss Radcliffe n'est pas moins

saisissante, quand, au lieu des personnes, il s'agit de dépeindre les contrées qu'elles habitent ou qu'elles parcourent. Elle imprime à ses paysages la même teinte de mystère et de merveilleux qui plane sur ses acteurs, et elle sait les faire vivre dans la pensée, sans les revêtir d'une forme précise et reconnaissable. On peut donner comme modèle de ce genre de pittoresque vague et puissant, qui laisse de si durables souvenirs, la belle description du château d'Udolphe, la première fois qu'il s'offre aux yeux de l'héroïne. C'est encore un des morceaux recommandés par Walter Scott, et il savait choisir ce qu'il recommandait.

« Vers la chute du jour, la route tourna pour s'enfoncer dans une vallée profonde ; des pics élevés, dont les crêtes escarpées paraissaient inaccessibles, l'encaissaient presque tout entière. Du côté de l'est, une échappée de vue permettait de découvrir les Apennins dans leur plus imposante horreur. La longue perspective de leurs sommets fuyant d'étage en étage dans l'étendue, leurs flancs tout hérissés de sapins séculaires, présentaient un spectacle plus majestueux qu'aucune des images admirées jusqu'alors par Émilie. Le soleil venait de s'abaisser derrière la côte qu'elle descendait, et l'ombre agrandie de la montagne noircissait, en s'y allongeant, le bassin de la vallée; mais les flammes obliques du couchant, perçant à

travers les embrasures des rochers, baignaient d'une teinte safranée les cimes de la forêt suspendue sur les pentes opposées : leur réverbération flottait, comme un splendide incendie, sur un amas de tours, de forts et de contre-forts assis au bord d'un précipice. L'éclat qui les illuminait était encore augmenté par le contraste de la nuit qui se répandait de plus en plus dans la plaine. « Voilà « Udolphe ! » dit Montoni, qui n'avait pas dit un mot depuis plusieurs heures.

« Émilie jeta un regard de mélancolie et d'effroi sur le château, quand elle comprit que c'était celui de Montoni ; car, éclairé en ce moment par des rayons qui allaient s'éteindre, la grandeur gothique de ses remparts, ses mâchicoulis ébréchés, ses parapets grisâtres et décrépits, en faisaient un édifice à la fois sombre et sublime. Tandis qu'elle en contemplait la masse, la lumière expira sur ces murailles, y laissant trembler dans sa fuite comme une traînée de pourpre. Ces reflets rougeâtres se rembrunissaient par degrés à mesure que les vapeurs du crépuscule envahissaient la montagne, et la pointe des créneaux demeura seule surmontée d'une bande de clarté. Ce reste de couronne finit aussi par s'évanouir, et le géant de pierre fut enveloppé tout entier d'une solennelle obscurité. Silencieux et froid, impérieux et seul, il était là, debout, comme le roi de la solitude, prêt à menacer de ses défis qui-

conque oserait troubler l'immobile impassibilité de son règne. Le soir pourtant épaississait de moment en moment ses voiles, et le sourcilleux monarque apparut, sous leurs plis, plus austère et plus morne. Émilie n'en pouvait détacher ses yeux, et regardait toujours, bien que les hauts pitons de la forteresse fussent à peine visibles au-dessus des bois, sous la voûte desquels les voitures commençaient à monter.

« L'étendue impénétrable de cette vieille forêt éveillait de terribles visions dans son esprit : elle tremblait à chaque instant de voir des bandits s'élancer de dessous les arbres. Enfin les voitures gagnèrent un chemin de roche semé de bruyères, et on atteignit bientôt les portes du manoir. Le son lugubre de la cloche, qui s'ébranla pour annoncer leur arrivée, augmenta les émotions de frayeur qui s'étaient emparées de la jeune femme. Tandis que les voyageurs attendaient qu'un gardien vînt leur ouvrir, son œil interrogeait avec anxiété la citadelle ; mais les ténèbres qui la couvraient ne lui permirent que d'en reconnaître le sinistre caractère, de remarquer sa lourde architecture, ses vastes proportions, sa maçonnerie formidable. Elle put juger ainsi, par ce qu'elle entrevit, de la résistance opiniâtre que la solidité des massifs pouvait opposer aux assauts. Le portail lui parut d'une dimension colossale. Il était flanqué de deux énormes donjons

circulaires, ayant pour couronnement deux tourelles surplombées où flottaient, en guise de bannières, des touffes d'herbes et de plantes sauvages. Ces panaches de broussailles avaient pris racine entre les pierres disjointes, et semblaient, agités par le roulis de la brise, gémir sur une désolation partout empreinte. Les tours étaient reliées par une courtine crénelée comme elles et percée de meurtrières; sous la courtine s'enfonçait en ogive l'arceau d'une pesante herse. De là, les murs des glacis communiquaient à d'autres bastions donnant tous sur le gouffre qui se creusait à leurs pieds. Cette ligne de fortifications à demi ruinées, qu'éclairaient à peine les dernières lueurs de l'occident, n'attestait que trop les ravages de la guerre. Plus loin, tout était enseveli et perdu dans la brume. »

Cette description longue et détaillée, où rien cependant n'est arrêté, où il n'y a de nettement saisi que l'impression qu'on éprouve en présence de ces vieux castels démembrés qui achèvent de s'ébouler dans les déserts, peut donner une idée du relief et de la couleur que mistriss Radcliffe sait prêter à son style. Ses beautés sont encore sensibles à travers les tons gris d'une traduction faite au courant de la plume.

Ce qu'on doit remarquer encore dans le talent de cette femme, c'est son adresse à mettre la nature extérieure en harmonie avec les mouvements

de l'âme, ou l'âme en harmonie avec les spectacles qui la frappent. Ses arbres, ses ruines, ses rochers, ses montagnes, vous parlent pour ainsi dire la langue de votre cœur, et ils entendent celle que vous parlez. Ses fleurs ont le même génie familier que les vôtres. Vous relisez dans vos nuages ce qu'elle a lu dans les siens. Elle fait entrer la campagne dans vos secrets ; vous entrez avec elle dans la confidence des saisons. Il y a, dans l'agencement de ses périodes, quelque chose du clair-obscur qui joue dans les salles enfumées de ses antiques manoirs, ou dans les clairières de ses bois voilés par le crépuscule. Ses expressions font événement, et il semble qu'il se passe, derrière ses phrases, un autre roman que le sien, dont vous pouvez suivre le fil sans vous déranger de votre émotion.

V.

De quelque séduction qu'il sache imprégner ses tableaux, l'art du romancier ne doit cependant pas se borner là. Il y a, dans un roman, autre chose à faire que des peintures : il y a une fable à ourdir, des situations à combiner, des péripéties, des coups de théâtre à ménager, l'intérêt à graduer et à soutenir. Mistriss Radcliffe s'y entend aussi bien que qui que ce soit. On ne peut lui en remontrer sur la manière de disposer et de conduire son drame :

nul ne sait mieux qu'elle s'emparer de l'attention et stimuler la curiosité, suspendre et couper la marche de l'action; nul n'a fouillé plus habilement ce coin de superstition qui se creuse au cœur de tous les hommes, et n'a su éveiller avec plus d'effet ces bruits sourds et singuliers qui retentissent, la nuit, dans le silence des lieux abandonnés, ces craquements de cloisons qui semblent prêtes à s'ouvrir, et ces retentissements lointains de pas qui n'ont rien de vivant sur les dalles des couloirs. Les fantômes attendus ne paraissent pas et sont cependant visibles. Quoique innocent, le lecteur est comme Macbeth : il voit toujours devant lui le spectre de Banquo.

On peut reprocher à mistriss Radcliffe son explication peu poétique, au dernier chapitre d'un livre, de tout ce qui avait paru surnaturel dans le cours de l'ouvrage. Si elle n'en détruit pas l'effet, elle en affaiblit le souvenir : c'est un défaut ; on n'est jamais content d'avoir tremblé pour rien, et on regrette tous ses frais de crainte et d'oppression. C'est un défaut, je le répète; mais on doit pardonner à un auteur qu'on aime cette susceptibilité de conscience qui ne veut tromper personne, même dans un roman.

Un homme qu'on se plaît à citer, parce qu'il joint en général beaucoup de finesse à beaucoup de jugement, fait à ce sujet une remarque qui sent son

dix-huitième siècle d'une lieue, c'est-à-dire, le faux. « Ces romans considérés dans leur ensemble, dit Chénier, se rattachent à une seule idée d'un grand sens. Partout le merveilleux domine ; dans les bois, dans les châteaux, dans les cloîtres, on se croit environné de revenants, de spectres, d'esprits célestes ou infernaux ; la terreur croît, les prestiges s'entassent, l'apparence acquiert presque de la certitude, et, quand le dénoûment arrive, tout s'explique par des causes naturelles. Délivrer les esprits crédules du besoin de croire aux prodiges est un but très-philosophique ; mais les plans n'ont pas l'étendue et la portée dont ils étaient susceptibles. L'exécution en serait tout à la fois plus originale et plus utile, si le lecteur était forcé *de rire* des choses mêmes qui lui ont fait peur. » Il est certain que ce serait original, mais encore plus certain que ce ne serait pas bon. Il n'y a vraiment qu'un philosophe de l'école de Voltaire qui puisse avancer de pareilles réflexions, et donner, *sans rire*, de si risibles conseils.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en dépit des critiques qu'on peut en faire, il est difficile d'entamer un volume de mistriss Radcliffe sans l'achever tout d'une haleine. C'est un hommage que s'accordent à lui rendre le grave Wharton et le spirituel Sheridan qui lui ressemblait si peu. Le ministre Fox lui-même, après une discussion des plus épi-

neuses et des plus positives, avouait qu'il avait passé le reste de la nuit à lire les ***Mystères d'Udolphe.*** Il n'en eût peut-être pas fait autant pour ***Tom Jones*** ou pour ***Gil-Blas.*** On peut, en effet, sans beaucoup s'en tourmenter, prendre, laisser, reprendre tel roman que ce soit de Fielding ou de Lesage; mais ces histoires, pleines de trappes qui se lèvent et de caveaux qui s'ouvrent, où l'on est toujours sur le qui-vive, où l'on s'attend toujours à rencontrer un revenant ou un trésor, elles ne vous laissent point de trêve que vous n'ayez été jusqu'au bout. Elles vous fascinent l'imagination et vous forcent, comme leurs héroïnes qui veulent intrépidement tout voir, à explorer jusque dans leurs derniers recoins tous ces dédales de mystères et de terreurs.

L'auteur anonyme d'une ingénieuse satire du temps, qui, au sujet de ces contes merveilleux,

> Boasts an English heart
> Unused at ghosts or rattling bones to start,

se vante d'avoir un cœur anglais, peu disposé à tressaillir à la vue d'un spectre ou au cliquetis d'ossements d'un squelette; le piquant écrivain, auquel on doit les Poursuites littéraires, ***the Pursuits of literature***, oublie un instant ses épigrammes pour rendre justice à l'art de composition de mistriss Radcliffe et payer tribut à son riche ta-

lent. Il parle avec assez peu d'égard de celles qui ont voulu l'imiter. « Quoique femmes d'esprit, dit-il, et ne manquant ni d'habileté ni d'invention, elles s'amusent à tisser un tas d'aventures improbables qui tournent la tête de nos filles ; elles affectent même çà et là une teinte de démocratie ridicule. Il n'en est pas ainsi de la puissante magicienne des *Mystères d'Udolphe*, nourrie et bercée par les muses florentines dans le sanctuaire interdit et muet de leurs cavernes solitaires, près des pâles autels de la superstition gothique, au milieu de la sainte épouvante des enchantements : c'est une muse elle-même que l'Arioste eût reconnue avec ravissement comme

La nudrita
Damigella Trivulzia al sacro speco. »

La sévérité habituelle du juge donne un grand prix à cet éloge. Nous n'avons rien à y ajouter.

Un autre critique anglais, qui n'a pas l'habitude de se distinguer par l'indulgence, mais qui sait mieux que personne pénétrer dans le secret des beautés ou des défauts d'une œuvre, et mieux que personne en rendre compte, William Hazlitt, a supérieurement saisi le caractère du talent de mistriss Radcliffe. Il l'analyse en poëte, et la page qu'il lui consacre est une des plus poétiques qu'il ait laissées.

« J'aime beaucoup, dit-il, les romans de mistriss

Radcliffe, et j'y pense plus souvent qu'à bien d'autres, qui sont peut-être meilleurs. Même quand je n'y pense pas, l'impression qu'ils m'ont faite me suit. Ce que j'éprouve à voir l'humble fanal des nuits emplir de sa pâleur le vaste azur du ciel, à entendre le vent soupirer dans les feuilles d'automne, à marcher sous les voûtes sonores d'une ruine gothique, je le dois à des lectures répétées de *la Forêt* ou des *Mystères d'Udolphe.* Je conviens que les descriptions de cet auteur sont quelquefois vagues et diffuses; ses tableaux n'ont rien de Salvator ou du Poussin, et ne sont ni art ni nature; elle abuse du clair de lune jusqu'à nous en fatiguer; ses caractères sont insipides, les ombres d'une ombre, et ce sont les mêmes qui se continuent d'œuvre en œuvre, qui passent, sous d'autres noms, d'un livre à l'autre; ses histoires n'aboutissent à rien; tout cela, je me le dis, et j'en conviens. Mais ce qu'il faut se dire aussi, c'est que, dans l'art de jeter notre âme en d'incroyables transes, de faire courir dans tout notre être de longs frissons d'espoir ou de terreur, elle est sans rivale parmi ses poétiques compagnes. Elle excelle à décrire l'indéfini, à donner une forme sensible et reconnaissable à des fantômes. Elle rend ses lecteurs deux fois enfants, curieux et crédules. Grâce aux brumes fantastiques dont elle enveloppe quelques-uns de ses agents, elle nous force d'ajouter foi à

tout ce que leur mystérieuse intervention peut avoir d'étrange et de voisin de l'impossible. La moindre circonstance, un bruit, un souffle, une ombre, tout ce qu'elle évoque a prise sur nos sens : soit le son tendre et plaintif d'un luth, porté de vague en vague le long des côtes sinueuses de la Provence, rappelant par sa magie quelque amitié depuis longtemps perdue ou quelque amour sans espérance ; soit, au fond de leur cloître, un chœur de moines psalmodiant à pleine voix leurs nocturnes litanies ; là, dans sa pensive cellule, le chant solitaire d'une pauvre recluse, semblable aux murmures lointains de la harpe d'un ange ; ici, les soupirs échappés d'une tour, frappant l'oreille à l'improviste ; ailleurs, la sombre apparition de figures presque surnaturelles, un assassin cachant ses traits sous le capuchon d'un religieux, un brigand qui glisse, le soir, dans le jour rembruni des bois. Toute cette puissance de fascination, qui enchaîne au monde de l'inconnu le monde inexplicable de la passion, est à elle : elle en use et s'en joue comme il lui plaît. Elle possède toute la poésie du roman ; tout ce qu'il y a, dans l'imagination, d'obscur, d'abstrait, de visionnaire, fait partie de son domaine. »

Cette critique, qui peut passer pour une apologie, n'a trait qu'aux ouvrages qui ont fait, quand elle vivait, la réputation de mistriss Radcliffe. Il nous reste à examiner ceux qu'on a publiés depuis

sa mort. Ce recueil posthume se compose d'un roman qui a eu peu de succès et d'un poëme qui n'en a pas eu. Est-ce parce que ces œuvres ne valent pas les premières, ou parce que, lorsqu'elles parurent, elles s'adressaient à une autre génération? Nous tâcherons d'en décider.

VI.

Le roman de *Gaston de Blondeville*, écrit en 1802, cinq ans après la publication de *l'Italien*, mais qui ne parut qu'en 1826, est de la même famille que ses aînés, *a Tale of wonder and terror*. Il en diffère cependant d'une manière assez marquée et qui n'est peut-être pas à son avantage. L'auteur, qui avait dû une partie de ses triomphes à la savante distribution du merveilleux, ou de ce qui paraissait l'être, dans l'économie de ses fables, voulut essayer si le merveilleux lui-même n'ajouterait pas à l'effet de ses conceptions. C'est à ce point de vue qu'elle rédigea sa chronique fantastique du règne d'Henri III, qui est tout à fait une histoire de revenant, de vrai revenant.

Peut-être, en s'éloignant de la voie qu'elle s'était choisie, crut-elle ajouter un degré de plus à son originalité. Elle se trompait. En entrant de plein pied dans le monde surnaturel, sur les frontières duquel elle s'était sagement arrêtée, elle se rappro-

chait d'Horace Walpole et du *Château d'Otrante*, qui vaut mieux que beaucoup de livres qu'on lui préfère, mais qui ne vaut pas les siens. On lui avait reproché à tort de l'avoir pris pour modèle; il ne fallait pas, en l'imitant si tard et si malheureusement, accréditer cette hypothèse.

Soit qu'elle fût mécontente de cet essai, tracé peut-être à la hâte, et qu'elle ne considérait que comme une ébauche; soit que, sachant à quoi s'en tenir sur la vanité de la réputation, elle ne voulût pas, pour si peu de chose que la gloire, risquer de compromettre son repos, elle garda cet ouvrage en portefeuille, sans en parler à personne. Il fallait qu'elle mourût pour que le public en eût connaissance.

L'attention que souleva cette nouvelle création fut médiocre. Pendant le long silence qu'avait gardé l'artiste, le monde s'était blasé sur les combinaisons dont elle avait donné le patron, et l'on ne trouvait plus aucun plaisir à frissonner. La terreur était passée de mode, et la vogue était désormais à l'histoire. *Waverley*, *Rob-Roy*, *les Puritains*, avaient détrôné d'avance le fabuleux héros de la cour des Ardennes; et Walter Scott n'était pas homme à lui laisser le temps de revendiquer sa place. Gaston est demeuré dans l'oubli où il est né, et on ne peut pas dire que ce soit injuste. On retrouve, il est vrai, dans ce roman, plusieurs des qualités de mistriss Rad-

cliffe. Mais la marche tortueuse n'en est pas toujours habile, le style en est souvent plus ambitieux qu'élevé. Il se peut que cet ouvrage ne soit pas au-dessous des deux premiers, mais il est évidemment fort inférieur aux trois autres.

Conclura-t-on, de cette infériorité, que si mistriss Radcliffe s'est retirée de bonne heure de la lice, c'est que de bonne heure aussi elle avait senti décroître ses facultés, et que son abdication, qu'on prend pour de la force, n'était que de la prudence? Cela pourrait satisfaire l'envie, qui cherche toujours le mauvais côté des sacrifices; mais, outre que ce jugement serait bien téméraire, nous ferions observer qu'en dépréciant l'esprit on relèverait d'autant la vigueur de l'âme. Il faut l'avoir robustement trempée pour résister obstinément aux séductions de l'amour-propre, pour se vouer à trente ans au silence, sur le simple soupçon que le cerveau n'a plus la même souplesse et la même énergie. Je ne sais pas, d'ailleurs, jusqu'à quel point cette vigueur d'âme pourrait se concilier avec une diminution de génie. J'affirmerais plutôt que c'est contradictoire.

En même temps que *Gaston de Blondeville*, qui fut peu remarqué, on publia deux volumes de poésies qu'une modestie trop rare avait tenues cachées pendant plus de vingt ans, entre autres, un poëme romantique de longue haleine, *l'Abbaye de Saint-Alban*, *Saint-Alban's abbey, a metrical tale.* Ce

monastique édifice n'a pas attiré, à beaucoup près, autant de pèlerins que les autres constructions féodales de mistriss Radcliffe. Elle est infiniment plus poëte dans sa prose que dans ses vers. On avait pu le présumer, en lisant ceux qu'elle a dispersés dans ses romans, quoiqu'ils ne soient ni sans charmes, ni sans grâces. La publication de ses œuvres posthumes prouva que les soupçons n'étaient pas erronés. Ce sont des œuvres qui supposent plus d'agrément que d'étendue dans l'esprit, et ne font pas désirer d'en connaître l'auteur; qui peuvent lui mériter des égards, et ne sont pas de nature à lui faire un nom.

L'abbaye de Saint-Alban est une des fondations religieuses les plus anciennes de l'Angleterre; les siècles s'y sont tour à tour inscrits couches par couches, assises par assises, et son architecture bigarrée est bien propre à inspirer la muse des souvenirs. C'est autour de ce vieux témoin du passé que mistriss Radcliffe a groupé les éléments d'une histoire qui a laissé peu de traces dans mon esprit, et qui, autant que je me rappelle, se passe à l'époque des guerres civiles des deux Roses. J'avoue que je ne sais pas trop de quoi il s'agit dans ce poëme; le drame s'est évanoui, l'impression seule qu'il m'a faite est restée, et elle n'est pas assez favorable pour que j'essaye de la renouveler. Cela m'a paru plus long qu'ingénieux, surchargé de détails para-

sites et de descriptions qui n'en finissent pas. Le langage en est souvent élégant, mais d'une élégance prolixe, qui ne laisse rien de net et de distinct dans l'âme. L'attention se noie dans cet océan de vers dont on ne voit pas les rivages, et où les îles sont très-rares.

Parce que la poésie s'adresse avant tout à l'imagination, on pouvait croire que mistriss Radcliffe y réussirait. Ceux qui l'ont cru n'ont pas assez réfléchi sur cet art, aussi compliqué qu'il paraît simple. On suppose assez communément que, un peu incertains de leur nature, les tableaux exécutés par la parole s'accommodent mieux du vers que de la prose : c'est une erreur. Il n'y a pas de laisser-aller permis dans les vers ; la mesure est là pour arrêter et marquer les contours, pour presser le tableau dans des dimensions voulues. Même alors que la peinture doit avoir le caractère du vague, il faut que les traits en soient précis, les teintes franches, les ombres prononcées. C'est, sans être vague, qu'elle doit vous impressionner comme si elle l'était. Les peintures de mistriss Radcliffe ne s'arrangent pas de ces restrictions, et ses vers sont à la fois lâches et gênés. Ce n'est point cependant une œuvre indigne d'attention que *l'Abbaye de Saint-Alban*. Ce conte légendaire, dont la forme paraît imitée des poëmes de Walter Scott, aurait pu avoir du succès s'il fût venu avant *la Dame du Lac*, *Rokeby*

ou *Marmion*. On l'eût salué avec bonheur comme un prélude; on le dédaigne un peu comme un écho.

Les poésies qui sont imprimées à la suite de cette espèce de *Pharsale* moyen âge se font lire avec quelque plaisir, d'abord parce qu'elles sont d'une dimension plus raisonnable, et autant, je présume, à cause de la sympathie qu'on se sent pour l'auteur qu'à cause de leur mérite. Les plus courtes sont les meilleures, deux surtout, qui figureraient avec honneur dans les anthologies les mieux choisies : l'une qui a pour titre *December's eve at home*, une Soirée de décembre dans ses foyers; et l'autre, *An adress to the winds*, Adresse aux vents. Nous citerons celle-ci tout entière, pour donner une idée du style poétique de mistriss Radcliffe. Si elle en eût fait beaucoup de ce genre, son nom ne se placerait pas très-loin de ceux des femmes les plus célèbres de ce siècle, Felicia Hemans, Caroline Bowles ou Émilie Landon.

TO THE WINDS.

Spirit, who dwellest in the secret clouds,
Unseen, unknown, yet heard o'er all the world!
Who reign'st in storms and darkness half the year,
Yet sometimes lov'st, in summer's season bright,
To breathe soft music through her azure dome;
Oft heard art thou amongst the hight tree-tops
In mournful and so sweet a melody,
As though some angel, touched with human grief,

Soothed the sad mind. Oh wiewless, wiewless wind!
I love thy potent voice, whether in storms
It gives to thunder-clouds their impulse dread,
Swells the spring airs, or sighs in autumn's groves,
Mourning the dying leaf. Whate'er the note,
Thy power entrances, wins me from low cases,
And bears me towards God, who bids you breathe,
And bids the morning of higher world
Dawn on my hopes.

« Esprit, qui habites dans le sanctuaire secret des nuages, invisible, inconnu, et pour qui le monde entier a cependant des échos! qui règnes, la moitié de l'année, dans les orages et les ténèbres, et qui souvent, dans la chaude saison, te plais à exhaler une suave harmonie sous le palais d'azur de l'été! J'ai souvent écouté, sous le dôme touffu des forêts, résonner tes vagues mélodies, si plaintives et si douces, qu'il semblerait qu'un ange, touché des misères humaines, vient, pour l'apaiser, bercer notre tristesse. Oh! invisible, invisible vent! J'aime ta voix puissante, soit que dans les tempêtes elle commande aux évolutions tonnantes des nuées, soit qu'elle murmure dans l'air tiède du printemps, ou qu'elle soupire sous la voûte jaunie des bois, pleurant la mort des feuilles. Quels que soient ses accents, leur charme pénétrant m'exalte et me soulève des ennuis d'ici-bas: il me porte vers Dieu, qui t'ordonne de souffler,

qui ordonne à l'aurore d'un plus sublime univers de poindre à l'horizon de mes espérances. »

Ces vers ont le mérite d'être de vraie poésie; on n'oserait en dire autant de la plupart des autres, qui ne sont, et tout au plus encore, que des vers. L'auteur s'y laisse en général trop dominer par les objets extérieurs, et s'occupe plus de les peindre que d'écouter, que d'approfondir, pour l'exprimer, le sentiment qu'ils font naître. C'est méconnaître l'essence et le but d'un art qui passe pour frivole, et qui est peut-être le plus sérieux de tous. La poésie n'est pas à la surface des choses : elle est au fond. Mistriss Radcliffe le savait sans doute aussi bien que nous : elle ne s'en est pas toujours souvenue.

Ajoutons, pour en finir avec la critique, qu'elle ne se l'est même pas assez rappelé dans sa prose. Elle s'inquiète avant tout de la mise en scène. Elle sait, pour en entourer ses personnages, choisir avec une habileté surprenante tout ce qui peut contribuer à frapper leur imagination, à jeter l'anxiété dans leur âme. Mais ce que devient leur âme sous l'empire de cette anxiété; dans quelle disposition elle devait être pour donner prise aux angoisses qui s'en emparent : c'est ce qu'on s'abstient trop souvent de nous révéler. La mélancolie n'est pas dans les objets qu'on cherche ou qu'on rencontre : elle est dans le cœur ou dans l'esprit de celui qui

regarde. Ce n'est jamais la nature qui est triste, c'est nous qui ne sommes pas gais. Mistriss Radcliffe ne s'est pas assez préoccupée de cette idée. Elle est dans le secret de ce qui peut agir sur nos sens; mais elle ne paraît pas être dans le secret de nos sensations. Aussi éveille-t-elle plutôt nos perplexités que nos sympathies. Elle nous pousse de page en page, sans nous laisser le temps de penser; c'est un défaut.

VII.

On a souvent assuré qu'il n'y a point d'auteur qui ne se peigne dans ses ouvrages, et que le plus sûr moyen de connaître le caractère d'un homme est de faire connaissance avec ses livres. Cette vérité, comme tant d'autres, est fort sujette à controverse et pourrait bien, toujours comme tant d'autres, passer pour un mensonge. Les preuves ne manquent point. Lewis, par exemple, à qui nous devons l'effrayante histoire de la *Nonne sanglante*, *le Spectre du château*, la funèbre légende des *Noces d'Imogine* dansant avec le squelette d'Alonzo, plus une collection de ballades surnaturelles, aussi lugubres que pourrait le désirer une académie de fossoyeurs, Lewis n'avait pas le moindre goût pour la société des trépassés. Il avait la réputation méritée de fréquenter assez peu les avenues

de l'autre monde, et de préférer une bonne table au meilleur des tombeaux. C'était ce qu'on appelle un bon vivant, beaucoup trop bon pour être, ainsi qu'on le présume, en intimité avec les morts. On n'aperçoit dans ses productions aucune trace de cette humeur. On jurerait, à le lire, qu'il ne sort pas de cette caverne du désespoir, si douloureusement creusée par le poëte Spencer. L'homme et l'auteur sont ici deux êtres essentiellement différents. L'homme, se faisant de la vie une fête et un festin, allume pour l'éclairer toutes les girandoles de sa gaieté; quand il se met en devoir d'écrire, l'auteur souffle dessus.

Ce que nous disons de Lewis, nous le dirons aussi de l'Irlandais Mathurin. Ce romancier sauvage, qui semble avoir les hypocondres dans le cerveau; qui, choisissant l'épouvante pour muse, poussa l'horreur jusqu'à la frénésie, dont l'imagination sépulcrale a le vertige et nous le donne; ce sombre énergumène était pourtant, littérature à part, le meilleur fils du monde, aimant les longs repas et les folles conversations, débitant à foison de joyeux propos, toujours prêt à quitter le suaire d'apparat qu'il traînait chez les libraires pour aller dans un bal montrer sa belle jambe, et danser jusqu'au jour la gigue et le menuet. Croyez donc après cela que nos livres sont des miroirs, où notre âme se décalque et laisse à perpétuité

son empreinte! Je croirais plutôt que, en général, c'est l'envers des écrits qui est l'endroit des caractères.

A supposer que nous n'ayons pas raison, qui ne jurerait, après avoir parcouru les créations ténébreuses de mistriss Radcliffe, qu'un spleen invétéré avait élu domicile dans son cœur et sur son front, et qu'accablée de mélancolie, elle ne cherchait qu'à se délasser de sa tristesse, en en distribuant le fardeau à des êtres de fantaisie, en la déposant çà et là dans les planchers défoncés de ses monastères, en la jetant dans les oubliettes de ses châteaux forts? On s'abuserait étrangement pourtant. D'habitude pensive et retirée, elle ne fuyait pas le monde, mais le bruit. Son humeur était douce et enjouée, et, pourvu que l'esprit ne fît pas de tapage, il était toujours le bienvenu dans sa maison; jamais seuil ne lui fut plus hospitalier. Son âme placide et sereine ignorait l'ombre et les ennuis; elle ne connut les tempêtes que de nom. Aucune affliction profonde, aucune adversité n'obscurcit ses jours, et elle aurait vécu, elle serait morte aussi heureuse qu'il est permis de l'être sur cette terre, où le bonheur est presque une curiosité, si elle eût conservé dans les dernières années de sa vie la santé brillante dont elle jouissait dans les premières. Si son existence eût été pénible ou nébuleuse, elle eût peut-être fait des

ouvrages plaisants; qui sait? Le propre du génie est de créer, et on n'invente que ce qu'on n'a pas. Se peindre dans ses livres, c'est copier; on préfère imaginer.

Il est cependant des écrits qui peuvent donner quelque idée du caractère de leurs auteurs : ceux qui s'échappent de leur plume sans arrière-pensée de publicité. Je ne comprends pas dans le nombre la correspondance; les lettres, même les plus familières et les plus franches, ont toujours un certain apprêt. Elles sont destinées à être vues, ne fût-ce que d'une seule personne, et l'on y arrange, avec plus ou moins de soin, sa bonne ou mauvaise humeur: l'esprit le plus négligé y fait toujours un doigt de toilette. On n'en fait pas du tout pour paraître à ses propres yeux. Aussi n'ai-je foi qu'aux livres qui n'en sont pas, à ces recueils de notes qu'on ne crayonne évidemment que pour soi, qui n'ont d'autre but que d'arrêter au passage une impression qu'on a peur de perdre, une pensée qu'on sera bien aise de retrouver. Il nous reste de mistriss Radcliffe quelques confidences de ce genre, et ce n'est pas la partie la moins précieuse, la moins poétique de son héritage. Il est impossible de parcourir les pages de son journal sans devenir l'ami de cette âme pleine d'enthousiasme et de candeur, qui ne traçait que pour elle-même, et sous les regards de Dieu, ses émotions tendres, naïves, et

quelquefois sublimes; qui aimait trop la nature pour n'être pas aussi bonne et aussi généreuse qu'elle.

Une partie de ce journal a été publiée dans la notice qui accompagne ses œuvres inédites, et l'on regrette que, se souvenant trop de son ombrageuse modestie, l'éditeur n'ait pas cru devoir nous le donner tout entier. On assiste, en le lisant, aux années de dépérissement de cette vie silencieuse et cachée, qui aima mieux resserrer sa lumière pour en éclairer son foyer que de la prodiguer à des ingrats qui auraient fait tous leurs efforts pour l'éteindre. Ces années furent douloureuses. Depuis 1811 jusqu'à l'époque de sa mort, elle eut à lutter obstinément contre le mal qui devait l'emporter; l'été seul lui apportait quelque répit, et c'était pour tromper les souffrances d'une santé délabrée qu'elle crayonnait ce que lui inspiraient les rapides excursions que lui permettaient les beaux jours. On y retrouve çà et là quelques rayons du soleil où elle allait se réchauffer, et, plus souvent, un écho de la tristesse que lui ramenait l'hiver. Sa dernière page est datée du 19 octobre 1822, et le dernier feuillet de sa vie fut clos le 7 février 1823. Ce jour-là l'Angleterre perdit une de ses gloires, un écrivain qui sut unir un beau talent à un plus beau caractère, une femme qui s'est fait dans le roman une place où elle est restée la première.

Pour terminer cette apologie, comme nous l'a-

vons commencée, par un regret sur le peu de commémoration qu'on accorde aux esprits supérieurs qui ont tant de droits à nos souvenirs, nous rapporterons ici un passage d'un biographe anglais qui résume heureusement ce que nous avons dit; il complétera pour le lecteur une étude qui manquerait son but, si elle ne faisait point aimer la femme qui l'inspira :

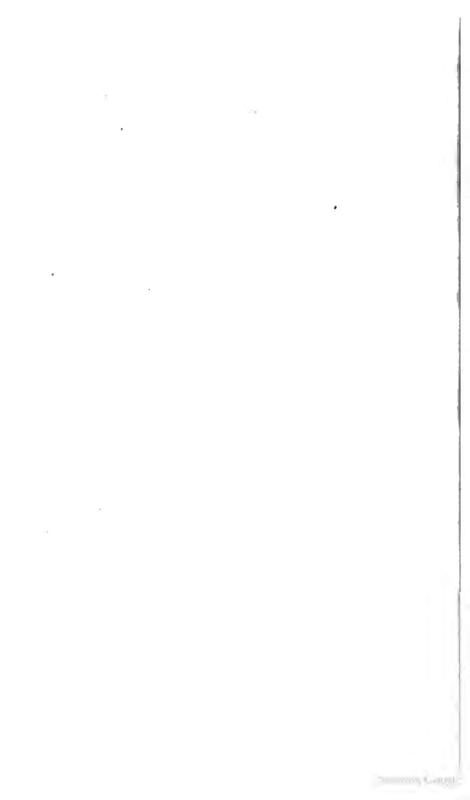
« Mistriss Radcliffe, dit l'anonyme que nous traduisons, peut être justement considérée comme l'inventeur d'une nouvelle espèce de romans, aussi éloignés des vieux contes de la Table-Ronde, où les enchanteurs sont de vrais sorciers, que de ces peintures fictives de notre vie, où le charme de la fiction vient de son air d'histoire. En s'emparant, pour les rapprocher et les fondre, des qualités distinctives de ces deux genres, elle a su s'en créer un troisième qui ne leur ressemble pas, et dont les beautés ne sont qu'à elle. Les poétiques merveilles des livres de chevalerie envahissent l'imagination sans s'adresser à nos sympathies, prennent possession de l'esprit sans attacher le cœur; l'intrigue des romans modernes éveille l'intérêt et la curiosité : ils nous font changer de monde et d'existence, tout en nous laissant dans la sphère de la réalité. Il était réservé à mistriss Radcliffe, par un mélange habile de l'improbable et du possible, de transporter la vie réelle dans

une sphère qui ne l'est pas ou qui n'a pas l'air de l'être; d'habiller le croyable de toutes les formes du miracle; d'animer de riches descriptions par un mouvement d'aventures extraordinaires; de nous tranquilliser, dans le tumulte qu'elle soulève, par la placidité de ses paysages; de donner enfin une sorte d'intérêt humain aux objets fantastiques qu'elle appelle à son aide.

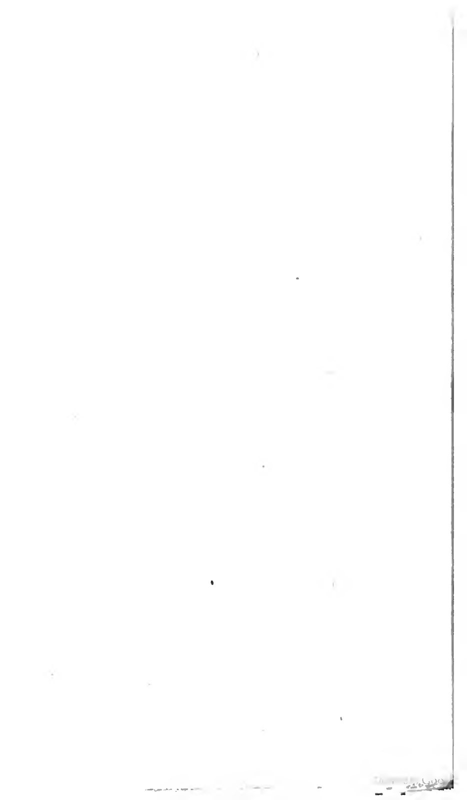
« Elle occupe une région intermédiaire entre les songes puissants des âges chevaleresques et le positif du nôtre, région qui était à conquérir, qu'elle a semée de nobles images, qu'elle a fait résonner d'une musique magique qui n'est que l'écho de sa voix. Ses ouvrages, pour produire leur plus grande impression, doivent être lus, la première fois, non pas dans l'enfance, ils sont trop forts, trop nourrissants pour elle; non pas dans l'âge mûr, qui n'est plus assez souple pour se prêter aux caprices de leurs visions; mais à cette délicieuse période de la jeunesse, où le doux crépuscule de l'imagination s'harmonie avec le luxe de lumière que l'auteur jette sur ses prodiges. Pour ceux qui les auront lus à cet âge, ils ne seront jamais oubliés. »

Nous avons vu jusqu'à quel point cette page est prophétique; c'est par le sarcasme qu'on témoigne de sa mémoire! Si cette ironie encore n'était qu'un jeu d'esprit! mais c'est bien pis : c'est de

l'impuissance. Ah! pourquoi, quand le cœur est refroidi, outrager l'amour qui l'a brûlé? Pourquoi, quand nous gagnons l'hiver, laisser glisser jusqu'au cœur le givre de nos fronts? pourquoi calomnier les fleurs qui ne veulent plus ou qui ne peuvent plus pousser dans nos frimas? Quand Milton devint aveugle, il se garda bien d'injurier le soleil; il fit un hymne sublime à la lumière. O vous qui n'avez plus vingt ans, tâchez de conserver dans vos âmes quelques-uns des rayons qui l'ont dorée! Ayez la religion de vos bonheurs perdus; ne jetez pas, sur quelques charbons restés vifs sous vos cendres, l'eau dont on s'apprête à asperger vos cercueils! Même quand vous n'en jouissez plus, respectez les dons que Dieu vous a faits. Mépriser les émotions de sa jeunesse, c'est de l'impiété.



PARACELSE



PARACELSE.

I.

Il y a, pour l'observateur, une classe d'individus tout aussi curieuse à observer que celle des grands hommes dont le génie révolutionne les sciences et l'humanité : c'est celle des charlatans qui nous aveuglent, qui nous donnent, avec l'aplomb de l'impudence ou de la bonne foi, leurs boutades pour du savoir, leurs rêves pour des découvertes. Leurs erreurs sont quelquefois profitables; le faux nous met souvent sur le chemin du vrai. Pour obtenir un rang honorable parmi ceux dont on se souvient, il n'a peut-être manqué à tant de fieffés jongleurs dont on sait à peine le nom que de venir au monde un peu plus tard. On ne vient pas, par malheur, quand on veut; petit ou grand, on n'arrive jamais qu'à son tour.

Malgré des absurdités sans nombre, c'étaient des esprits fort remarquables, on peut le soutenir sans se compromettre, que ceux du prophète Nostradamus ou de l'aventureux Raymond Lulle, alchimiste

et missionnaire, qui croyait pouvoir transmuer les âmes aussi bien que les métaux, et se fit lapider à quatre-vingts ans par les incrédules ; que ceux de Jérôme Cardan, qui aima mieux mourir de faim que de faire mentir son horoscope, ou de Cornélius Agrippa de Nettesheim, moins connu par les livres qu'il a laissés que par le miroir qu'il n'a pas fait. Ce n'était pas un homme ordinaire qu'Albert le Grand de Cologne, qui mit son bréviaire de magicien sous la sauvegarde de sa mitre, et qu'on est tout étonné de rencontrer dans le dixième chant du *Paradis*, à côté de saint Thomas d'Aquin :

> Alberto
> È di Cologna, ed io Thomas d'Aquino.

Ce ne sont pas gens devant lesquels on passe sans les saluer au moins des yeux, que le moine Gerbert, qui fut assez sorcier pour échanger son bonnet d'augure contre la tiare, ou qu'Emmanuel de Swedenborg, homme d'hier par son acte de naissance, et du moyen âge par sa raison, espèce de franc maçon ascétique, qui nous traduit si bien ses conversations avec les anges, qu'il faut se damner pour les entendre. L'analyse de ces caractères excentriques est nécessaire à quiconque veut avoir une idée un peu complète de l'esprit humain. Pour bien apprécier sa justesse, il faut pouvoir mesurer ses écarts.

C'est dans le but de prêter aide et assistance à une étude trop négligée, qu'en feuilletant le dictionnaire de nos extravagances, qu'en parcourant le cercle si populeux de ces marchands d'orviétan qui ont passé pour des oracles, et qui croyaient d'eux-mêmes ce qu'en pensaient les autres, nous nous sommes arrêté, scalpel en main, devant une des figures les plus bizarres qui aient animé l'ère de la renaissance. Cette figure est celle de Philippe-Aurèle-Théophraste-Bombast de Hohenheim, dit Paracelse, qu'on appelle quelquefois AURÉOLE au lieu d'Aurèle, comme s'il fallait, pour baptiser sa gloire, changer un de ses noms en couronne.

Fils naturel du bâtard d'un prince, cet homme, pour ses péchés ou pour les nôtres, vit le jour dans les dernières années du XV[e] siècle. Il naquit à Einsideln, près de Zurich, en 1493, à une époque où l'on croyait que le mystère ajoute à la science, où l'on faisait métier d'enter des logogriphes sur des secrets; excellent moyen de faire pousser des énigmes, qui passait cependant pour le seul capable d'expliquer convenablement la nature. Sous ce rapport, il fut bien de son temps, et on lui doit à peu près autant de nuages qu'il voulut éclaircir de questions.

Ce procédé gothique de résoudre les problèmes, qui consiste à mettre une couche de brouillards sur une autre, est encore assez florissant, et on ne peut

pas dire que nous abusions de la clarté ; mais autrefois c'était bien pis : une lumière qui avait le malheur d'éclairer était perdue. On n'estimait un flambeau qu'à son ombre, et il fallait la fumée pour faire passer la flamme. N'eût été ce penchant alors universel pour les ténèbres, Paracelse aurait pu exercer une influence salutaire, et, au lieu de le citer comme un modèle de déraison, on le citerait peut-être maintenant comme un sage.

Né avec des dispositions prononcées à la folie, il eut le triste avantage d'avoir pour premier maître l'abbé Trithème, de Wurtzbourg, une des colonnes les plus obscures de l'hermétisme, qui voyait des esprits partout, mais qui ne les fit voir nulle part. Quant à lui, il les voyait si bien, qu'il les connaissait tous par leurs noms, ainsi qu'il a pris soin de le consigner dans sa *Stéganographie*. Ouvrez ce précieux volume ! vous vous assurerez là que l'homme enferme une fourmilière de génies dans ses flancs, et que, privilégiés comme l'homme, les plus petits atomes de l'univers ont les leurs. Les Hindous n'osent pas marcher de peur d'écraser une âme ; l'abbé Trithème n'osait cracher, de peur de salir ou de noyer un esprit.

L'élève ne fut pas infidèle à ces doctes leçons. L'infini trop étroit se laissa, grâce à lui, tellement encombrer d'êtres surnaturels, que bientôt après, pour avoir de la place, la physique fut obligée de

souffler sur ces invisibles météores, et d'établir la doctrine du vide. Paracelse n'attendit pas ce coup de vent de la science pour quitter son professeur. Un désir impérieux de voir et de connaître le poussa par le monde. Il avait hâte surtout d'étaler au grand jour de la foule ce qu'il savait ou ce qu'il croyait savoir.

Après avoir quitté l'abbé Trithème, qui ne lui enseigna d'autre merveille que son goût baroque pour le merveilleux, il se mit à errer de côté et d'autre, menant l'existence des scolastiques ambulants de cette époque, vendant des prédictions, dînant et soupant d'avenir, tirant des horoscopes, fabriquant des destinées, évoquant même les morts, quand l'occasion s'en présentait. Les morts ne sont pas, en général, d'humeur revêche, et on leur fait dire à peu près ce qu'on veut; mais on doit présumer que, s'ils répondaient toujours, leur complaisance n'allait pas jusqu'à se montrer. Cette réserve de leur part n'arrangeait pas les vivants qui payaient pour les voir, et l'exorciste fut obligé de renoncer aux tombeaux.

Voyant son peu de succès près de cette portion du genre humain qui réside sous terre, il pensa à tirer parti des maladies qui nous y conduisent, et, las de son ignorance, bien qu'il n'eût pas la franchise de se l'avouer, il alla étudier la médecine avec Sigismond Fugger de Schwatz, qui cherchait

l'art de guérir dans la chimie, et pratiquait la médecine métallurgique; qui avait des remèdes pour tous les maux ou des maux pour tous les remèdes. Fugger de Schwatz, jouissait alors d'une immense réputation; c'est assez dire que son enseignement était d'une lucidité problématique. Il étonnait ses disciples et ne les instruisait pas; cela se voit encore de temps en temps.

Le second précepteur de Paracelse ne lui en apprit pas plus long que le premier. Ce fut cependant à cette école qu'il s'éprit de passion pour la chimie, ou plutôt l'alchimie, car on ne visait, en ce temps, qu'à l'impossible. On n'allait point, comme aujourd'hui, du connu à l'inconnu; on voulait aller de prime-abord de l'inconnu au connu. On s'était persuadé que, pour pénétrer la nature des phénomènes, il faut commencer par les produire. La marche n'est pas mauvaise : elle n'a que le défaut d'être impraticable. Mais qu'est-ce que ces difficultés pour les grands hommes? Ce ne serait pas la peine d'avoir du génie, s'il fallait, comme une mouche, embarrasser son vol dans ces toiles d'araignée.

Entraîné par une imagination plus vagabonde que forte, l'apprenti magicien ne tarda pas à abandonner Fugger de Schwatz comme il avait abandonné l'abbé Trithème, et, philosophe nomade, il se mit à battre de nouveau les grandes routes, à chercher de pays en pays des moyens

de guérir des maladies qu'il ne connaissait pas. Il visita d'abord les montagnes de la Bohême et de la Suède, pour questionner les mœurs et les travaux des mineurs, qui, vivant dans les entrailles du globe, ont toujours eu la réputation d'être en correspondance avec les génies élémentaires. Il parcourut ensuite dans le même but la Pologne et la Transylvanie, étudiant à leurs sources les propriétés du sel et des métaux ; puis il alla, en *ouvrier* consciencieux, se faire initier dans les mystères des adeptes orientaux.

Nous n'avons pas la prétention de retracer pas à pas un itinéraire dont il ne nous a pas laissé la carte. Notez seulement que, dans ses laborieuses pérégrinations, il n'omit rien de ce qui pouvait accréditer ses mensonges. Il interrogea dans les catacombes de l'antique Égypte la poussière d'Isis et les tables d'Hermès, et s'entretint de l'immortalité de l'âme avec les momies des Pyramides. Il y a dans le fait assez longtemps qu'elles ne vivent plus, pour savoir à quoi s'en tenir sur la réalité de la mort. Il recueillit, ou fit semblant de recueillir, les instructions des Gymnosophistes d'Éthiopie et des prêtres de Zoroastre. On ne dit pas qu'il se soit hasardé jusqu'au Thibet, où un de ses amis les plus intimes, le khan de Tartarie, qu'il avait connu à Constantinople, aurait pu l'introduire. Fâcheuse négligence ! Il n'eût pas mal fait de perfec-

tionner son éducation dans le laboratoire du Grand-Lama; c'est un alchimiste qui les vaut tous. Il est lui-même l'alambic où se distillent les trésors qu'il dispense.

Ces longs voyages, terminés par une promenade en Espagne, en Portugal et en Italie, ne paraissent pas bien avérés. Il est cependant certain qu'il voyagea. On peut même assurer qu'il ne fit pas autre chose jusqu'à trente ans, courant de pays en pays après la vérité, passant à côté de son puits sans y regarder, ou sautant par-dessus. Quoique la vérité ne lui eût pas donné signe de vie, il prétendit l'avoir trouvée; et, soit générosité pour ses semblables, soit désir assez naturel de profiter de cette richesse pour faire fortune, il fut s'établir avec sa trouvaille dansla docte cité de Bâle.

II.

Bâle, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ville de banque et de négoce, où le bruit de l'or roulant sur les comptoirs est la seule éloquence qu'on aime et qu'on admire, était alors le centre du savoir et le rendez-vous d'une foule d'hommes célèbres dans tous les genres, surtout dans les sciences et les belles-lettres. Paracelse, en lui demandant l'hospitalité, se flattait d'ajouter un grand nom de plus à ceux dont elle accueillait la gloire ou l'exil, et il crut l'honorer en s'y installant.

A peine arrivé dans ses murs, il s'empressa, pour débiter sa marchandise, d'y élever, en guise de boutique, une chaire de je ne sais quoi, une chaire de pharmacopée mystique et inspirée, une chaire de chimie théologale ou de théologie pathologique. On n'était pas encore, dans cette bonne ville allemande, blasé sur les fariboles amphigouriques dont il lui défilait le chapelet. Ses drogues alambiquées, ses rodomontades oratoires, firent d'abord fureur, et sa philosophie de matamore, où des yeux de lynx n'auraient vu goutte, lui attira de nombreux disciples et de nombreux chalands. Depuis Abélard, avec lequel il avait, dit-on, quelque analogie, jamais leçons n'avaient attiré une pareille affluence d'auditeurs.

Il s'annonça hardiment dans son cours pour le réformateur de la médecine, pour le messie de la thérapeutique. « Vous me suivrez, s'écriait-il dans un de ses prônes, vous, Avicennes, Galien, Rhazès, Montagnana, Mésué! Vous me suivrez, messeigneurs de Paris, de Montpellier, de Vienne et de Cologne, et tous, tant que vous êtes, qui vivez au bord du Danube ou du Rhin; vous qui habitez les îles de la mer; vous aussi, Italiens, Turcs, Sarmates; toi, Grec; toi, Arabe; toi, Juif! vous me suivrez! Si vous ne vous rangez pas franchement sous ma bannière, c'est que vous n'êtes que des bornes où les chiens iront lever la cuisse. Ralliez-vous à



moi, car la monarchie m'appartiendra, et vous aurez beau faire, il vous faudra tôt ou tard avaler ce *chicotin*. »

Nous n'osons pas traduire littéralement la fin de cette apostrophe tant soit peu tudesque : ***Diesen Dreck must ihr essen. Dreck*** signifie cette singulière pommade dont Dante a trouvé bon d'enduire la tête de quelques-uns de ses damnés.

E mentre ch'io laggiù con l'occhio cerço,
Vidi un col capo si di merda lordo,
Che non parea, s'era laico, o chercho.

Il ne voulait pas absolument que ses contradicteurs fussent autre chose que des chiens qui mangent, sans se faire prier, ce qui prouve qu'on a mangé.

Paracelse ne se borna pas à ces bourrasques d'éloquence qui sentent plus le portefaix que le docteur, il y joignit la démence de l'action. Il portait jusqu'au fanatisme sa haine de Galien et d'Avicennes, et il les traita tous deux comme on traitait alors les hérétiques : il les brûla; procédé peu charitable, qui, du moins en ce cas, nuisait plus au juge qu'aux condamnés. Après avoir proclamé que ces prétendus grands hommes n'étaient que des *cuistres, qui ne valaient pas les cordons de ses souliers, des ignorants qui n'en savaient pas tant que son bonnet et que le poil de sa barbe*, il jeta

publiquement dans les flammes les œuvres de ces *bélîtres*. Cette péroraison lumineuse fut probablement ce qu'il y eut de plus clair dans ses improvisations.

Après avoir fait justice de Galien, qu'il n'avait pas lu, puisqu'il déclarait lui-même à cette date que toute science venait de lui, et qu'il ne se souvenait pas d'avoir ouvert un livre; après avoir ruiné, autant qu'il le pouvait, la doctrine d'Hippocrate et d'Aristote, Paracelse devait aux humains un autre code, d'autres règles de guérison. Trop modeste pour leur proposer ses ouvrages, qui étaient peut-être faits, mais qui n'étaient pas écrits, il en choisit un que personne ne se fût avisé de choisir, et qui remplace, en effet, d'une étrange façon, ceux qu'il venait d'excommunier : ce fut la Bible.

Des juifs d'Orient lui avaient donné quelques notions confuses de la kabale, et il partit de là pour conjecturer que la clef des maladies devait se trouver dans l'Écriture. En suivant la méthode inverse, d'autres illuminés se chargeraient peut-être de découvrir dans les maladies la clef de l'Écriture; c'est à voir : aucune folie n'est impossible. Malgré ce que cette idée paraît avoir de grotesque, c'est quelque chose d'avoir voulu déshériter Esculape, dont il ne reste que le nom, au profit de Jéhovah, dont il reste le monde, et d'avoir fait des livres saints le *Manuel de la santé.* Si la religion qui, sui-

vant l'expression de Bacon, est la santé de l'âme, devient aussi celle du corps, cela simplifie diablement la médecine et nos bibliothèques médicales. Un seul volume suffit désormais pour les remplir. Quel surcroît de bénéfice et d'importance pour les sociétés bibliques des deux mondes !

Quelque respectable qu'il soit, tout l'Ancien Testament n'est pas, au reste, également curatif. Les parties les plus salutaires et les plus efficaces sont le Pentateuque de Moïse, qui ne s'était retiré jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans dans la solitude que pour approfondir *l'art sacré* de la transformation des métaux, et l'Apocalypse de saint Jean, qui était, *comme chacun sait*, très-versé dans les sciences occultes ; qui, apôtre d'Hermès et du grand œuvre en même temps que du Christ, fit preuve de sa double mission en sortant sain et sauf de l'huile bouillante de Domitien.

L'Apocalypse ! c'est surtout ce livre-là qu'il faut feuilleter et refeuilleter, si l'on veut savoir ce que c'est que la médecine magique. Je ne dis pas non. Ce qui est infiniment plus facile à reconnaître, c'est que les théories de Paracelse, telles qu'il a pris soin plus tard de les rédiger, sont enveloppées de plus de bandeaux qu'il n'y a de voiles autour des révélations énigmatiques du solitaire de Pathmos. Ce qu'on peut prédire à coup sûr, c'est que le premier sceau de ses visions théurgiques ne sera ja-

mais levé, à plus forte raison le septième ; il n'y a pas grand mal à cela.

Ayant trouvé le secret des maladies dans la Bible, qui est venue du ciel, notre professeur, pour être conséquent, dut chercher dans le ciel la source ou le germe de ces maladies mêmes. C'est ce qu'il fit, et il s'aperçut bientôt qu'elles sont toutes originaires des constellations et des planètes. Il s'ensuit immédiatement que, lorsqu'un malade vous est soumis, la première chose qu'il y ait à faire n'est pas d'interroger les symptômes de son mal, mais de prendre conseil du firmament. Un docteur habile juge de l'état de son patient par le *facies* des astres ; d'où il résulte qu'en nous purgeant, le purgatif agit sur le tempérament de telle ou telle étoile. L'instrument redouté de M. de Pourceaugnac devient rival de l'astrolabe, et, en se livrant à l'exercice favori du malade imaginaire, on peut déterger un soleil, rafraîchir une comète, ou éclaircir le teint d'une nébuleuse : c'est de l'astronomie d'apothicaire.

Le merveilleux a tant d'empire sur l'homme, que le plus burlesque même a des chances de durée : ce qu'il y a de plus incroyable finit toujours par nous paraître ce qu'il y a de plus possible, et les cures planétaires de Paracelse n'eurent pas de succès que de son vivant. Elles trouvèrent longtemps après lui des fous pour les vanter et des charla-

tans pour les reproduire. Sa théorie fut reprise à Vienne par Mesmer, qui, en 1766, prit pour sujet de sa thèse de doctorat : *L'influence des planètes sur le corps humain.* Nous sommes si heureux de pouvoir nous rattacher à un autre monde que celui-ci, que nous ne regardons pas trop au fil qui nous y suspend.

Mesmer négligea bientôt cette doctrine pour en adopter une autre, dont le germe est aussi dans l'inventeur de la médecine kabalistique et sidérale. Quant à l'inventeur lui-même, il se montra, comme de juste, plus persévérant, et, en dépit de toutes les billevesées scientifiques qui lui traversaient incessamment le cerveau, il continua longtemps à consulter, sur les infirmités de ses semblables, des astres dont il n'est pas facile de contredire les réponses. Il en est d'eux absolument comme des morts. Ils ne démentent jamais les oracles qu'on leur prête, ou les ordonnances qu'on leur fait dicter.

Quelles que fussent les souffrances d'une femme, Paracelse commençait par examiner la lune, et cela par une raison qui n'admet pas de réplique : c'est que la lune, pour nous servir d'un de ces barbarismes qui se sont de plus en plus impatronisés dans la métaphysique, n'est que *l'expression adéquate* de la femme. Il était si persuadé que, sans notre satellite, il n'y aurait pas dans un sexe les variations

de santé dont un autre est exempt, qu'il voyait je ne sais quoi de stellaire et de divin dans les preuves périodiques de leur différence d'organisation. Peu s'en faut qu'il n'y ait trouvé la pierre philosophale, et on s'étonne qu'il se soit cru obligé de la chercher ailleurs.

De ces rêveries à établir une physiologie astrale, il n'y a qu'un pas, et il ne manqua pas de le faire. Une idée venue de la Grèce, et tombée de là sous le balancier de la philosophie romaine, remaniée depuis par les Pères de l'Église et les sophistes d'Alexandrie, a présenté l'homme comme un monde, comme la miniature de celui qu'il habite. Cette idée riche et féconde a fourni plus d'une belle page à l'éloquence. Paracelse crut mieux faire en faisant davantage, et ne trouva qu'un moyen de plus de se montrer ridicule. Tout chemin mène là encore plus sûrement qu'à Rome.

III.

Accoutumé à lire, ou du moins à épeler dans les cieux, il en redescendit pour les retrouver dans l'homme : non pas seulement pour établir que *notre vie n'est qu'une goutte de l'essence des astres*, mais pour faire de chacun de nous un abrégé de la sphère céleste. Cela ne laisse pas que de relever tant soit peu cette pauvre nature humaine qu'on a

tant décriée, et peut-être avec raison. Il est assez flatteur, et encore plus consolant, de pouvoir se dire quand on souffre : « Je suis un ciel ; cela ne peut pas être bien long. » Il est vrai qu'un ciel qui a la goutte ou les hémorroïdes, c'est passablement bouffon; mais ces réflexions ne durent pas. On se retire dans sa lumière comme un limaçon dans sa coquille; et, nous faisant oublier la douleur, l'orgueil nous tient lieu de stoïcisme.

Un médecin nommé Joyand, qui a écrit, il y a une cinquantaine d'années, sous le titre de *Précis du siècle de Paracelse*, un livre où il n'est guère question que de Newton, s'est longuement extasié sur cette grande idée du microcosme, dont il rapporte tout l'honneur à notre philosophe. Pour exposer fidèlement ce système, il ne pouvait mieux faire que d'emprunter les paroles du maître. Nous emprunterons, nous, celles du disciple, traduites d'un passage du *Traité des maladies invisibles*, (De origine morborum invisibilium).

« L'homme est un petit monde, non pas, à la vérité, pour la forme de sa substance corporelle; mais il renferme toutes les vertus et les opérations du grand. En lui sont tous les mouvements célestes, la nature de la terre, les propriétés de l'eau, la qualité de l'air, la nature de tous les fruits, de tous les minéraux, toutes les constellations, etc.... Il réunit également toutes

les qualités des animaux. Son corps est un élégant assemblage des éléments. Les organes par lesquels il aperçoit tous les objets qui l'environnent sont d'une nature toute céleste. Les mouvements et les troubles de son âme sont comme les vents, les tourbillons, les éclairs, les foudres, les tonnerres et les autres météores qui fermentent dans la région de l'air et des esprits. Ils agitent son cœur et son sang; c'est pourquoi l'homme est un petit monde, et tout l'image de l'univers. »

Ce passage est peut-être superbe, mais il est un peu vague. Paracelse le sentit, et il s'occupa de préciser son système, en précisant davantage les termes de comparaison. Le résultat de ses nouvelles études ou de ses nouvelles méditations fut qu'il s'imagina voir dans l'anatomie, qu'il ne savait pas du tout, le plan complet de notre système solaire, qu'il ne connaissait pas davantage. Une chose nous surprend, c'est que, après avoir démontré comment l'homme est un monde, il n'ait pas soutenu plus loin que le monde est un homme, un peu plus gros qu'un autre, voilà tout. Pourquoi pas? on a bien soutenu que la terre était une bête dont nous étions les poils.

Voici en quelques lignes, et telle, ou peu s'en faut, qu'on la trouve exposée dans l'histoire de l'astronomie de Bailly, cette fameuse théorie de l'homme astral, qui redeviendra peut-être un de

ces jours à la mode. On n'en a jamais fini avec l'invraisemblable. Le mensonge est de liége, et, quoi qu'on fasse pour le noyer, il surnage toujours.

« Nous avons, comme notre univers, sept ressorts principaux. Le cœur, source des esprits vitaux, c'est le Soleil, d'où procède la chaleur vivifiante. Le cerveau doit être assimilé à la Lune. Il obéit à ses phases, il croît et décroît avec elle. Ces deux organes ont dans le corps humain la même importance que ces deux grands luminaires dans l'ordre céleste. Le cœur, qui est le foyer du mouvement, le cerveau, d'où rayonnent les idées, ont la liaison la plus intime, comme le soleil et la lune, qui se suivent et s'atteignent pour recommencer ensemble et séparément leur cours. Le foie, où se prépare le sang qui fait la vie, est soumis à Jupiter, planète essentiellement sanguine et vitale. Les reins, où est le réservoir de la reproduction, dépendent de Vénus, planète prolifique et mère des générations. La rate, dépôt de la bile, subit la loi de Saturne, astre sombre et mélancolique; et la vésicule du fiel, domicile de la colère, est sous l'influence de Mars, astre impétueux et courroucé. Il reste le poumon, qui, agile comme Mercure, est sujet aux mêmes vicissitudes. Placé dans une agitation continuelle au milieu de la poitrine où il enveloppe le cœur, il pompe l'air pour

le ranimer, semblable à MERCURE qui préside au vent, et qui, errant autour du soleil, semble s'agiter sur sa courbe pour exécuter ses ordres. »

Qu'on ne nous fasse pas l'affront de nous imputer une seule de ces bévues et de ces hyperboles! nous les mettons toutes, jusqu'au moindre mot, sous la responsabilité de Paracelse. Bon ou mauvais, c'est là son système, auquel, avant de le discuter, nous adresserons un reproche préliminaire. Il nous semble qu'une petite comète n'y eût rien gâté. Sans doute qu'il n'a considéré ces globes déréglés que comme des épisodes parasites dans le poëme planétaire de Dieu. Mais c'est égal : ces épisodes sont de la même main que le reste, et ne devaient pas être oubliés. Quoi! l'homme n'aurait rien des comètes? c'est tout à fait humiliant pour nous et fort désobligeant pour elles.

Le nombre sept étant des plus mystiques, il est probable qu'il a beaucoup influé sur cette nouvelle constitution de l'homme, qui avait longtemps passé pour une trinité, et qui ne pouvait pas décemment en demeurer là. L'Éternel peut s'y tenir, parce qu'il est éternel; mais pour nous, qui ne sommes tout au plus qu'éphémères, c'est un peu mesquin. Le chiffre de Paracelse, égal d'ailleurs à celui des métaux connus des alchimistes, est en apparence assez convenable, mais son calcul n'en est pas meilleur. Il y a beaucoup à redire à ce planisphère

du corps humain, aujourd'hui que les termes des équations sont changés, aujourd'hui qu'il y a trois fois plus de métaux qu'alors, aujourd'hui que Saturne ne finit plus la carte de notre système, et que le télescope d'Herschell a reculé les frontières du soleil; aujourd'hui qu'en s'ajoutant à notre catalogue de mondes, Junon, Pallas, Vesta, Cérès, Astrée, Thémis et quelques autres nous forcent à réclamer un supplément d'artères pour le moins. Nos modernes découvertes augmentent terriblement les complications de l'anatomie, et le bureau des longitudes taille de la besogne aux chirurgiens. Les lunettes, si l'on n'y prend garde, donneront du fil à retordre au bistouri.

De nos jours, où l'on n'estime guère que les travaux d'une utilité pratique évidente, je ne sais trop en quel honneur on peut avoir cette oiseuse conversion des hommes en autant de mondes circulant sur un autre. Cela peut avoir quelque vérité, comme bien d'autres choses que nous ne saurons jamais; mais qu'en peut-il résulter pour l'amélioration de l'existence, pour le perfectionnement de la raison? Quand il serait certain qu'il n'y a rien de plus semblable au soleil et à la lune que notre cœur et notre cerveau, quelle influence ce rapprochement pourrait-il avoir sur notre santé? Quelle conséquence en pourrait-on tirer pour l'accroissement ou l'affaiblissement de l'intelligence? Les al-

chimistes pouvaient prendre cette hypothèse pour une explication, mais ce n'est qu'un mystère de plus ajouté à ceux qui nous environnent ; il y en a pourtant, je suppose, bien assez sans celui-là.

En somme, car il faut rendre justice à ceux qui s'efforcent de deviner la nature, même alors qu'ils ne la devinent pas, il y a quelque apparence de grandeur dans cette fantaisie qui nous fait rire, et qui, si elle rapetisse l'univers, a incontestablement le mérite d'amplifier l'homme, de l'agrandir aux dépens de son domaine, qui nous semble si vaste, et dont l'étendue nous décourage plus qu'elle ne nous enorgueillit. A ce point de vue, l'invention n'est point complétement sans valeur. Sous prétexte d'être sage, on n'est que trop disposé, comme Armande, à traiter son corps de guenille; on oublie trop qu'il est l'œuvre de Dieu, et une œuvre de prédilection aussi bien que notre âme. Ce pourrait bien être une impiété de se rabaisser sans miséricorde, et de pousser l'humilité jusqu'au mépris de soi-même. Il n'est pas mal de se relever de temps en temps. Il vaut mieux risquer de s'éblouir en regardant trop haut que de s'aveugler en regardant trop bas.

Convenons donc que cette idée de l'homme-univers n'est pas dépourvue de quelque prestige, et que, si elle n'atteste pas de génie, elle annonce du moins une dsoe d'imagination qui n'est point à

dédaigner. On peut être surpris de la rencontrer dans les rêves d'un songe-creux, qui n'était par-dessus le marché qu'un ignorant : ce qui doit confondre, c'est de la retrouver presque textuellement dans un homme d'un rare savoir et d'une haute intelligence, dans le maître de Képler. Elle n'en a peut-être pas pour cela plus de relief. Ce qui fait quelque honneur à Paracelse n'était qu'une infirmité de Tycho-Brahé.

IV.

Notre astrologue-médecin aurait dû se contenter d'enseigner les belles choses que nous venons d'énumérer, et qui le firent surnommer LE ZÉNITH ET LE SOLEIL LEVANT des alchimistes. Elles constituent, j'ose le dire, une science ou une doctrine assez nouvelle : elles suffisent et au delà pour défrayer un cours; mais l'ambition des inventeurs est insatiable, et, une fois dans les absurdités ou les lubies, on ne se satisfait pas à si bon compte. Puis ces chimères avaient encore parfois un côté positif qui n'allait pas au délire de sa fièvre. Il lui fallait des rêves plus en dehors du connu, et plus indéchiffrables encore que ceux dont nous venons de parler. Cela ne paraît pas facile; mais il était de taille à reculer les bornes de l'extravagance, et il les recula.

Les erreurs ont un immense avantage sur les vérités, qui ne se découvrent qu'à force de recherche et de patience. On les trouve sans y penser; l'une n'attend pas l'autre : c'est ce qui explique en ce genre la fécondité de Paracelse. A peine délivré de son système des constellations humaines, il jeta les premiers fondements de son système des archées, qui a excité l'admiration de ses studieux lecteurs, celle entre autres de Théophile de Murr, son dernier apologiste, et du docteur Joyand, que nous avons déjà nommé.

« En agrandissant la théorie de l'homme et de tous les êtres, dit-il, CE FOU INCOMPARABLE a porté le règne de la nature et de la lumière aussi loin qu'il peut atteindre; on trouve en lui, pour le faire connaître en peu de mots, toutes les folies imaginables, les vérités connues et la source du plus grand nombre de vérités possibles. En comparant avec sa théorie toutes les grandes découvertes des physiciens modernes, il semble que le génie de tant d'hommes célèbres n'ait travaillé que pour affermir un édifice qui s'étend bien au delà de ce qu'ils ont entrevu. »

Voilà, j'espère, un éloge qui ne laisse rien à désirer! Il ne nous reste plus qu'à examiner jusqu'à quel point Paracelse le mérite, et comment il se comporte sur le sommet de la pyramide où le hisse un de ses plus ardents sectateurs. Voyons donc ce

que c'est que ce fameux système des archées, dont nous aurons à parler plus d'une fois, et de quel usage il peut être pour la connaissance de l'homme et de la nature!

Les archées sont de petits architectes impalpables, qui ont leur domicile dans nos personnes, qui les moulent, qui les disposent suivant un type convenu et préordonné. Ce sont eux qui font la vie. L'archée *princeps* loge dans l'estomac; et comme il faut que chaque partie de l'édifice vive pour que l'édifice existe, chacune d'elle a son estomac particulier et ses sécrétions particulières. Dans chaque estomac, bien entendu, demeure un archée; et quand on est malade, c'est que nos démons organiques ne font pas bon ménage. Le devoir du médecin est d'apaiser la querelle et de rétablir la concorde; il n'est, en quelque sorte, que le juge de paix du corps humain.

On ne voit pas trop la relation qu'il peut y avoir entre ce système et le précédent, et comment, de mondes que nous étions, nous voilà réduits à n'être qu'une collection de poches alimentaires, un amas de tubes digestifs, une espèce d'orgue, qui fait du chyle au lieu de faire de la musique! De quelle façon cela s'arrange-t-il avec les planètes? En devons-nous conclure que ces sphères ne sont que des estomacs qui circulent dans l'espace pour y élaborer la vie universelle? Paracelse n'en dit

rien, et n'y regardait pas de si près; ce serait duperie d'y faire plus d'attention que lui. Il se contentait d'énoncer ses théories, laissant à ses fidèles le soin d'en approfondir les merveilles. Imitons son exemple; contentons-nous de les rapporter et n'y réfléchissons pas.

Nous ne sommes pas encore au bout des folies de son magasin; il y en a de quoi approvisionner vingt générations. L'homme étant l'abrégé, ou plutôt le résumé de tout, il n'est rien, selon lui, sur cette terre, qui ne doive obéir aux mêmes règles que l'humanité. Suivant le degré de perfection dont il est doué, tout corps, de quelque nature qu'il soit, a comme nous son archée ou ses archées. Rien n'échappe aux lois absolues qui nous dirigent : tout doit remplir et remplit en ce monde les mêmes fonctions que nous, les corps qu'on croit inorganiques comme ceux qui ne le sont pas. Tout se nourrit, tout digère, les pierres aussi bien que les plantes, les plantes aussi bien que les animaux. Les corps métalliques eux-mêmes n'en font ni plus ni moins que les autres : ils boivent quand ils ont soif, ils mangent quand ils ont faim; et, par cela même, ils sont exactement soumis à toutes les vicissitudes des êtres qui mangent et qui boivent. Lorsque le cuivre boit de l'eau, ou quelque liquide que ce soit, il en résulte du vert-de-gris qui sent fort mauvais et qui est un poison. La rouille est une déjec-

tion du fer. Quant à l'or, quoi qu'il fasse, il ne s'en dégage jamais que de l'or, parce qu'il est LE ROI de la nature inanimée, L'EMPEREUR des minéraux. Remarquons, entre parenthèses, que cette locution n'a sans doute pas été inutile à la définition qu'un illustre professeur du midi nous donnait, il n'y a pas encore très-longtemps, du quinquina. « Il marche, disait-il, à la tête de toutes les substances salutaires; vous voyez son plumet par-dessus la tête de tous les petits fantassins qui le suivent : c'est le TAMBOUR-MAJOR des médicaments. »

On sent bien que, si les métaux se nourrissent, ils doivent faire encore autre chose : ils n'y manquent pas. Il y a des métaux mâles et des métaux femelles, et ils sont, sans que l'on s'en doute, pourvus de tous les appareils nécessaires pour se reproduire. Ils se cherchent, ils s'accouplent dans l'intérieur de la terre, et s'y multiplient comme les animaux à sa surface. Il y en a même qui contractent des unions illégitimes et donnent lieu à des générations anormales, que n'admettent point dans leur intimité les familles métalliques qui se respectent. L'or seul n'a pas de sexe, et c'est pour cela que les *spagyriques* (mot de l'invention de Paraclèse qui paraît vouloir dire chercheurs) se flattent de pouvoir le reproduire. Il est le fruit de l'alliance mystérieuse du mercure originel, du mercure des philosophes, avec la terre, qui n'accouche de

ce précieux enfant qu'au bout de mille ans. *Mercurii semen in visceribus terræ depositum, antequam in aurum perficiatur, spatium annorum mille consumit.* Cette gestation est un peu lente, et il n'y a que les alchimistes expérimentés qui soient capables de l'activer. C'est ce qu'ils font, ou du moins ce qu'ils ont la prétention de faire.

Cette connaissance profonde des habitudes et des mœurs des métaux n'est nullement chez Paracelse au détriment de la botanique. Les végétaux ont des vertus qu'on ne peut laisser dans l'ombre. Pour en surprendre les vestiges, il veut qu'on en étudie l'anatomie. Jusque-là, c'est bien; mais il ajoute immédiatement : et la chiromancie. Ce n'est pas tout à fait aussi commode. Ne vous effrayez pas pourtant de cette recommandation, qui n'est embarrassante qu'en apparence. Vous aviez cru jusqu'ici que les plantes n'avaient pas de mains, et qu'il était par conséquent impossible de deviner quoique ce soit par l'inspection de ce qu'elles n'avaient pas ? Détrompez-vous, elles ont plus de mains qu'il n'en faut pour subvenir à votre curiosité : ce sont leurs feuilles; et les lignes qui s'y remarquent font apprécier leur caractère et leurs propriétés. Il y a plus, c'est que ces lignes ne sont pas seulement l'indice de la destinée, en général peu accidentée, de ces êtres stationnaires qui ne peuvent guère courir les aventures; elles

renferment aussi un aveu de la nôtre. Linnée, qui a traduit la plupart de leurs secrets, n'avait pas aperçu celui-là. C'est cependant bien simple.

Dès que nous sommes liés par des rapports d'affinité quelconque avec un arbre, avec une fleur, rien n'est plus facile que de savoir à quoi nous en tenir sur les promesses ou les menaces du sort. Par le fait seul de cette affinité, la plante est dans la confidence de notre passé; de notre avenir, et nous voyons, avec ses feuilles, s'épanouir, tomber et renaître, le mobile roman de notre vie. Nous pouvons faire pousser notre histoire en cultivant nos parterres, et cela n'est pas sans importance pour l'égoïsme de l'amour-propre, qui n'aime rien tant qu'à s'entourer de lui-même. Nos jardins ne sont plus que les premières minutes de nos mémoires; nous pouvons avoir dans nos serres un assortiment d'oracles qui nous dispensent d'en consulter d'autres. Et ce n'est pas seulement pour s'entretenir de soi qu'il est bon d'apprendre le muet langage des feuilles! Pour peu que vous connaissiez l'arbuste de prédilection de vos amis, de vos maîtresses, vous saurez ce qu'ils sont, ce qu'ils deviendront, ce qu'ils ont dans le cœur et dans la tête. On peut même, grâce à cet art, s'initier aux plus profonds mystères de la politique des rois et de leurs ministres. Ce que c'est que de savoir interroger la création!

Vous ne concevez pas sans doute comment s'opèrent les merveilles que vous révèle Paracelse? Je vais vous le dire, et vous allez voir comment ces idées, qui vous paraissent divergentes, ne sont pourtant que les parties bien coordonnées d'un seul et même système. Voici ce qui se passe dans l'univers. Tout s'y fait par l'intermédiaire de l'archée universel de la nature, qui est un esprit de lumière, et peut-être la lumière elle-même. Cet archée tout-puissant, dont nous aurons plus d'une occasion de vous entretenir, commence par imprimer en nous le fac-simile des planètes. De là vient que nous sommes des mondes. Ne pouvant pas traiter les choses avec autant d'égards que les hommes, il n'imprime pas en elles la ressemblance des astres, mais celle des hommes; de là vient qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait avec nous de l'analogie, et qu'on retrouve de l'humain dans le bois, dans la pierre, dans les minéraux; de là cet axiome fondamental de la médecine paracelsique : ***Tout ce qui est invisible de l'homme se manifeste par les choses extérieures.*** Ce n'est pas tout. L'archée de lumière est aussi un archée de vie, et de même qu'il nous fait vivre de la vie des mondes, il fait vivre les choses de la vie des hommes. C'est ce qui explique comment elles naissent, existent, se reproduisent et meurent absolument comme nous. « Sic multiplicantur et producuntur individua

« cuncta naturæ, spiritu generali individuato,
« et determinato in eorum centro. Sic metalla in
« visceribus terræ, in eorum fodinis et antris,
« attrahunt illum spiritum generalem, et sibi par-
« ticularem faciunt; et ad sui generationem et
« multiplicationem determinant, et sic spiritus hic
« in cordibus eorum, est eorum vita : quo si priven-
« tur, dicuntur mortua metallorum cadavera :
« quamdiu vero foventur tali spiritu, viva sunt, et
« generationis et multiplicationis virtute prædita. »

Ce n'est pas encore tout ! Comme Paracelse n'était pas seulement un spagyrique *di prima sfera*, mais un grand docteur, il fallait appliquer ses découvertes. Ce n'était là pour lui que de l'enfantillage. Quelque chose de l'homme devant se retrouver en tout, on devait pouvoir juger à l'aspect des objets, à l'examen de leur configuration soit externe, soit interne, des échos magnétiques établis par la nature entre telle substance et telle partie du corps. N'importe alors de quelle douleur cette partie fût affectée, il fallait lui administrer, pour la guérir, cette substance qui lui était évidemment sympathique. S'il eût découvert quelque similitude lointaine entre un de ses malades et une couleuvre, il n'eût pas hésité à la lui faire avaler. Nous qui nous croyons en bonne santé, il nous en fait avaler bien d'autres.

Tels sont en partie les dogmes que le nouveau

prêtre d'Isis dévoilait effrontément aux Bâlois ébaubis. On fut d'abord émerveillé de ne pas le comprendre, puis on se fatigua de ce miracle prolongé; on eût voulu un changement quelconque de prodige, un peu de jour surtout dans cette impénétrable nuit, qui servait, comme dit Naudé, de couverture à sa doctrine. Il était, et pour cause, incapable de faire de pareilles concessions à cette fantaisie du public, et il resta intrépidement dans ses limbes. Il continua son cours : il fit toujours, du haut de sa chaire, pleuvoir la manne de ses aphorismes; mais il ne vint plus personne pour la ramasser. Cela se voit encore maintenant dans certaines universités de l'Europe; il y figure beaucoup de professeurs qui n'ont pas d'autre auditoire que les bancs de leurs classes. Ces élèves ont bien leur prix : ils ne vous contredisent pas et ne désertent jamais.

V.

Comme praticien, Paracelse fit quelques cures heureuses qui inspirèrent de la confiance. Il fut même un moment sur le point d'avoir la vogue; mais n'ayant pas réussi à guérir le fameux Érasme de la gravelle (il avait probablement mal interprété les constellations diurétiques de la Hollande), le féroce malade se vengea des remèdes qu'il avait

pris par des sarcasmes qui ne valaient peut-être pas mieux que ces drogues, mais qui atteignaient mieux leur but. S'il ne put pas jeter ses pierres à la tête de son médecin, il ne se fit pas faute de lui jeter ses épigrammes : ne pouvant tuer l'homme, il essaya de tuer sa réputation. Quoique les réputations peu méritées aient communément la vie dure, celle de notre docteur eut de la peine à se défendre contre des bons mots déguisés en latin, d'autant plus venimeux que tout le monde ne les entendait pas : on les exagérait en les devinant.

La fronde d'Érasme était infatigable, ses projectiles toujours prêts; et, inhabile à repousser ces attaques, l'empirique aux abois, y répondit en se proclamant *le premier homme de l'univers*, *le monarque des Arcanes*. Si cette jactance vous accrédite parfois près du présent, assez bonasse pour vous prendre au mot, elle vous perd immanquablement dans l'avenir, qui n'a pas l'habitude de ménager son monde; elle ne réussit pas à notre blessé. Quelques braves gens voulurent bien le croire sur parole ; mais la plupart agirent comme s'ils étaient déjà leurs neveux : ils le regardèrent comme un baladin. Il se glorifiait partout du nom de *Theophrastus*, le seul dont il se fît appeler, parce qu'il signifie parleur divin. Ses ennemis l'appelèrent *Caco-*

phrastus, méchant phraseur, et c'étaient eux qui avaient raison.

On a beau n'être qu'un saltimbanque, cela n'empêche pas que cette dénomination ne sonne mal aux oreilles, quand s'étant posé en prodige, comme ayant reçu les confidences immédiates et tout à fait intimes de la divinité (Dieu, disait-il dans son jargon, m'a révélé particulièrement *le fin et l'intérieur* de la chimie), le monde a paru un instant ajouter foi à ces vanteries. Paracelse en était là, et il fit des efforts inouïs pour échapper à sa déchéance, pour ressaisir, dans sa course au succès, la corde de l'opinion.

Ses efforts furent vains : il ne put jamais reprendre la place qu'il n'avait peut-être pas occupée, mais qu'il avait perdue. Ne sachant plus enfin que faire pour se réhabiliter, il s'avisa de dire tout haut ce qu'il pensait tout bas : il se donna ouvertement pour magicien. C'était courageux dans un temps où une partie de l'Europe n'entendait pas raillerie sur ce chapitre, et chargeait le bûcher de réfuter ses confrères. Ce n'est pas, comme dit le peuple, pour lui que le four chauffait. Il ne fut pas seulement assez sorcier pour être pendu. L'indifférence de la justice acheva de le déconsidérer. Il resta écrasé sous le poids de cette outrageante miséricorde. La potence l'eût relevé.

Paracelse qui, malgré le brevet qu'il venait de

se décerner, n'avait jamais rien fait de surnaturel, ne fit pas le tour de force d'être insensible à ces revers. Il en souffrit cruellement, et d'autant plus que sa conscience avait sans doute soin de lui dire que, s'il avait jamais volé quelque chose, ses disgrâces n'étaient pas des larcins. Elles étaient pardieu! bien à lui; il les avait bien légitimement acquises.

Il n'avait pas le choix des consolations qui s'offrent quelquefois d'elles-mêmes à la jeunesse. Un accident qui aurait pu lui donner du crédit à la cour du grand Turc, ou le faire classer avantageusement parmi les chantres de la chapelle sixtine, l'avait réduit à n'en pas chercher dans l'amour. Il en demanda quelques-unes aux liqueurs où il faisait macérer ses substances, et eut le malheur de trouver dans le vin un sédatif trop complaisant. Prenant l'ivresse pour la pierre philosophale du chagrin, il chargea le cabaret de panser les blessures de l'amour-propre, et s'échappa du ridicule par le vice.

Tempérant tant qu'il s'était respecté comme un favori de la science, comme un élu du génie qui s'entretient de privations et vit de sobriété, il n'avait bu que de l'eau jusqu'à vingt ans; mais il eut bientôt réparé le temps perdu. Il se plongea dans toutes les saletés d'une débauche de bas étage, passant ses journées et ses nuits dans les tavernes,

joutant d'ivrognerie avec la plus vile populace, et gagnant toujours la partie, si cela peut s'appeler gagner. Il finit par soulever toute la société contre lui, et ne pouvant plus se griser en Suisse, il alla se soûler en Allemagne.

Alors recommença pour lui cette vie de diseur de bonne aventure et de mendiant, dont quelques facultés peu communes auraient dû l'affranchir, donnant ainsi raison à cette définition de l'alchimie par Harris : « Ars sine arte, cujus principium est mentiri, medium laborare, finis mendicare. » Son fourneau de chimiste sur le dos, il s'en fut derechef promener de contrée en contrée son faux savoir et ses désordres, multipliant ses tours de gibecière ou de gobelets, étonnant ceux qui l'approchaient de la variété de ses ressources et du délire de son orgueil, les effrayant de ses *forceneries*, mêlant sans cesse, et partout, la fièvre du travail à la fièvre de l'ébriété; tantôt prophète, tantôt docteur, astrologue ou nécromancien ; alliant le cynisme de Diogène au pathos nébuleux d'un prédicateur puritain, manipulant des remèdes diaboliques, composant des ouvrages aussi compliqués que ses médicaments, et pas plus clairs; riche aujourd'hui, demain misérable, réunissant tous les contrastes, cherchant le secret de l'or potable, et ne trouvant pas l'ellébore.

Plût à Dieu qu'il eût rencontré cette herbe miri-

fique, et qu'il en eût, comme les anciens, expérimenté la puissance! cela eût mieux valu pour lui que d'avoir trouvé, comme il s'en vantait, la fameuse poudre de projection, ainsi nommée sans doute, parce que les adeptes la jetaient aux yeux. Cette poudre, autrefois si rare, est maintenant très-commune, et, si elle ne fait pas de l'or, elle en rapporte. Ce n'est pas Paracelse qui l'a inventée, mais les philosophes qui s'en servent ne sont guère plus habiles que lui.

Philippe-Auréole Bombast de Hohenheim, qui était né dans le canton de Schwitz, est vraiment le premier type de ces marchands de vulnéraire, de ces colporteurs de philtres et d'onguents, qui parcourent les foires avec un habit rouge et des fioles d'élixir dans la poche, de ces escamoteurs de dents, qu'on prendrait pour le diable, s'ils avaient l'air de le valoir; hippocrates de carrefours, qui se délivrent à eux-mêmes des diplômes de dieux, descendus, non pas du ciel, mais des Alpes (c'est déjà bien assez haut) pour soulager l'humanité. Paracelse faisait comme eux. Il s'adressait à toutes les douleurs, et n'en guérissait aucune.

Cet homme, qui signait d'autant de noms qu'il avait d'onces de folie dans la cervelle, et qu'il faut décidément, suivant le conseil de Naudé, « biffer du rôle des magiciens; » cet homme qui se vantait



d'avoir reçu de l'enfer des lettres autographes de Galien et d'Avicennes, où, sans rancune de ses anathèmes et de ses auto-da-fé, ils l'appelaient *mon maître*, et terminaient poliment par *j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur;* cet homme qui se glorifiait d'avoir, *dans le vestibule du Tartare*, disputé avec Orphée et Mercure Trismégiste lui-même (dont il avait retrouvé l'acte de naissance dans les papiers de famille d'Abraham), *sur le sel, le soufre et le mercure sidériques, c'est-a-dire immatériels*, dont nous ne sommes qu'un composé; *sur le feu philosophique, sur l'âme des mixtes, sur la quintessence et la confection du magistère :* qui avait reçu directement leurs conseils *sur la manière de chercher le méridien, le zodiaque, l'orient et l'occident du corps humain :* qui en avait appris le moyen de retrouver *la teinture suprême dont Adam et les patriarches se servaient pour prolonger leur existence huit ou neuf siècles durant;* cet homme eut cependant, un jour, une grande idée, qui se rencontra aussi plus tard dans la tête de Descartes. Nous en toucherons quelques mots, ne fût-ce que pour reposer l'attention de toutes les *songeries*, que nous venons de recenser. Il est inutile d'ajouter que ce n'est pas cette idée qui nous a conservé le peu de mémoire qu'a laissé Paracelse; il y a plus d'hommes embaumés par la sottise que par le génie.

VI.

Frappé et affligé de la brièveté de la vie, qui empêche de s'achever tant de nobles œuvres, qui ne laisse pas à tant de promesses de gloire le temps nécessaire pour mûrir, qui interrompt tant de grandes pensées dont les générations suivantes sont incapables de renouer le fil, Descartes se persuada qu'il était possible d'y remédier, possible de porter l'existence bien au delà du terme ordinaire. On se doute bien qu'il ne s'amusa point à remuer *tout ce marc de folie brassée par les alchimistes*, ainsi que ne craignait pas de le dire un confrère même de Paracelse, pour en extraire quelque menteuse panacée. Malgré ses écarts mathématiques, il avait trop de rectitude dans l'esprit pour s'adonner à ces piperies, pour essayer de tirer quelque chose de sain de cette boue d'énigmes fiévreuses, écloses à la fumée des fourneaux. A la manière dont il se posait le problème, il est aisé de s'apercevoir qu'il se sentait de force à le résoudre.

Sans s'arrêter aux chimères qui avaient leurré ou aveuglé ses devanciers, il crut que, s'il y avait plus d'équilibre entre nous et la multitude d'êtres et d'objets qui nous environnent; si les éléments de nos corps étaient mieux en équilibre avec l'air, avec

l'eau, le feu, la lumière, la terre; si l'on pouvait mieux saisir les influences astrales ou solaires sous lesquelles l'homme est placé, établir plus d'harmonie entre lui et les éléments qu'il s'assimile, lui préparer une sorte de cuirasse hygiénique contre les accidents qui le heurtent ou les circonstances qui l'usent, on finirait par rendre la lime du temps beaucoup plus douce et beaucoup plus lente, par retarder presque indéfiniment ces rides de l'esprit, qui accusent plus la vieillesse que les rides du front. Tel est, réduit à sa plus simple expression, le vaste projet de Descartes.

Avec si peu de détails que nous exposions la pensée de ce grand homme, il est cependant facile d'en saisir l'ampleur et la portée. Eût-il obtenu, des études qu'elle exigeait, les résultats qu'il espérait? c'est bien incertain, quoiqu'un miracle eût été moins étonnant de sa part que de tout autre. Il ne lui fut point accordé de donner un démenti à ce doute peut-être injurieux. Le Temps jaloux ne voulut pas permettre qu'on essayât d'émousser ses armes. Il eut si peur d'être vaincu qu'il se dépêcha d'appeler la tombe à son aide, et l'ouvrage sauveur ne fut point achevé.

Quoique notre pèlerin n'ait pas la moindre analogie avec Dieu, et pas davantage avec César, il faut cependant le traiter de même, et lui restituer ce qui lui appartient. Le rêve de Descartes avait été

commencé par Paracelse. Lui aussi voulut essayer d'opposer une digue à la mort, de fixer l'existence, de la prolonger du moins de plusieurs siècles, ce qui est assurément fort honnête et peut-être plus satisfaisant. Il résolut de demander à la Chimie ce que l'auteur de la méthode devait chercher dans toutes les sciences, dans tous les coins et recoins de la nature. La Chimie alors n'était jamais à court : elle disait tout ce qu'on voulait; et, avant même de l'interroger, il fit avec ostentation les préparatifs de la réponse qu'elle devait lui faire.

Il est présumable que le Temps n'eut pas de Paracelse la même frayeur que de Descartes, et se soucia médiocrement de sa déclaration de guerre; mais il ne fut pas plus généreux. Il jeta d'abord la misère en travers des expériences qu'on allait tenter contre lui; puis il suscita de nouvelles lubies dans ce cerveau brouillon qui ne pouvait s'arrêter à rien; il l'encombra de projets qui voulaient en sortir tous à la fois, et qui n'en sortaient qu'écloppés. Finalement, le secret ne fut pas découvert; c'est ce qui fait que nous continuons à mourir comme de véritables ânes, et il est bien à craindre que nos descendants ne soient pas plus vivaces que nous.

Pour apprécier ce qu'il vaut le dessein de Paracelse, il serait nécessaire de joindre à l'énoncé succinct que nous en avons fait un aperçu définitif de la philosophie sur laquelle il repose : dessein aussi

téméraire que le sien pour le moins ! Le fougueux mystagogue eût vécu de nos jours, eût professé dans nos chaires cet illuminisme impénétrable dont Plotin fut le premier apôtre et le premier modèle, qu'il ne pourrait pas se flatter d'être plus incompréhensible ; c'est le même procédé d'obscurité transcendante, les mêmes voiles jetés sur des mannequins d'idées qui n'ont pas figure humaine ; le même argot, le même baragouin. Lui du moins cachait quelque chose, ou le semblant de quelque chose, sous ces nuées de phrases incohérentes qui nous aveuglent et nous étourdissent, tandis que vous aurez beau crever toutes ces bulles de ténèbres que soufflent nos charlatans (n'oublions pas que les alchimistes s'appelaient eux-mêmes des *souffleurs*), vous n'en obtiendrez rien, pas même du vent. Cela paraît impossible et cela est. Ils soufflent sans avoir d'haleine, voilà le miracle ! Mais avant de batailler contre les trouble-cerveaux modernes, essayons d'entr'ouvrir tant soit peu le chaos de brume et de bavardage amassé autour d'une lueur d'idée par un voyant du XVIe siècle ; si cela n'est pas très-utile, cela peut être curieux.

Travail utile ou non, la tâche n'est pas commode ; car ce chaos, rédigé, à ses moments perdus, par le Dieu, se subdivise en plus de deux cents traités, formant ensemble trois ou quatre volumes in-folio, écrits dans un dialecte de son

cru. Figurez-vous un mauvais allemand de village, où nagent çà et là quelques termes de mauvais latin, panaché d'arabe, de syriaque et d'hébreu que je ne soupçonne pas de meilleur aloi, hérissé de mots informes qui ne sont d'aucun pays. Joignez à cela des éclaircissements en cophte et en chaldéen, et vous aurez un échantillon de ce bariolage d'éloquence, dont on n'a pas, hélas! perdu la tradition; nous avons aujourd'hui plus d'une tribune où ce caquetage bigarré barbouille insolemment les questions les moins confuses. Et c'est peu que cet inqualifiable patois de Paracelse; l'esprit se perd encore (toujours comme aujourd'hui), dans des circonvolutions de périodes irréductibles, si bien que la pensée vous échappe au moment où on croit la saisir; si bien que le lecteur, dit naïvement notre ami Gabriel Naudé dans son apologie pour les grands hommes accusés de magie, « ne marche qu'en tâtonnant parmi de tels méandres, et ne saurait discerner au juste, quand il parle d'une pierre ou d'un pain, d'une crotte ou d'une pilule. » Mettons que ce soit une pilule, et n'en parlons plus; disons seulement que, tout alchimiste qu'il est, il la dore médiocrement, et qu'elle n'est pas facile à digérer.

Si on ne comprend pas aujourd'hui les idées de Paracelse, ce n'est certes pas la faute de ses pieux et vaillants admirateurs; car ils ont fait pour l'in-

terprétation de ses inconcevables ouvrages ce qu n'a peut-être jamais été tenté pour aucune œuvre. Outre l'*Onomasticum medicum verborum Paracelsi* de Michel Toxites, trois savants, Dorneus, Rulandus, Severin, ont, à trois époques différentes, composé chacun un glossaire de Paracelse, ou plutôt du Paracelse, prenant apparemment son fouillis pour un idiome particulier et inédit; ce serait possible. Il a forgé tant de choses, qu'il aurait bien pu se fabriquer une langue pour son usage personnel; il ne serait pas le seul. N'avons-nous pas vu dans le siècle dernier, un charlatan d'une autre espèce, nommé Psalmannazar, publier une bible écrite dans un dialecte inconnu, provenant de son estoc, qu'il donnait effrontément pour celui de l'île Formose? On s'en étonna peut-être autant que du verbiage de Paracelse, mais on n'en fit pas de dictionnaire.

Les amateurs de charades, qui seraient désireux de connaître au moins de nom ces divers traités, dont l'ensemble forme ce que l'auteur appelait l'Évangile de la nature, en trouveront une liste non pas complète, mais assez longue, dans le troisième volume de la Philosophie hermétique, par Lenglet-Dufrenoy. Le plus curieux de ces ouvrages est celui qu'il a composé sous le titre de *Archidoxa medicinæ*, et qui contient les règles supérieures de l'art de guérir. Il avait dit d'abord dans son avant-propos: « J'avais résolu de donner les dix livres de l'*Archi*-

doxe, mais j'en ai réservé le dixième dans ma tête. C'est un trésor que les hommes ne sont pas dignes de posséder : il n'en sortira que quand on aura abjuré Aristote, Avicennes et Galien, et promis une soumission parfaite au seul PARACELSE. » Je ne crois pas que l'abjuration ait eu lieu, et que, reconnaissant leurs erreurs, les hommes aient fini par se soumettre ; mais il paraît que, quelque temps avant sa fin, le grand homme se laissa fléchir par les prières de ses plus chers disciples, et laissa échapper de sa tête mourante ce dernier livre qui est la clef des neuf autres, une clef qui peut passer pour une serrure, et une serrure qu'on ne peut pas même crocheter. Quoi qu'il en soit, le livre a paru en entier sous le titre de : ***Archidoxorum libri decem*, *seu de secretis naturæ mysteriis*.**

Nous allons tâcher de surprendre dans cet ouvrage, qui est comme le résumé des doctrines du maître, le secret de cette philosophie polyglotte, qui, pour se populariser, a eu l'attention de se rendre inintelligible en plusieurs langues ; nous dirons tant bien que mal en quoi elle consiste : c'est de l'éclectisme numéro un, une décoction des chimères occultes de Raymond Lulle et de Roger Bacon, de Bazile Valentin et de Nicolas Flamel, délayées dans les brouillards de l'abbé Trithème. Je ne vous réponds pas que ce soit très-clair, car il ne faut pas croire, dit un adepte qui s'est caché

sous l'anagramme d'*Incola Francus*, que Paracelse enseigne ses secrets aussi juste et aussi nettement que s'il enseignait à faire du fromage. Il a déclaré, dans la préface de sa clef, que, « de crainte que les méchants et les ignorants ne deviennent égaux aux bons et aux savants, il ne laissera pas d'omettre des choses que les gens d'esprit trouveront, mais que les autres ne trouveront jamais. Il déclare de plus, que comme peu de gens sont dignes d'apprendre des choses si sublimes, il ne les décrira que d'une manière que le vulgaire n'y entendra rien, et que seulement ceux de son école y comprendront quelque chose. » Je ne parle pas de ces derniers; mais, pour les autres, il a tenu largement parole. On peut défier à peu près tout le monde d'en venir à bout, et de sortir, l'esprit net, de cette bouillie de phrases hétéroclites, où la raison s'empêtre à chaque effort qu'elle fait pour s'en tirer. Après tout, il se peut que ce soit fort beau, aussi beau que le *Fondement de l'artifice universel* de Raymond Lulle, ou le *Chariot triomphal de l'antimoine*, par Bazile Valentin; qu'on en juge!

VII.

Paracelse commence par supposer, et finit par établir, qu'il y a un esprit universel infus dans les veines de l'homme, formant au dedans de nous une

espèce de corps invisible, dont notre corps visible, qu'il dirige et gouverne à son gré, n'est que l'enveloppe, *la boîte*, *l'étui*. Cet esprit universel n'est pas simple, pas plus simple que le nombre cent par exemple, qui n'est qu'une collection d'unités. Or, où sont les unités spirituelles, dont notre esprit complexe est le faisceau? Elles sont éparses dans les plantes, dans les minéraux, dans les métaux principalement. Il y a, dans ces productions subalternes de la terre, une foule de sous-esprits qui se résument en nous, comme l'univers même se résume en Dieu. Ces sous-esprits ne sont, pour ainsi dire, que notre monnaie, et, si l'on pouvait parvenir à les additionner, le total serait l'homme.

Ce système ressemble à celui des archées; mais il en diffère en ce que les archées sont insaisissables, tandis que ces sous-esprits ne le sont pas. Toute la science du philosophe consiste à les appréhender au corps, à les dégager de la matière grossière qui les enferme, et, pour les surprendre, à séparer, comme disent les sages, le pur de l'impur.

Séparer le pur de l'impur, c'est ce qu'on appelle, en d'autres termes, s'emparer de l'âme des *mixtes*, qui est le nom commun et générique des choses. Ces âmes, qui sont les *sous-esprits* à la recherche desquels nous allons aller, s'appellent aussi *élément prédestiné*, *essence séminale des êtres*, *premier être ou quintessence*.

Pour entendre ce mot quintessence, il faut savoir que tout corps, quel qu'il soit, est composé de quatre éléments, et que l'essence combinée de ces éléments en forme un cinquième qui est *l'âme du mixte*, ou autrement dit son mercure. « J'ai montré au livre *des Principes*, dit Paracelse, que la quintessence est la même chose que le mercure. *Est in mercurio quidquid quærunt sapientes.* »

Cela nous apprend un fait qu'il ne faut pas oubli r, quand on veut connaître par soi-même comment se comporte la monomanie des alchimistes. C'est que, lorsqu'ils parlent du mercure, il ne s'agit pas de ce métal fluide dont se servent les faiseurs de baromètres; il s'agit du mercure philosophique, et chaque chose a le sien. « Il y a autant de mercures qu'il y a de choses. Le mercure d'un végétal, d'un minéral ou d'un animal de même espèce, quoiqu'ils se ressemblent fort, n'est pas précisément le même qu'un autre mercure; et c'est ce qui fait que les animaux, les végétaux et les minéraux de même espèce ne sont pas parfaitement semblables.... Le véritable mercure des philosophes est l'humidité radicale de chaque corps, et sa véritable essence ou semence. »

Cette foule de mercures ne laisse pas que de jeter un peu de confusion dans les livres rudimentaires des initiés, et de Paracelse en particulier, d'autant qu'après nous avoir donné la définition

qu'on vient de lire, il ajoute, quelques pages plus loin : « La même chose doit s'entendre du soufre; car le soufre des philosophes est un feu céleste dont tous les corps mixtes ont quelques étincelles, les uns plus, les autres moins; et par conséquent tous les soufres sont différents : et ce soufre est proprement ce qu'on appelle âme du monde. Cette âme est soufre végétal dans les végétaux, minéral dans les minéraux, et animal dans les animaux; en chacun desquels il fait diverses opérations, suivant le mélange et les proportions des éléments, et suivant aussi leur organisation.... Le mercure est donc le soufre des philosophes. » Cela signifie, si je ne me trompe, que l'humidité des corps, qui est leur essence, est la même chose que le feu céleste, qui est leur âme; le *Médecin malgré lui* ne dirait pas mieux.

Il faut avouer que, pour peu qu'on soit disposé à être embarrassé, on doit l'être beaucoup. Paracelse ne l'était pas. Fort de ces principes, qui, de ce fait seul qu'il les avait posés, étaient nécessairement irréfragables, il n'aspira plus qu'à soutirer l'âme de tous les mixtes, et à s'en façonner un esprit universel de rechange, pour le cas où le premier viendrait à lui faire défaut. Il pensa, fort sensément ma foi, que, s'il pouvait parvenir à extraire de tous les corps l'esprit qu'ils renferment, soit sous forme de sel, soit sous forme de fluide il arriverait in-

failliblement, par la combinaison chimique de ces liqueurs et de ces sels dans *le vase de l'art et de la nature*, à se procurer un duplicata de l'esprit universel de l'homme, partant à se rajeunir quand il en aurait besoin. Ces déductions sont parfaitement logiques; mais la logique n'avance pas beaucoup les affaires, et Paracelse le sentit si bien qu'il songea tout de suite à faire autre chose que des raisonnements.

Quelque étourdi qu'il fût continuellement par les fumées de l'orgueil et du vin, il ne tarda pourtant pas à s'apercevoir que son plan de régénération dépassait la mesure de l'homme, et que la mort n'attendrait pas qu'il eût dérobé à toutes les substances connues le suc ou le poison qui devait la détrôner. Il résolut alors de classer les plantes et les minéraux par ordre de noblesse et de puissance, et de ne travailler que sur les types. Ces préliminaires achevés, il commença par opérer sur le pavot, et, en ayant surpris *l'élément prédestiné*, il le réduisit à l'état de laudanum.

N'allez pas croire que cette espèce de mucilage thébaïque, nommée aussi *spécifique anodin* de Paracelse, soit ce sirop mesquin et terre-à-terre, qui se débite aujourd'hui dans nos officines sous le cachet de Sydenham ou de Rousseau! Un thaumaturge comme lui ne pouvait pas se contenter d'un baume si peu sophistiqué. Pour le rendre

plus efficace, il avait, dit le traité de chimie de Nicolas Lefèvre, mêlé, à son extrait de pavot, du jus d'orange, de la cannelle, du musc, de l'ambre gris, du safran, du suc de corail et du sel de perles, *digérés ensemble à plusieurs reprises et incorporés par une manipulation délicate.* Voilà ce qui s'appelle un électuaire poétiquement combiné! Mettez donc cela en parallèle avec le prosaïsme de nos pharmaciens.

Pour les humilier davantage, il n'est peut-être pas mal de rapporter, à la suite de cette recette, la recommandation finale de Paracelse : c'est simplement, après la digestion de toutes ces substances curatives, d'ajouter à leur amalgame un scrupule et demi de quintessence d'or. « On voit, dit l'auteur anonyme de l'abrégé de sa doctrine, que le secret consiste dans la quintessence d'or, le magistère de perles et de corail. Le reste, l'artiste le fera bien. »

Le néophyte est aussi naïf que le grand prêtre est énigmatique. Le reste, l'artiste le fera bien! Mais c'est précisément ce que nous ne pouvons pas faire qui nous manque. Je veux bien ne pas parler du suc de corail et du magistère de perles, qui ne sont peut-être que des bagatelles; mais comment se procurer la quintessence de l'or, c'est-à-dire son mercure? Ce ne serait ni plus ni moins que la pierre philosophale elle-même, comme on le



verra plus loin. Il est évident que Paracelse a voulu faire entendre qu'il la possédait ; mais ce n'est pas vrai ; car, de son propre aveu, elle guérit de tout ; et il n'avait pas besoin, ayant à sa disposition le remède à tous les maux, d'en composer un qui n'en peut guérir qu'une partie. Tout divin qu'il était, il ne s'est pas aperçu que son post-scriptum était un certificat d'imposture ; ce n'est pas la seule fois qu'on peut le surprendre en flagrant délit de mensonge.

Sans s'arrêter plus longtemps à ce qu'il ne mêlait pas et ne pouvait pas mêler à son huile de pavot, on ne s'en étonnera pas moins, qu'étant parvenu à saisir *le premier être* d'une plante, et sachant par intuition ce dont ce premier être était capable, il ait cru devoir lui adjoindre tant d'ingrédients! C'est justement là qu'est la poésie. C'était pour tenir lieu, autant que possible, des autres esprits dont il aurait dû l'assaisonner, et qui lui restaient à recueillir. Ce n'était pas mal débuter, au reste, que de trouver un remède qui fît dormir. Le sommeil ne nous rend pas notre jeunesse ; mais il nous en ramène quelquefois le fantôme : rêver qu'on a, c'est la moitié d'avoir.

Paracelse fut si content du résultat de ses efforts, qu'il s'arrêta court dans son entreprise, et, n'importe pour quelle maladie, même pour une jambe cassée, il n'administra plus que son

narcotique. Cette préparation d'opium constitue le premier arcane, ou le premier magistère, dont il soit question dans le cinquième livre des archidoxes. Ce mot magistère signifie, en français d'alchimiste, mystère de l'art. Il l'appelle aussi quelque autre part monarchie, peut-être par réminiscence de son système des archées. « Ce nom de monarchie, dit-il, est d'une application universelle, et commun à tout ce qu'il y a de plus parfait. *Monarchia est autem id quod est optimum.* On peut donc croire que toutes les quintessences ont droit à ce grand nom. » Je ne vois pas le moindre inconvénient à me ranger de cet avis.

Nous lisons dans la Genèse qu'après avoir créé le monde Dieu se reposa : Paracelse crut devoir en faire autant après avoir créé le laudanum, mot qui n'est qu'une contraction de *laudandum*, drogue qu'il faut louer. Quand son œuvre fut faite, Dieu vit que c'était bien ; mais il ne paraît pas qu'il s'en soit glorifié. L'orgueilleux fils d'Hermès ne sut pas imiter ce saint exemple. Il fit le miracle d'avoir dix fois plus de vanité qu'auparavant. Il se moqua de Socrate, qui n'avait qu'un démon à son service, et un démon invisible encore, lequel n'apparaissait qu'à son bon plaisir : tandis que lui portait toujours et partout le sien à son côté, prêt à le renouveler dès qu'il en aurait assez, un

génie visible et palpable, qu'il tenait enfermé dans le pommeau de son épée. Pour plus de commodité, ce génie avait pris la forme d'une goutte de laudanum coagulée. N'est-ce pas une antithèse à nulle autre pareille : d'avoir donné à l'esprit de vie un instrument de mort pour prison? Cela voulait dire aux malades : « Ne craignez rien! Il y a de la vie dans la mort : je l'en ferai sortir. »

VIII.

L'opium assaisonné, sur le papier du moins, de quintessence d'or et de magistère de perles fit merveille pendant quelque temps; puis ce dictame se lassa de guérir, et on dit même que, pour varier, il se mit à empoisonner quelques personnes. Ce que voyant, notre docteur songea à appeler de nouveaux génies à son aide. Il reprit ses creusets, ses pélicans, ses cornues, et prépara de nouveaux exorcismes. Mais, pour restreindre encore ses analyses et gagner du temps, il chercha une plante digne de tenir dans le règne végétal le même rang que l'or dans l'empire métallique, une plante dont *l'élément prédestiné* réunît, ou à peu près du moins, les vertus de tous les esprits végétaux. Quoique ce ne fût pas aisé à distinguer, il reconnut d'un coup d'œil, mais je ne saurais dire à quels signes, ce caractère de royauté dans

la mélisse, et il lui décerna, le premier, cette couronne pharmaceutique, qui devait être consacrée plus tard par les Carmes.

Voici à peu près, comme on peut le voir dans le *Cours* déjà cité de Nicolas Lefèvre, et dans la *Vie* de Paracelse par Savérien, à l'aide de quelles manœuvres il parvint à obtenir le véritable archée, car c'en était bien un, ou génie essentiel de la mélisse. Il ne tiendra qu'à vous de l'obtenir à votre tour, si le miracle vous tente.

« Il prit de la mélisse en fleurs, qu'il eut soin de cueillir un peu avant le lever du soleil. Il la fit battre dans un mortier, la réduisit en une bouillie *impalpable*, la jeta dans un matras à long col, qu'il scella hermétiquement, et la mit digérer pendant quarante jours au fumier de cheval. Ce temps expiré, il ouvrit le matras, et y trouva une matière qu'il réduisit en liqueur en la pressant (*per descensum*), et en séparant le pur de l'impur par la digestion à la chaleur lente du bain-marie. Les parties grossières se déposèrent au fond, et il en tira la liqueur pure qui les surnageait, en la filtrant à travers du coton. Cette liqueur ayant été mise dans une fiole, il y ajouta le sel fixe, qu'il tira de la plante même desséchée. Il ne restait plus qu'à extraire de cette liqueur le premier être de la plante. Paracelse mêla à cette fin la liqueur avec autant d'eau de sel (entendez par là le mer-

cure ou humidité radicale du sel, la mit dans un matras, l'exposa au soleil pendant six semaines, et découvrit enfin au bout de ce terme une dernière liqueur, qui est décidément, suivant lui, le premier être de la mélisse. »

Comment put-il le reconnaître, et s'assurer que c'était là ce qu'il cherchait ? Je l'ignore; cette voix intérieure, qui vibre sans cesse à l'oreille des conquérants dans tous les genres, dut l'avertir, et de reste, que l'opération ne pouvait pas aller au delà, et que la nature n'avait plus rien à lui livrer. Ce qu'il y a de positif, c'est que ce qu'il découvrit dans son matras était bien le génie demandé. Pourvu que ce soit lui, le surplus ne nous importe guère, et nous n'avons pas besoin de nous en inquiéter.

Ceux qui, nonobstant ces considérations, désireraient savoir comment ce génie était fait, sauront qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à cet esprit de vin aromatisé, qui se distribue dans nos cafés sous le nom d'absinthe suisse. C'était une liqueur d'un vert d'émeraude admirable, la riante couleur d'avril et de l'espérance. J'incline à croire que c'est là le véritable *lion vert*, dont il est tant question dans les livres des alchimistes, « ainsi nommé, dit Riplens, parce qu'il est la teinture du soleil, qui, par sa vertu, fait verdir et germer toutes les plantes, meut et anime toute la nature. »

Mais ce n'est là qu'un soupçon que je hasarde avec toute réserve, beaucoup de philosophes renommés ayant prétendu que le *lion vert* n'est autre que le premier être du vitriol. Je laisse à de plus savants que moi le soin de décider cette importante question. Toujours est-il que le génie essentiel de la mélisse était vert comme pré, la première fois qu'il daigna se présenter à Paracel e, et il me paraît superflu de pousser plus loin ces informations.

Il manquait encore à ce spécifique bien des conditions indispensables pour être un élixir d'immortalité; mais c'était une préparation plus qu'à demi céleste, qui rendait, à très-peu de chose près, la vieillesse impossible. Ce n'est certainement pas tout; mais, à moins d'être d'une ambition ou d'une gourmandise de vie démesurée, on peut se contenter à moins. Paracelse s'en contenta.

On se souvient que notre philosophe n'était pas seulement chimiste, il était magicien. Aussi n'eut-il pas besoin de constater par des expériences que son essence de mélisse pouvait renouveler les belles années de l'homme, ou les empêcher de s'envoler. Il était si sûr de son fait, qu'avant de déboucher pour qui que ce fût sa bouteille de jeunesse, il écrivit son livre *De renovatione et restauratione hominis*. Les amateurs de singularités littéraires peuvent le consulter : il a le mérite



de n'être pas plus lucide que les autres. A force d'étude et de patience, on finit cependant par en déchiffrer çà et là quelques lignes, preuve évidente qu'il n'est point, comme on pourrait le croire, d'un philosophe contemporain.

Ceux d'entre nous qui ne se soucient pas de vieillir trouveront là, si quelque habile opérateur peut extraire pour eux le premier être sus nommé, la manière de s'en servir, et de se recommencer autant de fois qu'ils voudront. Rien, de plus aisé. Une fois qu'on a son flacon de Jouvence, il ne s'agit que d'en verser quelques cuillerées dans d'excellent vin blanc, jusqu'à ce qu'il ait la couleur du génie lui-même, et d'en boire à jeun tous les matins.

Ici, je dois le dire, se présente une grave difficulté : De quel vin entend parler Paracelse ? Est-ce du *jus ordinaire de la vigne* ou du vin philosophique, qui n'est qu'une infusion du *lion vert* dans *le lait de la vierge*, lequel n'est lui-même autre chose que *le sang du lion rouge dissous dans le vinaigre des philosophes*, lequel n'est encore que le *mercure du vitriol ?* On sent toute la portée de l'objection. Mais elle n'est pas invincible. Après de mûres réflexions et un examen attentif du texte, je me suis convaincu qu'il s'agissait tout uniment de bon vin du Rhin, ce qui est plus facile à

se procurer qu'un *lion vert* détrempé dans du *sang de lion rouge*.

Maintenant qu'on sait à quoi s'en tenir sur la nature du vin, il faudrait déterminer à quelle dose on doit se l'administrer. C'est ce que Paracelse ne dit pas ; mais, d'après ses habitudes de tempérance, on doit présumer qu'il faut en boire beaucoup. Les personnes qui craindraient, en suivant ce conseil, de n'arriver qu'en trébuchant à leur résurrection, feront bien de n'en boire qu'un verre ; cela doit produire le même effet. Ce qui peut leur arriver de pis, c'est de ragaillardir quelques jours plus tard. Quelques jours d'hiver de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait, une fois qu'on est sûr du retour du beau temps ?

On en boira, conformément aux prescriptions du maître, jusqu'à ce que le fluide ait pénétré toute l'économie, et que le corps restauré se sente une recrudescence de vigueur. Sans se donner la peine d'expérimenter cette reprise de forces, il est facile de s'apercevoir que la potion réparatrice s'est infiltrée dans les tissus, et que la transformation s'approche. Notre printemps corporel s'annonce par une verdure générale, qui ne doit pas être des plus agréables à l'œil, mais qui n'est par bonheur que passagère ; on déteint promptement. Les cheveux épuisés se détachent, les ongles et les dents s'en vont, la peau se crispe, se dessèche et tombe

comme le reste. Il faut avouer que ces préliminaires d'adolescence ne sont pas rassurants, et ceux même qui n'auraient rien à perdre pourront avoir peur de se risquer. Tant pis pour eux! qui ne risque rien n'a rien.

Du temps de Paracelse, personne n'eut le courage de tenter le prodige, et ne se sentit la force de dépouiller ainsi le vieil homme. Il n'y eut, à quelques années de là, qu'une femme assez intrépide pour vouloir aller jusqu'au bout, et elle ne put pas y arriver. Il paraît qu'en se regardant au miroir pour juger de ses progrès, elle se fit l'effet d'un banc de gazon qui se serait levé pour venir à sa rencontre, et elle eut si peur de sa jeunesse en herbe, qu'elle en mourut sur-le-champ. Ce n'est pas le rajeunissement promis par le magicien; mais c'en est un. Il n'y a qu'un monde de différence.

IX.

A l'aide de manipulations déliées et tout aussi ingénieuses que celles dont il usait à l'égard de la mélisse, notre philosophe ne tirait pas, mais enseignait à extraire, l'élément prédestiné des plantes le plus haut placées après elle sur l'échelle de l'aristocratie végétale, le premier être du girofle, du cinnamome, de la myrrhe, de la chélidoine, de la scammonée, etc. Tous ces premiers êtres, aux-

quels, suivant les formules du cinquième livre des archidoxes, vient se marier un tas de magistères aussi précieux que baroques, sont la base d'autant de spécifiques, également réparateurs et régénérateurs. Cela dépend du rapport qui existe entre le tempérament d'une plante privilégiée et le tempérament de l'individu qui lui demande son rajeunissement.

Quelque brillants que fussent les résultats de ses découvertes, ceux qu'il avait obtenus ou qu'il croyait pouvoir obtenir, ce n'était cependant pour Paracelse que l'*a b c* de la magie. Aux yeux d'un alchimiste aussi consommé, la vie végétale n'est rien, c'est la vie minérale, la vie métallique qui est tout. Aussi nous assure-t-il qu'il ne tenait qu'à lui de s'emparer du premier être de la lune, du soleil, de Mars ou de Saturne, c'est-à-dire de l'argent, de l'or, du fer ou du plomb. Il lui était pareillement facile de saisir celui des pierres précieuses, des bitumes, des soufres, et celui même des animaux. C'est de la *vraie graine de miracles* à ensemencer l'immensité.

Paracelse, qui n'avait pas de temps à perdre, ne crut pas nécessaire de faire lui-même les conquêtes qu'il signale; mais il a bien voulu consigner dans ses ouvrages le moyen d'atteindre un but qu'il lui était, à lui, inutile de toucher pour être matériellement convaincu de son génie. Il est fâcheux qu'on

ne puisse profiter en rien de ses bonnes intentions. S'il a été assez généreux pour nous léguer ses arcanes, il ne l'a pas été assez pour rendre son testament intelligible. « L'on dira peut-être, y lisons-nous, que j'ai écrit de manière que cela ne peut pas servir de beaucoup au lecteur qui voudrait apprendre à fond ces grands secrets? Je réponds qu'il ne faut pas jeter de perles devant les pourceaux. Dieu donnera le reste et toute l'intelligence à qui il voudra. Je n'écris ceci que pour le commencement. Il faut que l'artiste cherche le reste et qu'il le trouve. »

Je veux bien que l'on cherche, mais trouver, c'est une autre affaire. « Il faut prendre ce qu'il nous dira, est-il écrit dans *le Philalèthe*, non comme d'un homme qui conduit par la main un aveugle, mais comme d'une personne qui met un homme d'esprit clairvoyant dans le chemin qui peut le conduire où il veut aller. » Mettons que nous soyons tous gens d'esprit et clairvoyants, et, suivant avec précaution les indications de Paracelse, tâchons d'arriver promptement à ce qu'il y a de mieux en alchimie. Nous n'avons que faire de toutes ces broutilles de secrets dont nous avons déjà trop parlé. Voyons tout de suite comment nous pourrons nous y prendre pour nous procurer la pierre philosophale. Paracelse nous donne pour cela plusieurs moyens. Voici le plus

court et le plus simple, tel qu'on le trouve énoncé dans le livre, devenu fort rare, d'Incola Francus.

« Prenez du mercure, ou bien l'élément du mercure, séparant le pur de l'impur, ensuite réverbérez-le à parfaite blancheur. Alors vous le sublimerez avec le sel armoniac, et cela tant de fois jusqu'à ce qu'il se résolve en liqueur. Calcinez-le, coagulez-le, et faites-le encore dissoudre : et digérez au pélican pendant un mois philosophique, jusqu'à ce qu'il se coagule et prenne la forme de corps dur; alors cette forme de pierre est incombustible, et rien ne peut la changer ou altérer; les corps métalliques qu'elle pénètre deviennent fixes et incombustibles; car cette matière est incombustible, et elle change les métaux imparfaits en métal parfait. Quoique j'aie donné la pratique en peu de paroles, cependant la chose demande un long travail et beaucoup de *circonstances difficiles* que j'ai omises exprès pour ne pas ennuyer le lecteur, qui doit être fort diligent et intelligent, s'il veut parvenir à l'accomplissement de ce grand ouvrage. »

Il est vrai, ajoute son apologiste, que si Paracelse n'a pas tout dit, il a dit du moins une partie fort importante. Je ne demande pas mieux; j'avoue seulement que je ne serais pas fâché de savoir quelle est cette partie importante qu'il nous révèle; car, j'ai beau retourner son thème en tout sens, ma diligence

ne va pas jusqu'à deviner les *circonstances difficiles* qu'il faudrait débrouiller pour arriver à bonne fin. Pour ceux de nos lecteurs qui croiraient que nous avons pris un mot pour l'autre, en parlant du sel *armoniac*, nous dirons que nous ne nous sommes pas trompés et qu'il n'est ici nullement question d'ammoniac, comme on pourrait le supposer au premier abord. Le sel dont il s'agit est le sel armoniac mercuriel, découvert par Raymond Lulle, « ainsi nommé à cause de la concordance et harmonie que la quintessence du vif-argent se trouve avoir avec l'essence de tous les métaux. » Il me semble que cette explication doit satisfaire les plus exigeants.

Les philosophes spagiriques ne sont pas d'accord sur la manière de composer la pierre. Les plus célèbres l'ont tous obtenue; mais tous par des *régimes différents*. C'est ce que Paracelse nous apprend lui-même au livre X, chapitre VI de ses *Archidoxes*, en commentant sa recette pour la compléter, et en profitant de cela pour critiquer ses confrères. « Je vais, dit l'auteur de l'abrégé de la doctrine, traduire tout cet article mot à mot, afin que le lecteur n'ait rien à désirer. » Je ne crois pas, dans le fait, qu'après cela on puisse encore demander quelque chose.

« J'omets ce que j'ai dit par-ci par-là de la théorie de la pierre; je dirai seulement que cet arcane

ne consiste pas dans la rouille ou fleurs de l'antimoine; il faut le chercher dans le mercure de l'antimoine, lequel, lorsqu'il est poussé à sa perfection, n'est autre chose que le ciel des métaux; car, de même que le ciel donne la vie aux plantes et aux minéraux, de même la quintessence pure de l'antimoine vitrifie toutes choses. C'est pourquoi le déluge n'a pu lui rien ôter de sa vertu ni de ses propriétés; car le ciel étant la vie des êtres, il n'y a rien de supérieur à lui, qui puisse l'altérer ou le détruire.

« Prenez l'antimoine, purgez-le de ses impuretés arsénicales dans un vaisseau de fer, jusqu'à ce que le mercure coagulé de l'antimoine paraisse blanc et remarquable par l'étoile qui paraît dans la superficie du régule. Mais quoique ce régule, qui est l'élément du mercure, ait en soi une véritable vie cachée, néanmoins ces choses sont en vertu, et non actuellement.

« Or, si vous voulez réduire la puissance à l'acte, il faut que vous dégagiez cette vie qui est cachée en lui, par un feu vivant semblable à lui, ou avec un vinaigre métallique. Pour trouver ce feu, plusieurs philosophes ont procédé diversement; mais, parce qu'ils convenaient dans les fondements de l'art, ils sont parvenus à la fin désirée. Car les uns, avec de grands travaux, ont tiré, du mercure coagulé du régule d'antimoine, sa quintessence,



et par ce moyen ont réduit à l'acte le mercure de l'antimoine : d'autres ont considéré qu'il y avait une quintessence uniforme dans les autres minéraux, comme, par exemple, dans le soufre fixe du vitriol ou de la pierre d'aimant, desquels ils ont tiré la quintessence, avec laquelle ils ont ensuite mûri et exalté leur ciel et l'ont réduit à l'acte. *Leur opinion est bonne*, et pour cela elle a eu son effet. Cependant ce feu et cette vie corporelle, qu'on cherche avec tant de peine, se trouve bien plus facilement, et en une plus haute perfection, dans le mercure vulgaire : ce qui paraît par sa fluidité perpétuelle, qui marque qu'il y a en lui un feu très-puissant et une vie céleste, semblable à celle qui est cachée dans le régule de l'antimoine. Or, qui voudra exalter notre ciel métallique, étoilé, à sa grande perfection, et réduire en acte ses vertus potentielles, il faut premièrement qu'il tire du mercure vulgaire la vie corporelle, qui est un feu céleste, c'est-à-dire la quintessence de l'argent vif, laquelle est le vinaigre métallique : ce qui se fait en le dissolvant dans l'eau qui l'a produit, et qui est sa propre mère, c'est-à-dire le dissoudre dans l'arcane du sel qu'on a décrit et le mêler avec l'estomac d'Anthion, qui est l'esprit du vinaigre, et dans ce menstrue dissoudre et digérer le mercure coagulé de l'antimoine, le digérer dans ladite li-

queur, et enfin le réduire en cristaux d'un vert jaunâtre, desquels nous avons parlé dans notre manuel. »

Qui eût jamais pu s'imaginer que cette recette si courte, et qui avait l'air si simple quand nous l'avons rapportée, était au fond si compliquée? Nous ne sommes cependant point encore au bout du problème, et, puisque nous avons commencé à entrer dans les détails qui peuvent en amener la solution, force nous est de les donner tous. C'est peut-être un peu long, mais on en sera dédommagé par les flots de clarté qui vont jaillir de tous côtés des aphorismes du grand homme. C'est le *nec plus ultra* de l'éloquence hermétique. Les extrêmes se touchent, et il se pourrait que cet excès de lumière fît sur les profanes absolument le même effet que les ténèbres. Je le crains; mais c'est un malheur que je ne puis leur épargner. Paracelse nous ayant renvoyés à son manuel, il faut de toute nécessité y recourir, si l'on veut être en état de discuter, en connaissance de cause, la question du grand œuvre. C'est un petit sacrifice de patience; mais la récompense peut être si grande, que nous ne devons pas plus hésiter à le réclamer, qu'on ne doit balancer à le faire. On a prétendu longtemps qu'on ne pouvait trouver le diamant que dans la tête des crapauds. Il en est de même de la pierre philosophale. On ne la trouve que dans la tête des

alchimistes. Il faut bien se résoudre à l'y chercher.

« Prenez, dit-il, l'électre minéral non encore mûr (l'antimoine), mettez-le dans sa sphère, dans le feu avec le fer, pour en ôter les ordures et autres superfluités, et purgez-le autant que vous pourrez, suivant les règles de la chimie, afin qu'il ne souffre point par lesdites impuretés. Faites, en un mot, le régule avec le marc. Cela fait, faites-le dissoudre dans l'estomac d'autruche (le vitriol) qui naît dans la terre et qui est fortifié par sa vertu par l'aigreur de l'aigle (le vinaigre métallique ou essence de mercure, le grand circulé). Lorsque l'essence est consommée, et qu'après la dissolution il a pris la couleur de l'herbe qu'on appelle *calendule*, n'oubliez pas de le réduire en essence spirituelle lumineuse, qui est semblable au succin ou ambre jaune. Après cela, ajoutez-y de l'aigle étendue, la moitié du poids qu'avait l'électre avant sa préparation, et cohobez souvent l'estomac d'autruche dessus la matière, et, de cette manière, l'électre devient toujours plus spirituel. Quand l'estomac d'autruche est affaibli par le travail de la digestion, il faut le fortifier et distiller souvent et cohober. Enfin, quand il a perdu toute l'acrimonie, ajoutez la quintessence tartarisée qui surnage de quatre doigts, afin qu'il perde toute l'acrimonie et qu'il s'élève avec elle. Réitérez cela tant

de fois, jusqu'à ce qu'il devienne blanc, et cela suffit; car vous verrez vous-même comme peu à peu il s'élève en forme d'aigle exaltée, et, avec peu de peine, il se convertit en sa forme (en forme de mercure sublimé): et c'est ce que nous cherchons.

« Je vous dis en vérité qu'il n'y a pas de remède plus grand dans la médecine que celui qui gît dans cet électre, et qu'il n'y en a pas un semblable dans tout le monde.... Mais, afin de ne me point détourner de mon propos et ne pas laisser cet ouvrage imparfait, observez la manière dont vous devez opérer.... »

Je ne sais si on me pardonnerait de ne pas continuer : quant à moi, je ne me pardonnerais pas de m'arrêter. J'avoue que je ne comprends pas beaucoup cette phraséologie maçonnique des pères conscrits de l'hermétisme; mais dois-je mesurer l'intelligence des autres à la mienne? La nature, comme dit Fontenelle en parlant de ces mystères, n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre, et il se pourrait très-bien que mon voisin saisît parfaitement ce qui m'échappe. Parce que je ne me sens pas dans la tête un estomac d'autruche capable de digérer ces merveilles, et de donner, en les digérant, naissance à un aigle, est-ce une raison pour que ces oiseaux ne trouvent pas à se nicher et à pondre dans quelque cage moins étroite? Ce serait d'une présomption inexcusable.

Je crois fermement d'ailleurs qu'il n'y a aujourd'hui personne, ou à peu près personne, qui ait vu ce qui me reste à vous montrer, et c'est une rareté comme une autre. On a bien sur sa cheminée de petites horreurs chinoises de trois ou quatre siècles, dont tout le mérite est de n'être que là; pourquoi refuserait-on d'admettre, dans une case de sa mémoire, de petits magots d'éloquence qui ont l'avantage de ne plus se rencontrer nulle part? Ce serait injuste.

« L'électre étant donc détruit, comme on l'a dit, pour parvenir à la fin désirée (qui tend à en faire une médecine universelle tant pour les corps humains que métalliques), prenez votre électre, rendu léger et volatil par la méthode enseignée ci-dessus.

« Prenez-en autant que vous voudrez pour le réduire à sa perfection, et mettez-le dans un œuf philosophique de verre et scellez-le très-bien, afin que rien ne respire; mettez-le dans l'athanor autant de temps, jusqu'à ce que, sans aucune addition et par lui-même, il se résolve en liqueur, de manière que dans le milieu de cette mer il paraisse une petite île, laquelle tous les jours diminue, et enfin que tout soit converti en une couleur noire comme de l'encre. Cette couleur est le corbeau ou l'oiseau qui vole la nuit sans ailes, et lequel, par la rosée céleste, en s'élevant, retombe continuelle-

ment par une continuelle circulation, se change en ce qu'on appelle la tête du corbeau, laquelle se change ensuite dans la queue du paon, et ensuite prend la couleur des plumes du cygne, et enfin acquiert une extrême rougeur, qui marque sa nature ignée, et en vertu de laquelle il chasse toutes sortes d'impuretés et donne de la force aux membres débiles. Cette préparation, suivant tous les philosophes, se fait dans un seul vaisseau, dans un seul four, avec un feu égal et continuel, et cette médecine, qui est plus que céleste, guérit toutes les infirmités, tant des corps humains que métalliques; c'est pourquoi personne ne peut entendre ni parvenir à un tel arcane sans le secours de Dieu : car sa vertu est ineffable et divine. »

Des préceptes si catégoriques me paraissent de nature à détruire radicalement l'erreur où nous sommes presque tous, que la pierre philosophale est une chimère. Si nous n'en avons pas tous un petit morceau dans notre poche, ce qui me semble assez probable, c'est que depuis deux cents ans personne n'avait pris soin d'en rechercher le secret. Il était resté noyé dans les œuvres un peu trop atlantiques où l'on n'a plus l'habitude de plonger. Mais maintenant que nous venons de l'en tirer comme une perle de l'Océan, si nous continuons à traîner un corps malingre et à garder une bourse vide, c'est que nous le voudrons bien.

Grâce à Paracelse, et c'est, par parenthèse, un beau cierge que l'enfer lui devra, il ne sera plus désormais permis de tirer le diable par la queue, métier très-fatigant et très-peu lucratif. Cela peut encore se dire, et même se faire aujourd'hui; mais demain, c'est défendu.

X.

« Quand Paracelse, dit un de ses scoliastes, n'aurait fait que ce livre de la quintessence dont nous venons de donner un spécimen et qui est le cinquième des archidoxes, on pourrait juger que son esprit était *quasi divin*, et l'on voit bien que ce qu'il a écrit n'est pas d'un ignorant, d'un homme qui écrit au hasard et suivant les vapeurs du vin, comme les envieux l'ont voulu dire. »

Si cela peut faire plaisir à quelqu'un de ses partisans, je veux bien admettre qu'il n'a pas écrit sous la dictée de l'ivresse; mais je ne croirai jamais qu'il ait écrit sous l'inspiration de la lumière. On entrevoit pourtant quelque chose d'assez clair dans les replis de ténèbres où s'enveloppe sa pensée; c'est son orgueil. Quelques expériences chimiques, assez adroitement faites, lui avaient donné une telle confiance dans ses forces qu'il ne se croyait rien d'impossible. Nous apporterons ici quelques preuves de ce fait, qui ne laissent pas que d'être diver-

tissantes par l'intrépidité d'outrecuidance dont elles font foi.

Ne pouvant pas créer un monde en bloc, parce qu'il n'aurait su où le mettre, et dédaignant de le créer en détail, il tenta d'y suppléer en expliquant celui-ci et la formation de tout ce qu'il contenait. Il assurait que les semences des choses existaient de toute éternité, qu'elles étaient répandues dans l'univers, et qu'elles se développaient, à leur jour et à leur heure, sous l'influence de combinaisons naturelles, identiquement semblables aux opérations qu'il avait imaginées.

Poussant bientôt son système aux dernières limites, il avança qu'il ne tenait qu'à lui de produire des hommes sans le concours des deux sexes. Dans l'état où il était, c'était indubitablement ce qu'il pouvait faire de mieux pour avoir des enfants, d'autant que le procédé paraît être infaillible. Vous n'avez qu'à vous procurer les substances spagiriques nécessaires (il omet malheureusement de nous dire lesquelles), et, les enfermant dans une fiole de verre, à les mettre digérer au fumier de cheval durant l'espace de quarante jours. Au bout de ce terme, il y a quelque chose qui commence à se mouvoir et à vivre dans votre bocal. Ce quelque chose c'est un homme, un homme qui n'a pas de corps et qui est transparent. Comme c'est facile à reconnaître,

un homme qu'on ne voit pas! N'importe, il existe, et il ne s'agit que dé l'élever. Ce n'est pas plus difficile que de le faire. Vous y parviendrez en le nourrissant journellement pendant quarante semaines, et sans le sortir de son fumier, avec *l'arcane du sang* humain. Au bout de ce temps vous aurez un véritable enfant vivant, ayant tous ses membres aussi bien conformés que n'importe quel enfant né de la femme. Il sera seulement beaucoup plus petit qu'un nourrisson ordinaire, et son éducation physique exigera beaucoup plus de soins et d'attention. C'est ce que nous appelons, nous autres alchimistes, *homunculus*, ou homme artificiel.

Derrière toutes ces hyperboles d'aberrations, exprimées avec l'aplomb de la certitude, il se cache pourtant je ne sais quelles lueurs de puissance qui impressionnent l'imagination, et il ne faut point s'étonner que, dans le siècle dernier, des hommes de savoir et de raison, qui ne croyaient pas nécessaire d'être des charlatans, aient repris sérieusement ce que ces rêves d'inventions paraissaient offrir d'ingénieux. Il y a plus de Paracelse qu'on ne croit dans les considérations de Leeuwenoeck et de Spallanzani sur la nature de certains infusoires, et dans celles de Needham sur les générations spontanées.

Needham est ce physicien anglais dont s'est tant

moqué Voltaire, qui crut avoir découvert, non pas précisément des hommes, mais des animalcules anguilliformes qui n'étaient que des commencements d'êtres humains, dans de la farine de blé fermentée, et qui profita de cette découverte pour énoncer que nous n'étions, tous tant que nous sommes, que des anguilles perfectionnées. Il paraît même qu'il crut possible de procréer des êtres par une autre méthode que celle dont on se sert d'habitude, et qui semble encore aujourd'hui la meilleure. Il s'agirait tout bonnement, pour résoudre ce problème, de faire infuser de la fleur de farine dans de l'eau distillée, d'enfermer l'infusion dans une petite poche de baudruche, et de mettre, pendant neuf mois, couver le tout dans du fumier. Au bout de ce terme, le fumier ne pouvait pas faire autrement que d'accoucher d'un enfant. Cela se disait et s'écrivait un peu plus de deux siècles après la mort de Paracelse. Qu'on prétende après cela qu'il n'y a que la vérité qui ne change pas !

Un homme supérieur à Needham, le Génevois Charles Bonnet, qui ne se flattait pas d'être magicien, ressuscita aussi, il n'y a pas encore tant d'années, et quoiqu'il ne l'eût probablement jamais lu, quelques erreurs de notre alchimiste. Il remit en honneur, dans ses *Contemplations de la nature* et sa *Palingénésie*, le système de l'éternité

des germes. Cela ne prouve certes pas que Paracelse eut raison ; mais cela dénote chez lui une certaine portée philosophique, et peut donner à penser qu'avec une meilleure direction il eût pu produire autre chose que des extravagances et des paradoxes.

On trouve encore, dans les profondeurs les plus impénétrables de ses œuvres, bien d'autres idées qui sont revenues sur l'eau,. et qui surnageront longtemps avant de faire place à d'autres résurrections sorties de quelque autre gouffre. Tel est le système entier du magnétisme, qui n'est qu'une nouvelle et dernière transformation du système des archées.

« Tous les êtres dépendants de la matière, dit à ce sujet M. Deslandes dans son *Histoire de la Philosophie*, ont une forme intérieure et assujettissante, à laquelle Paracelse donne le nom général d'esprit olympique ou astre, et c'est cette forme qui constitue l'essence de chaque corps, et qui fait, par son harmonie universelle et universellement répandue, qu'ils ressentent tous quelque chose d'analogue et de sympathique l'un pour l'autre. En effet, quoique tous les êtres aient un caractère propre et distinctif, qu'ils vivent chacun à leur manière, ils ont pourtant une correspondance mutuelle et réciproque, une liaison intime qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. »

Maintenant il ne s'agit plus, pour nous assurer de ce qu'il y a de sympathique entre nous et telle ou telle chose, tel ou tel individu, d'en surprendre chimiquement le premier être, et, l'ayant surpris, de mettre notre nature spirituelle en correspondance avec la sienne : il s'agit d'établir ces relations par le fait seul de la volonté; et Paracelse en a le secret.

S'il ne nous enseigne pas comment on y parvient, il nous assure du moins qu'on y réussit. C'est ainsi qu'il en est arrivé à s'entretenir avec les morts, à discourir intelligiblement avec des personnes éloignées de plus de deux cents lieues. C'est absolument la même chose que ce que nous faisons aujourd'hui. Ce sont les mêmes miracles, se produisant avec le même mystère et s'expliquant avec la même clarté, c'est-à-dire se montrant peu, et s'expliquant encore moins.

Paracelse va plus loin dans quelque autre endroit de ses ouvrages. Il ne se borne pas à dire que tous les êtres recèlent en eux quelque chose de la nature de l'aimant, qui les force à graviter les uns vers les autres; il affirme que nous ne sommes tous que des aimants organisés, ayant chacun nos pôles qui se cherchent et qui s'attirent. Nos pensées ne sont que des émanations magnétiques, qui, en s'échappant de nos cerveaux, pénètrent dans les têtes qui leur sont apparentées, et vont

y porter, avec un reflet de notre vie, le mirage de nos secrets. On voit qu'un pas de plus il était somnambule, il dormait déjà tout éveillé.

On trouve aussi dans Paracelse les éléments de la médecine homœopathique, que l'on croit née d'hier, et qui se trouve, sans le savoir, plus âgée qu'elle n'en a l'air. Le secret des homœopathes consiste à mettre la nature spirituelle de l'homme en rapport ou en contact avec le principe spirituel des médicaments. Paracelse dégageait ce principe par les manipulations les plus compliquées. Les disciples d'Hahnemann ont simplifié la méthode et séparent le pur de l'impur par des triturations multipliées, mais c'est la même chose. Quand on vous donne aujourd'hui un globule de camomille ou d'aconit, ce n'est pas de l'aconit ou de la camomille qu'on vous donne, c'est le premier être de ces plantes qu'on dynamise et qu'on exalte par le mouvement, suivant les prescriptions mêmes de Paracelse, qui ne vous administrait ses remèdes qu'après les avoir poussés par le mouvement circulaire à leur dernier degré *de puissance et d'exaltation*. « Les arcanes et les magistères, lisons-nous dans le Ve livre des *Archidoxes*, ne sont que les quintessences exaltées et poussées à une plus grande perfection par la circulation, et autres manières qui purifient et subtilisent la quintessence. »

On recueillerait encore, si l'on voulait chercher, le germe de bien d'autres idées, de bien d'autres découvertes, de bien d'autres illusions, dans les œuvres de Paracelse. C'est une mine féconde et qui n'est pas près de tarir. Il semble avoir caché, sous le voile de ses formules, sous le chiffre de ses hiéroglyphes, tout ce qu'il est permis à l'âme humaine d'enfanter d'hypothèses. Ne voilà-t-il pas qu'aujourd'hui on se remet à écrire sur les esprits, absolument comme s'ils ne nous quittaient ni jour ni nuit? « Je conçois aisément que ce sont là les vraies sciences, dit Molière à Paracelse dans un dialogue de Fontenelle. Connaître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien; mais connaître les génies qu'on ne voit pas, c'est tout autre chose. » Hélas! hélas! on ne fait pas même de nouveaux rêves : on retombe dans les anciens.

XI.

Une fois en possession de la pierre philosophale, un *artiste* ordinaire aurait pu se tenir pour satisfait. Mais un homme de l'acabit de Paracelse ne pouvait pas se contenter d'avoir franchi le premier degré de l'impossible, il lui fallait aller au delà. Il fallait faire passer cette pierre indissoluble à l'état fluide, la réduire en élixir de vie, rendre, en un mot, l'or potable. C'est ce qu'il fit. Jusque-là, il n'a-

vait confectionné que des mixtures qui rajeunissent ; mais, continuant ses efforts, il finit par découvrir le véritable mercure de vie, la véritable teinture du soleil, grâce à laquelle le corps de l'homme devient immortel comme son âme.

« Cet arcane, dit-il, n'a pas besoin d'explications : son nom seul l'explique suffisamment. Elle est une médecine si excellente et si utile, que, de même que la teinture des teinturiers teint intimement toute sorte de draps dans la couleur qu'elle porte, de même aussi cette teinture convertit toutes sortes d'humeurs, quelque malignes qu'elles soient, en santé, les pénétrant par sa subtilité dans toutes ses parties, et transmuant le mal en bien, comme la flamme transmue le bois et autres matières combustibles en feu et en flamme. »

Quoique jaloux de ses secrets comme tous les alchimistes, et forcé par serment de ne les révéler aux profanes qu'à l'ombre du style le plus apocalyptique, Paracelse n'a pas dédaigné de nous communiquer la recette de cette merveille, et elle est d'une telle simplicité qu'il y a lieu de s'étonner que l'on consente encore à mourir. Il y a une inconcevable négligence de notre part à ne pas vivre, ne fût-ce que par curiosité, quelques centaines d'années de plus.

« Prenez le mercure essentifié séparé de toute

impureté. Sublimez-le avec l'antimoine, de manière que tous les deux se subliment ensemble, et qu'ils deviennent un seul être inséparable. Faites-les résoudre sur le marbre, dissolvant et coagulant quatre fois ; après quoi l'élixir est accompli, lequel élixir est un ferment qui se cuit et se mêle avec le principe radical de la vie, et il a le pouvoir de la soutenir en bon état et de résister à tout ce qui lui est contraire. Car, de même que l'arsenic change en poison tous les aliments, cet élixir contribue à changer tout en bien, et défend le corps du mal, et même, après la mort, empêche que le cadavre ne pue, et le défend de la corruption. »

Il peut sembler assez extraordinaire que Paracelse compte, au nombre des vertus d'un breuvage qui nous rend immortel, la faculté d'empêcher nos cadavres de puer et de se corrompre. Mais il ne faut pas avec lui s'arrêter à des minuties de contradictions qui peuvent échapper à la fougue de l'écrivain. Cela, d'ailleurs, peut vouloir dire que, si le médecin porteur de cet élixir arrivait trop tard près d'un malade, il saurait au moins, par forme de dédommagement, lui conserver l'apparence de la vie qu'il n'aurait pu sauver. Les énigmes ont un grand avantage sur les définitions, qui sont de glace et en ont la rigidité. Elles ont, sinon la transparence de l'air, au moins son élasticité.

On sent bien, dit Paracelse avec une modestie

qui ne lui est pas habituelle, qu'une pareille découverte ne peut pas être attribuée au génie de l'homme; on ne la doit qu'à la bonté divine qui, ayant fait la vie, a seule la faculté et le droit de la prolonger. « Certissimum est hoc naturæ arcanum arcanorum, omnium secretissimum, revelatum potius esse mortalibus ab ipsomet Deo, quam fuisse ab iisdem mortalibus excogitatum. » Ainsi s'exprime, non pas Paracelse lui-même, mais un de ses derniers apôtres, le docteur Jean Fabre, de Toulouse, dans le *Propugnaculum alchimiæ.* « Notre seule part de gloire en cette affaire, ajoute-t-il, est d'avoir été choisi par l'Éternel pour recevoir cette haute confidence. » Il me semble que ce n'est déjà pas mal, et qu'en demander davantage serait manquer tout à la fois d'adresse et de discrétion.

Ce dont il n'est pas facile de se donner raison, c'est que, devenu maître d'un si précieux secret, notre fameux philosophe ait mieux aimé remonter à son origine et à ses premiers effets que de tenter l'épreuve de ses vertus; car il ne paraît pas qu'il ait essayé d'une seule expérience. Ce n'est guère généreux. Ne pas daigner nous faire la charité de quelques miracles, quand on en est si bien garni, c'est à croire qu'on n'a recherché la puissance que pour une vaine satisfaction d'amour-propre. Je trouve ce procédé d'un égoïsme déplorable.

Ne pouvant pas vivre nous-mêmes autant que nous voudrions, nous n'en devons pas moins quelque reconnaissance à Paracelse pour nous avoir appris comment et pourquoi nos premiers pères vivaient des siècles, tandis que nous autres infirmes nous avons la bêtise d'être vieux à quatre-vingts ans, et même avant. Les érudits ont cherché à diminuer l'âge des premiers humains, en assurant qu'ils ne calculaient pas l'année comme nous, ce qui est infiniment probable, et que, les forces vitales de la terre ayant diminué, il est tout naturel que celles de ses enfants diminuent dans la même proportion. Ce sont là des raisons d'Académie, dont ne peut pas s'accommoder *un vrai philosophe*. Si Adam a vécu neuf cents et tant d'années, cela tient uniquement à ce qu'en le chassant du paradis Dieu lui avait révélé, par forme de consolation, le secret de la pierre philosophale liquide, de la teinture suprême du soleil. Sans cela, le pauvre homme n'aurait jamais pu se tirer d'affaire. « Non poterat enim Adamus, noster primus parens, ex Paradiso ejectus, et miser nudusque in vitæ humanæ calamitates projectus, se tam diu ab ipsa morte conservare. »

Puisqu'il était immortel, on me demandera peut-être pourquoi il est mort. Paracelse ne le dit pas; mais il est vraisemblable qu'après neuf siècles de séjour ici-bas, à une époque où il n'y avait pas



beaucoup de distractions dans le monde, notre premier père en eut assez, et renonça par lassitude, à l'usage d'une liqueur, qu'il fallait sans doute employer de temps en temps pour s'entretenir. Si Abel fut tué, c'est qu'encore dans la fleur de la jeunesse, qui ne voit que le présent et vit au jour le jour, il n'avait pas songé aux accidents du lendemain. Il n'en est pas moins vrai que ce secret passa de patriarche en patriarche, et que c'est grâce à lui qu'ils se maintinrent si longtemps sur terre. Ils n'en sortirent, comme Adam, que lorsqu'ils se sentirent rassasiés de jours. Cette satiété ne fit de remarquables progrès qu'après le déluge.

Paracelse explique aussi par la possession de ce philtre inestimable l'état florissant du globe sous ses premiers habitants. Quoique cela ne soit point constaté par les Écritures et les traditions, il lui paraît certain que les premiers détenteurs de la pierre philosophale liquide ne se contentaient pas d'en prendre à des intervalles donnés, mais admettaient au bénéfice de leur longue vie leurs bestiaux, leurs volailles, leurs légumes, leurs arbres. Dans un temps où les bras manquaient nécessairement à l'agriculture, on sent combien il était important de ne pas avoir sans cesse à renouveler ses vergers, ses semailles, ses basses-cours. Quand nos pères plantaient un arbre, ils étaient assurés

que son ombre ne les quitterait pas. La vie était commune entre les êtres et les choses, et la nature en était plus chère à ses enfants. Tout cela est bien regrettable.

La pierre philosophale avait encore une autre vertu, le don d'éclairer pendant la nuit comme la lune ce qu'elle éclairait et faisait vivre dans le jour comme le soleil. C'est la conscience qu'il avait de ce pouvoir phosphorescent qui mit Paracelse sur la voie d'une découverte assez importante pour l'archéologie, savoir : que ce n'était point une escarboucle, comme on l'a supposé, mais une vraie pierre de philosophe qui, dans l'arche, servait de lampe ou de chandelle à Noé. Je recommande l'appréciation de ce problème historique aux lumières de l'Académie des Inscriptions, au zèle de tous les antiquaires de France et de l'étranger. Leurs recherches nous feront moins amèrement déplorer que leur spagirique prédécesseur n'ait pas mis ses instructions un peu plus à notre portée.

S'il ne nous a pas clairement enseigné les moyens de parfaire son élixir, il a été plus explicite sur les effets immédiats de ce puissant magistère. De même qu'il avait été sans restrictions quand il s'était agi de nous initier aux prolégomènes de notre rajeunissement par l'esprit de mélisse, il n'a pas été avare de détails

sur les préliminaires de notre immortalité. A peine une goutte de son essence aura-t-elle touché vos lèvres, que vous vous sentirez comme dégagé de la matière. Toutes les ordures de la vie se balayent d'elles-mêmes au souffle d'une interminable jeunesse, les ombres de la mort reculent, ses ténèbres se replient devant les rayons qui vous pénètrent. « Separantur omnia excrementa vitæ; et umbræ et tenebræ mortis sic discutiuntur, et a vitali substantia procul eliminantur. » C'est à vous en faire venir l'eau à la bouche. Malheureusement il n'y vient que cela.

Ce qui pourrait faire douter de la véracité de Paracelse et de ceux qui ont prétendu, comme lui, posséder la pierre philosophale, c'est qu'aucun d'entre eux n'a eu l'idée de s'en servir pour allonger tant soit peu ses jours. Ce doute n'est qu'une preuve de notre faiblesse. N'ayant plus rien à découvrir, qu'auraient-ils fait de cet éternel supplément d'existence? A quoi bon s'épargner la mort, quand on est sûr qu'elle n'est réellement pas? Vous trouverez le mot de ce phénomène d'indifférence dans la *Nouvelle lumière tirée de la fontaine de la nature*, par Michel Sandivogius. « Maintenant, dit-il, je ne m'étonne plus comme autrefois de ce que les philosophes qui ont découvert ce baume miraculeux ne daignent pas en faire usage. Une fois parvenu là, toute la vie céleste se réfléchit dans la

pensée aussi clairement que notre figure dans un miroir; et on serait plutôt tenté de se tuer que de continuer à végéter sur cette terre. » N'est-ce pas très-singulier, et encore plus philosophique, de voir que la possession de l'immortalité conduise à la tentation du suicide? Après cela, ils n'ont peut-être parlé ainsi que pour nous dégoûter de chercher. La précaution est devenue bien inutile.

XII.

Quand un philosophe aussi peu renommé que Michel Sandivogius se montre tellement désintéressé de l'existence, qu'il ne se soucie pas d'ajouter une heure aux jours qui lui ont été destinés, il n'est pas surprenant qu'un génie comme Paracelse ne se soit pas occupé de s'assurer une perpétuelle jeunesse. Il n'y songea pas une minute. Malgré sa cervelle dérangée, il était trop sage pour vouloir changer d'âge : la vie ne l'avait pas assez bien traité pour qu'il fût curieux de recommencer. Ennemi des médecins d'ailleurs, il n'était pas digne de lui d'imiter, au moins par sa longévité, Hippocrate et Galien, qui vécurent chacun cent quatre ans, ou ce niais d'Asclépiade, qui alla jusqu'à cent cinquante. Il ne pouvait pas s'abaisser jusque-là, et soit pour cette raison,

soit pour une autre, il se laissa mourir de très-bonne heure, comme un grand homme qu'il était.

Il y a cependant des gens qui prétendent qu'il n'est pas plus sorti de ce monde que Nicolas Flamel, par exemple, qui habite actuellement les Indes, où il jouit de la plus honorable et la plus tranquille vieillesse. On affirme que Paracelse ne s'est pas borné à vanter son élixir, qu'il en a fait usage, qu'il vit encore, et qu'il écrit, dans un français qui ressemble à son allemand, des ouvrages qui sont cousins germains des premiers. C'est un conte. Tous les charlatans ne sont pas morts, mais celui-ci l'est bien; il est même, à ce qu'il paraît du moins, enterré.

« La tradition, dit un anonyme, porte que ses ennemis l'empoisonnèrent en une débauche de vin, à quoi il était facile de le porter comme étant Suisse de nation; et qu'étant ivre et endormi, ils lui ôtèrent les préservatifs qu'il portait toujours sur lui, de manière que, le poison ayant fait son effet, les remèdes ne purent plus agir. »

Cela se passait à Salzbourg en 1541. Paracelse, qui y vivait depuis quelque temps dans la plus profonde misère, avait alors quarante-huit ans, l'âge auquel était mort, six ans auparavant, le fameux Cornélius Agrippa. Malade d'excès, ou empoisonné, on le transporta à l'hôpital de Saint-Sébastien, où

il ne tarda pas à décéder, *en léguant tous ses biens* aux pauvres; c'est ce qu'on lit sur son tombeau, dans l'église de l'hospice :

« Conditur hic PHILIPPUS THEOPHRASTUS, insignis medicinæ doctor, qui dira illa vulnera, lepram, podagram, hydropisim, aliaque insanabilia corporis contagia, MIRIFICA ARTE sustulit, ac bona sua in pauperes distribuenda collocandaque honoravit.

« Anno MDXLI die XXIV septembris vitam cum morte commutavit.

« Aurea pax vivis, requies æterna sepultis. »

Cette épitaphe ne vaut pas sans doute la colonne de lumière qui s'éleva des reliques de Raymond Lulle, témoignant de sa sainteté et guidant les pèlerins jusqu'à sa sépulture; mais, dans un hôpital, on vous donne ce qu'on peut. Cette épitaphe nous paraît véridique, et nous n'avons aucune raison de suspecter la validité de ce certificat de mort. Nous pouvons donc, jusqu'à plus ample informé, regarder le trépas de Paracelse comme à peu près définitif. Le regrette maintenant qui voudra!

Tel que nous venons de le peindre, Paracelse est un homme d'une imagination remarquable et d'une intelligence peu commune, mais bizarre et incomplet, qui a passé la moitié de sa vie à mystifier ses semblables, et l'autre à se mystifier lui-même. On a voulu en faire une énigme, dont le mot

est génie ; c'en est une dont le mot est ambition et impuissance. Le bien dont il se targue et qu'il n'a pas fait, ses livres pleins d'emphatiques puérilités, qui n'attestent que la vanité de son savoir et l'extravagance de son orgueil, ne sont pas des titres à la bienveillance de nos souvenirs. C'est tout au plus si par ses aventures, mêlées de tant de mensonges évidents, il a quelque droit à notre curiosité. Ce prince de l'alchimie a été si radicalement détrôné, que c'est tout au plus si on nous pardonnera de rappeler qu'il a régné.

Un poëte anglais moderne, d'un incontestable talent, Robert Browning, n'en a pas moins cru devoir le choisir pour le sujet d'un drame à la fois fantastique et philosophique, comme Faust ou Manfred. Quel singulier héros pourtant que celui qui, traçant ainsi l'idéal des spagiriques, a cru faire en beau son portrait. « Les vrais philosophes, dit-il, ne s'abandonnent point aux langueurs de la paresse : ils ne se pavanent point en orgueilleux habits de peluche ou de velours, faisant coquettement chatoyer leurs bagues, ou enveloppant leurs mains délicates de gants blancs, portant au côté des épées à coquille d'argent ciselé : ils ne songent qu'à poursuivre leur noble tâche, suant nuit et jour à leurs fourneaux. Ils ne dépensent point leur temps en vaines récréations ; il n'y a pour eux de plaisir que dans le laboratoire. Ils portent des vê-

tements de cuir, un tablier et des culottes de peau, où ils s'essuient les mains. Ils mettent leurs doigts dans le charbon, dans la terre, dans le fumier, non dans des anneaux d'or. Ils sont basanés et noirs comme des forgerons ou des charbonniers, et ne se glorifient pas d'avoir de jolies figures bien débarbouillées. Ils rejettent au loin toutes ces sortes de vanités, pour ne s'occuper que de leurs creusets, pour monter un par un les degrés de la science. Ces degrés sont la distillation, la résolution, la putréfaction, l'extraction, la calcination, la réverbération, la fixation. la séparation, la réduction, la coagulation, etc. » Tout cela est peut-être fort beau, mais il est encore plus probable que ce n'est pas dramatique.

Robert Browning a voulu faire de son Paracelse le type de l'homme de génie malheureux, se heurtant dans sa force contre les bornes de l'esprit humain, se débattant contre les persécutions de la misère et les intrigues de l'envie; voulant échapper par les sensualités au désespoir de son impuissance et à la jalousie des hommes; puis, las de ses combats, usé de travail et de dégoûts, allant mourir, comme un lépreux, sur le grabat d'un hospice. Cet ouvrage, non pas comme pièce de théâtre, mais comme poëme, est sans contredit un des meilleurs de l'époque, mais l'auteur eût dû l'appeler de tout autre nom. Il n'y a là de vrai, sur

le compte de son héros, que le lit d'hôpital où il est mort. Tout le reste est fiction.

En somme, et le drame dithyrambique de Robert Browning à part, il doit rester dans la mémoire : que Paracelse n'a pas été inutile à la science; non pas pour avoir inventé la théorie de l'homme astral et avoir été le précurseur du magnétisme, mais pour avoir introduit dans la médecine l'usage de quelques remèdes héroïques dont elle ne s'était point encore avisée, le mercure, l'antimoine, le fer. Nul sans doute n'a fait plus d'efforts pour démolir la raison et édifier le merveilleux sur ses ruines; pour faire entrer de force la théosophie dans la physique; mais s'il interrogea la nature de travers, il fut du moins des premiers à enseigner qu'il fallait l'interroger et faire servir l'observation à éclairer la théorie. Au milieu même de ses divagations énigmatiques et de ses ténèbres volontaires ou involontaires, on voit éclater des bribes de pensées qui ont pu mettre sur la voie de plus d'une découverte, celle-ci, par exemple : La vie est une vapeur, et c'est dans la vapeur qu'est placée la merveille de l'art. On pourrait en recueillir plus d'une semblable dans l'indigeste fatras qu'il nous a laissé. C'est pour cela sans doute que le grand Bacon lui a fait l'honneur de parler sérieusement de lui dans son *Histoire de la nature*; cela doit lui compter pour un titre de gloire.

Pour nous qui ne l'avons pas ménagé, notre jugement final est que Paracelse fut non pas, comme on l'a dit, un fou incomparable et divin, mais un fou très-distingué, un charlatan enthousiaste, qui fut la première dupe de ses espérances et de ses impostures; qui écrivit de travers, ce qui est fort commun; qui eut un jour une grande idée, ce qui est fort rare; et à qui la médecine doit l'emploi de l'opium. Laisser après soi le sommeil! Il y a bien des grands hommes qui nous empêchent de dormir, et qui ne laisseront pas autre chose.

JÉROME · VIDA

JÉROME VIDA.

I.

Il y a tout un côté de la littérature moderne aujourd'hui complétement oublié ou inconnu, ce qui me paraît équivalent. C'est cependant sans contredit la portion du globe littéraire la plus peuplée qui fut jamais. Cette espèce de Chine intellectuelle, où dorment incognito tant de milliers de momies, les restes de tant de renommées stérilement laborieuses, s'étend à peu près, en prenant les âges pour degrés de latitude, depuis le IVe ou Ve siècle de l'ère vulgaire jusqu'au XVIIIe. Les rares voyageurs qui l'ont visitée assurent que, bien qu'on n'y bouge pas, il s'y fait un immense commerce d'opium.

Ce pays naguère si fréquenté, et qui ne se marque même plus sur nos cartes, ce pays jadis si bruyant, maintenant pétrifié, est silencieusement habité par des savants de toutes les nations, des poëtes, des historiens, des philosophes, une foule d'écrivains diversement fameux, et quelques-uns

méritant de l'être. Ils n'ont eu qu'un malheur, c'est de se tromper sur les voies et moyens de la réputation, et d'imaginer, pour la plus grande gloire de la parole humaine, de parler au monde un langage que le monde ne parlait plus. Cela peut être intéressant pour les morts; mais les vivants!

Quand nos idiomes civilisés n'étaient encore que des jargons sauvages ; quand nos mots, aujourd'hui si polis, si artistement ciselés, n'étaient encore que des débris plus ou moins défigurés des mots de l'antiquité, des morceaux de grec ou de latin rongés de rouille et de vert-de-gris ; quand, tyrannisant la pensée, ces informes patois imprimaient aux plus jeunes esprits un air de ruine et de décrépitude, il était tout naturel que l'intelligence se réfugiât dans une langue morte peut-être, mais encore chaude, et qui, si elle ne pouvait plus créer de monuments, palpitait toujours dans les œuvres impérissables qu'elle avait produites. On s'explique, dans le moyen âge, cette domination d'un passé florissant sur un présent qui essayait de s'épanouir; mais plus tard, après les écrits de Spenser et de Shakspeare en Angleterre, ceux de Dante, de Pétrarque, de Boccace et de tant d'autres en Italie, ceux de Cervantes, de Quevedo et de Calderon en Espagne, ceux de Pascal et de Corneille en France, quelles raisons pouvait-on avoir d'ajouter ou de vouloir ajouter quelque chose à la littéra-

ture d'un peuple disparu? Aucune qui soit fondée, plusieurs qui sont spécieuses.

La première, à mes yeux, de ces raisons spécieuses, c'est qu'on a beau avoir confiance dans l'avenir et l'éclat d'un instrument nouveau, on en a malgré soi davantage dans une langue qui a déjà fourni de nombreux chefs-d'œuvre, qui a fait largement ses preuves de vigueur et de longévité. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'en Europe le latin a été de tout temps la base de toute éducation libérale et distinguée. En le choisissant pour interprète de son intelligence, on était donc sûr de s'adresser à l'élite du monde civilisé. Cela devenait plus problématique en recourant aux vocabulaires modernes qui, même au XVI[e] siècle, ne dépassaient guère la frontière des pays où l'on s'en servait. Il est sans doute fort beau d'être compris et applaudi chez soi ; mais qu'est-ce, je vous le demande, pour un auteur dont l'ambition ne va pas à moins que d'envahir les siècles, qu'un cercle contemporain d'admirateurs compatriotes? L'amour-propre n'a pas trop de l'univers pour auditoire.

A ce motif de vanité pouvait se joindre une espérance plus pure et plus relevée, encore qu'un peu mondaine. Le latin, mis en déroute et en fuite par les Barbares, est resté inexpugnable dans la citadelle de l'Église. Il est demeuré la langue du sacerdoce et de la prière, et il ne serait point éton-

nant qu'en l'empruntant pour s'exprimer, l'histoire, la science, ou la poésie, crussent prêter aux œuvres éphémères de l'homme quelque chose de l'éternité de la religion.

L'erreur est sans doute respectable, mais c'en est une. La religion est chose si haute et si sainte, qu'elle n'a pas à s'occuper de nos recettes d'éloquence, de nos formulaires de rhétorique. Son esprit pénètre tout, vivifie les moindres paroles. Elle ne s'amuse pas comme nous à éplucher le dictionnaire pour en trier les perles. Elle n'a que faire de syllabes brillantes et sonores : sa flamme transfigure les plus froides et les plus ternes. Le souffle de sa puissance est dans ce qu'elle dit, et non dans la manière dont elle le dit. Il n'en est pas tout à fait de même de ce que nous disons, nous autres profanes. Notre inspiration a beau venir du ciel, elle n'en vient certainement pas en droite ligne, et si, non contente d'avoir à traverser les ambages de notre langue natale, elle a besoin, pour se manifester, de lutter contre les obstacles d'une syntaxe étrangère, il y a tout à parier qu'elle ne se manifestera pas.

Un fait positif, c'est que, tout inspiré qu'il soit ou qu'il suppose l'être, un poëte, un orateur, qui, s'en tenant à être bon chrétien et catholique jusqu'au bout de la plume, se bornerait à s'exprimer comme l'Église, s'exprimerait fort mal. Cela est

tellement vrai, il le sent si bien lui-même, qu'au lieu de s'appliquer à parler comme elle, il compromet son orthodoxie jusqu'à vouloir parler comme Virgile ou comme Cicéron. Des cardinaux même, s'insurgeant contre le latin de la messe, ont visé à écrire comme des païens du temps d'Auguste. S'ils n'ont pas réussi, ce n'est pas leur faute, et leur péché stérile doit leur compter pour deux.

Il est certain que la plupart ont manqué leur but ; mais quelques-uns l'ont-ils atteint ? Telle est la question. A-t-on, dans nos âges récents, serré de si près l'antiquité, imité si fidèlement ses habitudes, ses locutions, ses allures, qu'on puisse, à l'occasion, prendre un moderne pour un ancien? On l'a souvent prétendu, on l'a maintefois affirmé; mais je n'en crois pas un mot. J'admettrai, si on le veut absolument, que nous savons le latin : j'accorde même que nous en comprenons toute la force, toute la grâce, toute la finesse; mais sommes-nous capables de nous approprier ces richesses, de nous les assimiler? Je fais plus qu'en douter, je le nie. Nous qui avons tant de peine à traduire nos pensées, telles que nous les concevons, dans une langue avec laquelle nous sommes nés, en nous servant des termes dont nous avons été, pour ainsi dire, allaités, dans le sens complexe et mystérieux desquels nous sommes initiés chaque

jour par nos mœurs, nos passions, nos chagrins ou nos joies, comment pourrions-nous parvenir à rendre le quart seulement de notre idée dans un idiome qui n'a plus cours, et dans l'intimité duquel âme qui vive ne peut nous mettre. Aussi, quelque adversaire que je me présente ou qu'on m'oppose, suis-je obstinément convaincu que les plus habiles latinistes ne sont pas encore de grands clercs. Leurs plus beaux ouvrages, ceux qui passent pour l'être, car je n'en connais pas qui méritent cette épithète, sont des pièces de marqueterie. On peut y rencontrer, par-ci par-là, soit un vers, soit une phrase, qui ne nous semble pas indigne des maîtres, mais une page, ou une tirade, je n'en ai jamais vu.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions qui paraissent si simples, il n'est que trop avéré qu'elles ne l'ont pas toujours été, et, jusqu'à Louis XIV, on a continué par toute l'Europe à entasser les uns sur les autres des milliers de volumes aussi morts que la langue qu'ils croyaient parler, et ayant tous la prétention d'être vivants. Il y eut même, au commencement du XVI[e] siècle, surtout en Italie, une recrudescence de cette poésie bâtarde, qui se faisait, en les singeant, l'héritière d'Horace et de Virgile. Au moment où l'ère de Léon X atteignait toute sa splendeur, plus de cent quatre-vingts versificateurs, fabricants de mètres d'occasion,

égaraient *leur lyre* sous les voûtes du Vatican. On eût dit que, prête à s'éclipser, la muse des vieux temps s'efforçait de jeter coup sur coup les dernières lueurs de ses rayons, des rayons où il y avait plus de fumée que de lumière. C'est ainsi qu'on vit se succéder rapidement Sadolet, Bembo, Sannazare, Fracastor, Antonio Flaminio, Andrea Navagero, Francesco Arsilli et tant d'autres, dont les noms ne sont guère plus connus que les œuvres. Il paraît même que l'Arioste avait eu l'intention de s'enrôler dans leur phalange, et ne fut détourné du formidable projet d'habiller son *Roland* de la défroque d'Énée que parce qu'il désespérait d'égaler la perfection de Vida. C'est bien incontestablement le résultat le plus utile des poétiques efforts de notre évêque. Il serait heureux qu'ils eussent exercé la même influence sur ses descendants. Un nommé Barbolani, plus intrépide que l'Arioste, s'est chargé de faire, au XVIIIe siècle, ce que son maître n'osa pas faire au XVIe, et fit imprimer, en **1756**, une traduction latine de l'*Orlando*. Pour qui? je ne l'ai pas encore découvert.

La plupart des auteurs que nous venons de citer, y compris M. Barbolani, qui n'est, comparativement, qu'un blanc-bec de mort, sont aujourd'hui descendus bien à fond dans l'oubli, et, pour peu que sur leur tombe on ait mis leurs livres en guise

de couvercle, il n'y a pas de danger qu'ils en sortent. Le plus vivace de ces défunts est encore Vida, qui est peut-être un des plus faibles. Cela tient sans doute à ses *Poeticorum Libri*, à ce qu'il a voulu donner des leçons d'un art qu'il ne connaissait pas. On suppose toujours qu'un homme doit savoir ce qu'il enseigne; c'est un préjugé.

II.

Marco Girolamo Vida était né à Crémone, en 1470, suivant quelques biographes, mais, selon toutes les probabilités, en 1480 seulement, ce qui lui constitue encore, pour ceux qui s'en souviennent, une vieillesse de réputation suffisamment respectable. De race noble, mais pauvre, ses parents firent de nombreux sacrifices pour son éducation, persuadés qu'on est toujours assez riche, quand on est assez instruit. Il en profita, et manifesta de bonne heure ce qu'on appelait ses grandes dispositions pour la poésie, autrement dit une rare aptitude à coudre bout à bout des centons qu'on prenait pour des héxamètres tout neufs.

Il était si précoce qu'à l'âge de treize ans il composa un chant élégiaque sur la mort du célèbre Serafino d'Aquila, dont la célébrité boiteuse n'a pas pu venir jusqu'à nous : et une brillante

destinée lui fut prédite. Il étudia successivement avec beaucoup de distinction à Padoue, à Bologne, à Mantoue, et fut reçu fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc. Ce qu'il fit en cette qualité, on ne saurait trop le dire. Il paraîtrait même qu'il n'eut le temps de rien faire, et qu'à peine admis dans le chapitre de Saint-Marc, il en sortit pour aller à Rome se faire admettre dans celui de Saint-Jean de Latran. Comme tous les canonicats possibles, sa nouvelle charge lui laissait beaucoup de loisirs, et il se promit de les consacrer aux lettres. Il est peut-être fâcheux que ses fonctions cléricales ne l'aient pas plus occupé.

Les hommes de lettres de tous les temps se sont plaints de n'être pas nés quand il fallait, d'être condamnés à vivre dans un âge fatal, dans des jours de ténèbres et de malédiction, où les calculs du commerce et de l'industrie, où des intrigues de banque et de comptoir, l'emportent sur les intérêts de l'âme et les besoins de l'intelligence; où les agitations sociales empêchent la pensée de naître et de se développer: si bien qu'à les entendre, on ne comprend pas qu'une littérature quelconque ait pu trouver à se former. Vida lui-même, quoique fort raisonnable, et d'une tranquillité d'imagination qu'on peut prendre pour de la sagesse, ne fut pas exempt de ce travers. Ces sortes de plaintes n'ont rien de

sérieux, de quelque lieu qu'elles partent. Toutes les époques en elles-mêmes se valent : l'air qu'on y respire n'est pas plus favorable dans l'une que dans l'autre à la croissance du génie; ce ne sont jamais les circonstances qui manquent aux hommes, ce sont les hommes qui manquent aux circonstances.

Examinez un peu ce que c'est que l'Italie, à l'aurore du XVIe siècle! un pays valétudinaire, qui se débat dans les derniers flots de sang versés par les Borgia, tourmenté par les guerres étrangères ou intestines, bouleversé un peu plus tard, comme le reste de l'Europe, par le schisme de Luther! Qui croirait que, entre ces crimes qui finissent et ces crimes qui couvent, entre ces convulsions qui s'en vont et ces convulsions qui arrivent, il y a place pour une des plus belles époques de l'esprit humain? C'est pourtant le siècle de Jules II et de Léon X; c'est pourtant l'ère de la renaissance que cet âge de désordre et d'agonie, où tout semblait devoir s'engloutir; c'est pourtant de ce chaos qu'on verra sortir Raphaël et Michel-Ange, l'Arioste et le Tasse. On eût dit que le monde était en retard de grands hommes, tant ils se pressaient de se montrer. Il en venait du nord et du midi, du levant et du couchant, en si grand nombre qu'on n'avait pas le temps de les reconnaître et de les compter. On prit Vida pour l'un d'entre eux.

Doué de toutes les richesses du cœur, l'honorable chanoine de Saint-Jean de Latran ne possédait pas au même degré le don, moins précieux mais plus envié, des trésors de l'esprit. S'il n'eut pas la candeur de se l'avouer, il eut du moins la vertu de le sentir. Enfant d'un siècle où la carrière des lettres et des arts était celle des honneurs et de la fortune, il n'hésita pas à y entrer, espérant compenser par le savoir ce qui lui manquerait du côté de l'invention. Quelle prodigieuse érudition pourtant ne lui fallait-il pas pour combler ce vide! Il avait assez de mémoire, pour ne pas s'en effrayer.

Il ne s'agissait plus que d'aviser au moyen de témoigner de cette érudition, que de se décider sur le genre d'ouvrage qui serait le plus propre à la mettre en relief, et, le genrede l'ouvrage arrêté, de déterminer dans quel idiome il l'écrirait. S'étant résolu à être poëte, il crut, et ce me semble avec raison, que lorsqu'on veut, dans un poëme, employer le langage de son temps, il faut pouvoir le relever de tout le prestige de l'inspiration. Ce n'était pas là son affaire. Il était plus studieux qu'inspiré; il avait plus de patience que de création, et sentant que sa persévérance laborieuse lui serait plus utile en remaniant des choses toutes faites qu'en voulant donner de nouvelles ailes à la langue indigène de Dante et de Pétrarque, il aima mieux tenter

de réveiller le passé que d'éveiller l'avenir. Le premier de ses essais était de nature à endormir tous les temps.

Ce prélude somnifère n'était rien moins qu'un poëme didactique, en un seul chant, il est vrai, mais d'une dimension qui en vaut pour le moins trois ou quatre. Le sujet, vierge encore, ne m'en paraît pas plus séduisant, et peut passer pour une révélation des facultés poétiques de l'auteur. Cela s'appelle en français les *Échecs*. Voici en quelques mots la fable ingénieuse brodée et développée par l'auteur!

L'Océan, pour faire fête à Jupiter qui vient lui rendre visite, ne trouve rien de mieux à lui montrer, dans les profondeurs azurées de son empire, qu'un jeu d'échecs, récemment inventé, dit-il, par les Tritons et les Néréïdes pour se distraire de leur besogne, et, les jours de pluie peut-être, s'amuser le soir dans leurs grottes. Jupiter, tout souverain des dieux qu'il soit, demeure ébahi devant cette merveilleuse conception des divinités aquatiques. Lui qui a créé le monde et tout ce qu'il renferme, ne comprend pas très-bien le mécanisme de ce beau jeu, et, pour mieux se rendre compte des explications peu limpides du vieux père Océan, il invite deux de ses chambellans les plus adroits, de vrais dieux comme lui, à jouer une partie sous ses yeux. On ne sait pas trop pourquoi il suppose

que les deux dignitaires de l'Olympe auront plus de perspicacité que lui, et vont savoir de prime-abord, sans l'avoir appris, un jeu qu'il n'a pas, lui, leur maître et leur roi, lui qui a su débrouiller le chaos, l'intelligence de deviner ; mais c'est une misère. En courtisans dociles et soumis, Mercure et Apollon s'asseyent tranquillement devant une table, et se mettent à manœuvrer à qui mieux mieux leurs régiments, comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur éternité. C'est cette partie, à démonter tous les Philidor du paganisme et de la chrétienté, peut-être même le diable, assez sujet à se cacher sous des pseudonymes mythologiques, que notre chanoine décrit avec toutes les ressources de son art de mosaïste. Je ne me rappelle plus quel est le dieu qui gagne ; mais ce ne doit pas être Apollon.

Il ne se peut guère imaginer, je crois, quelque chose de plus ridicule, et j'avoue que, pour mon compte, la niaiserie de cette fiction ne me paraît nullement rachetée par le prétendu mérite de l'exécution. Aligner des mots et des vers comme les pièces d'un échiquier, les faire marcher pas à pas comme des pions, courir obliquement comme les fous, ou en crochet comme les cavaliers, les pousser droit devant soi comme les tours, ou dans tous les sens, comme la reine, c'est peut-être un moyen de remporter un prix d'application ; mais

c'en est un plus sûr de faire la gloire échec et mat.

Ceux qui seraient curieux, connaissant cette caricature de poëme, de savoir comment on a pu s'y prendre pour en faire la parodie, devront se procurer, si faire se peut, la traduction publiée en 1556 par le sieur Desmazures : *Guerre cruelle entre le roy blanc et le roy maure.* Ce chef-d'œuvre a un grand avantage sur l'original, il fait rire. Le sieur Desmazures est le même qui antérieurement avait cru devoir repiquer ses chardons gaulois dans le sillon grec des *Géorgiques ;* qui avait jeté le frai de ses crapauds dans l'eau pure et sacrée des viviers de Virgile. Il se devait de traiter le disciple encore plus mal que le maître. Il a trouvé moyen de n'y pas manquer.

Heureusement pour Vida que le pape ne fut pas aussi sévère que nous. Soit qu'il eût une prédilection marquée pour l'art militaire, où il ne pouvait guère s'exercer qu'avec des troupes de bois, soit plutôt qu'il ne connût que de réputation cette Iliade de marionnettes, il fut si charmé de la lecture.... qu'il n'avait pas faite, si charmé, qu'il donna à l'auteur le prieuré de Saint-Sylvestre, près de Tivoli, afin qu'il pût se dévouer tout entier à la littérature, et parfaire un grand poëme en l'honneur de la religion. Une épopée évangélique commandée par le saint-siége à propos d'un petit barbouillage païen

sur les échecs, j'avoue que je ne trouve pas cela très-religieux. En tout cas, si c'était bienveillant pour l'auteur, ce n'était pas charitable pour le public.

Ce fut dans sa délicieuse retraite de Saint-Sylvestre, non loin de ce riant Tibur cher à Catulle, aimé plus tard d'Horace, et encore tout imprégné du parfum vivace de leurs vers, que leur pieux émule entreprit, pour répondre aux éloges et à la confiance de son souverain, de célébrer en vers la gloire du Christ. Une singulière dévotion que celle-là ! Comme si la prose du Nouveau Testament ne suffisait pas, et qu'elle eût besoin, pour aller plus droit au ciel, de serrer et d'estropier ses ailes dans nos hexamètres! Peu accessible à de pareilles réflexions, il eut bientôt, ce qui ne dut pas lui coûter une grosse somme de méditation, tracé le plan de sa *Christiade*, et, ce qui lui demanda plus de temps et de travail, achevé les deux premiers chants, dont il remit une copie à Léon X. Il acquittait ainsi l'impôt de son prieuré. A la place du pape, j'aurais préféré le silence de l'ingratitude à cette prolixe reconnaissance ; mais j'en juge en homme qui n'a pas l'habitude d'user d'indulgence. Le fait est que le saint-père en eut pour deux, et se crut, en acceptant l'offrande de Vida, obligé de lui donner du retour.

Je ne sais pas ce qu'il ajouta à la donation de Saint-Sylvestre, mais on assure qu'en rendant au

poëte son manuscrit, il s'écria plein de ferveur et d'enthousiasme :

> Cedite, Romani scriptores, cedite, Graii!
> Nescio quid majus nascitur Æneide.

L'éloge valait bien une abbaye sans doute ! Je me permets de croire que Léon X n'a jamais rien dit de semblable. Ce ne serait pas la peine d'être le parrain d'un grand siècle littéraire et le chef infaillible de l'Église, pour prononcer, et tout haut encore, une pareille hérésie.

Une chose seule pourrait faire présumer que cette hyperbole, qui touche à l'impiété, n'est pas une vaine supposition : c'est qu'en punition de son imprudence celui auquel on l'attribue n'eut pas le temps de voir s'épanouir dans sa plénitude le prodige qu'il annonçait : il mourut. Un châtiment qui le dispensait de lire quatre chants de plus de la *Christiade*, pourrait bien à la rigueur passer pour une récompense, mais à nous n'appartient pas d'interpréter la justice du ciel. Ce qu'il nous est donné de constater, c'est que de sa lecture, de son éloge, ou d'autre chose, le pape mourut peu de temps après son incroyable remercîment, et que Vida n'eut pas le courage de continuer un ouvrage qui ne devait plus avoir pour auditeur le prince qui le lui avait demandé. Cela se conçoit : quelque fond que l'on puisse faire sur la bienveillance de

Dieu, on ne peut guère compter sur deux papes de suite qui préfèrent vos châteaux de cartes au bronze de l'Énéide. Dieu dans ce temps-là faisait encore des miracles, et celui-là se fit.

Plus Vida était douloureusement affecté de la mort de son protecteur, plus il avait besoin que le travail vînt le distraire de ses regrets. Un poëte, même latin, ne peut pas se consumer dans l'oisiveté des larmes. Il sait trop que c'est autant de perdu pour la postérité. Le nôtre aussi, tandis que le conclave s'assemblait pour l'élection d'un nouveau pontife, eut le bon sens de demander *aux Muses* quelqu'une de ces inspirations faciles qui adoucissent nos douleurs sans les guérir, qui, pour nous servir d'une métaphore aussi neuve que le Parnasse, font l'effet d'un rayon de soleil dans le ciel pluvieux du chagrin. Il chercha dans sa tête un sujet riant et nouveau qu'il pût, comme celui des échecs, parer de tout le charme de ses réminiscences classiques. Il eut le bonheur de le trouver, et.... Comme tout s'enchaîne mystérieusement dans l'ordre moral, aussi bien que dans l'ordre physique! Comme d'invisibles liens rattachent l'un à l'autre des faits qui ont l'air de se repousser! C'est peut-être à la mort de Léon X que nous devons l'incomparable poëme des *Vers à soie.*

III.

Les deux livres *de Bombyce* ont eu longtemps la réputation non-seulement d'être le meilleur ouvrage de Vida, mais celle d'être un chef-d'œuvre, abstraction faite de l'homme et de ses autres productions. Quand on a assez de vertu pour lire cette rapsodie jusqu'au bout, on ne revient pas d'un jugement qui a fait loi, et qui a encore aujourd'hui même quelque crédit. En choisissant le mot le moins dur que puisse adopter la critique, je crois difficile de rencontrer quelque part plus de niaiseries qu'on n'en peut relever dans ce poëme, qui a quelque intention de lutter contre le quatrième chant des *Géorgiques*. On les a souvent comparés, mais cela ne prouve rien. Du temps de Chapelain, on écrivait volontiers que Dieu lui-même ne pourrait pas se flatter de faire mieux les vers, et cela n'a pas contribué à augmenter le nombre des protestants.

Vida avait le bon esprit d'être fanatique de Virgile. Je partage pieusement cette religieuse irréligion ; mais fallait-il pousser cette sainte idolâtrie jusqu'à vouloir que les vers à soie, s'ils venaient à être frappés par une épidémie, se reproduisissent, comme les abeilles d'Aristée, dans les flancs d'un jeune taureau égorgé ? Cela me paraît fort contes-

table, même au point de vue du XVIe siècle. Là au reste se borne le peu de parenté que le poëme des *Vers à soie* pourrait avoir avec celui des mouches à miel. L'un charme, parfume et nourrit nos souvenirs; l'autre n'est bon qu'à nous donner des nausées de mémoire. C'est de l'histoire naturelle de bonne femme ou d'almanach, enveloppée de vieilles friperies mythologiques, et se dévidant plutôt comme de la filasse que comme la soie dorée des cocons.

Il y a là dedans un épisode qui est d'un grotesque achevé, et dont nous dirons quelques mots pour donner une idée du reste. Le poëte commence par remonter à l'origine de ses précieux insectes, errant d'abord dans les forêts *comme les bêtes féroces et les humains*, ne sachant se garantir ni du vent ni de la pluie, et accrochant aux arbres leurs inutiles richesses. Bientôt heureusement l'homme se civilise, bâtit des villes, et s'empresse d'appeler les vers à soie dans ses foyers, dont ils sont à la fois les hôtes et les baromètres, où ils meurent sans avoir, comme nous, *le plaisir d'embrasser leurs enfants*. Il est possible que ces tableaux ne soient pas d'un puissant intérêt, mais l'histoire devient bouffonne quand l'auteur, pour l'embellir, croit devoir la parer des charmes de la fable et de l'allégorie. Pour peu que vous soyez curieux de savoir comment et pourquoi nos femmes ont des ajustements

de taffetas et de satin, Vida l'a découvert et ne demande pas mieux que de vous l'apprendre.

Autrefois, dit-il, les hommes étaient ici-bas nus comme vers, et les dieux dans leur ciel n'étaient pas plus habillés que nous, les déesses non plus. Il paraît que, dans l'Olympe même, cette nudité avait de graves inconvénients, et, en sa qualité de déesse de la Sagesse, Pallas invente les vêtements de lin et de laine de brebis. Ne voulant pas profiter seule de son invention, elle distribue des robes de toile ou des casaques de drap à toutes les déesses ses compagnes, hormis Vénus, à laquelle elle battait froid depuis le jugement de Pâris. La pauvre Vénus s'afflige, outre mesure je crois, de n'avoir pas de jupons, d'autant que lorsqu'elle en aura, elle ne se fera pas scrupule de les ôter; et, de désespoir, elle s'enfuit dans le plus épais des bosquets d'Idalie. Là elle reçoit la visite du vieux Saturne, qui ne s'effraye nullement de la voir telle qu'elle est sortie de son onde natale, et qui lui raconte son amour pour l'insensible Phillyre, la plus belle nymphe du Pélion. Il promet à Vénus un présent auquel elle ne peut pas s'attendre, si elle veut l'aider à vaincre la résistance de la cruelle. Rien n'est plus simple, et on s'étonne que Saturne, qui, n'étant autre que le Temps, doit avoir de l'expérience, n'y ait pas songé le premier. Jupiter n'a eu raison d'Europe qu'en se déguisant en taureau, et lui ne pourra vaincre

Phillyre qu'en se déguisant en coursier! Le conseil est un peu cavalier, mais il réussit. Saturne enchanté et reconnaissant de son succès revient près de Vénus acquitter sa promesse. Il lui apporte (et qu'on me permette ici de me servir de la traduction de Coupé, qui a toute la grâce de l'original), il lui apporte « des chrysalides enveloppées dans un linge délicat : « Belle déesse, lui dit-il, voici la ma- « tière d'un brillant tissu dont vous formerez la plus « élégante tunique, et vous n'envierez plus l'ignoble « laine que vous refuse la jalouse Pallas. » C'est ainsi que Saturne produisit dans le monde cette invention divine. Il avait deviné lui-même la chose, en méditant sur les hautes montagnes, lorsque son fils voulait le chasser du ciel; et il prédit que, bien des siècles après, les poëtes célébreraient cette grande découverte si chère aux filles d'Ausonie. »

Que dites-vous de ce modèle d'élégance attique et de cette naïveté de détails, qui ne témoignent pourtant que de l'innocence du poëte? Il me semble que cela rivalise assez heureusement l'ingénieux combat de Mercure et d'Apollon, dont nous vous parlions tout à l'heure. Eh bien! l'ouvrage entier est de la même force. Ce poëme n'est qu'une magnanerie où, en croyant élever des vers à soie, je crains bien que l'auteur n'ait nourri que des chenilles.

Cela peut avoir eu l'heureux privilége d'occuper

les loisirs, d'amuser la piété d'un digne homme, qui avait besoin de se reposer des devoirs de son ministère ou d'échapper par l'étude à d'honorables douleurs; mais cela ne mérite pas quatre minutes l'attention d'un esprit sérieux, qui sait ce que c'est que l'art, et qui le respecte parce qu'il le connaît. Ce poëme, qu'on aurait dû laisser dormir tranquille dans le linceul antique où il est né, a cependant trouvé des traducteurs dans plusieurs langues. Je trouve ça bien triste pour l'humanité!

On s'est souvent apitoyé en prose et en vers sur le sort de ces hommes condamnés par la providence au fardeau du pouvoir, à ce fardeau si lourd que les plus faibles se croient tous capables de soulever et voudraient tous porter. Je veux bien croire qu'on ne sait pas ce qu'on demande, quand on aspire à s'en charger; mais après ce malheur de la puissance, dont on peut à toute force se consoler, les grands de la terre en ont un second dont rien ne dédommage : c'est celui d'attirer, sans le vouloir, une foule de papillons plus ou moins nocturnes, qui croient indispensable d'aller, non pas se brûler, mais se chauffer les ailes à leur bougie. Ce fut là, comme de bien d'autres, le sort de Clément VII. A peine eut-il ceint la tiare, que ceux qui n'avaient pu arriver à temps près de ses prédécesseurs se précipitèrent autour de son trône, armés de leurs chefs-d'œuvre arriérés. C'était de quoi le renverser, si le trône de

saint Pierre n'était pas si solide et de force à triompher, comme le soleil, de toutes ces trombes de brouillards.

Le nouveau pape, quelque bonne volonté qu'il eût d'accueillir tous les hommages, ne put certainement pas remarquer les génies de toute sorte, inédits ou non, qui vinrent se prosterner à ses pieds, un volume à la main. Mais Vida était trop connu pour n'être pas distingué, et son second ouvrage, dont on commençait à s'entretenir, fut reçu comme l'avait été le premier. La cour voulut l'entendre, et l'applaudit avant même de l'écouter. Ce fut bien autre chose après : on le proclama supérieur, c'était tout dire, à ce ravissant badinage des dieux de la fable, se délectant sous la mer à faire, au coin du feu sans doute, leur partie comme de vieux rentiers. Il fut généralement regardé comme un phénomène qui en annonçait d'autres.

Le poëte, on le sent, n'en fut encouragé que de plus belle à terminer sa *Christiade* : ce fut à qui en augurerait merveille. Si ce poëme, et il n'y avait pas de raison d'en douter, était écrit avec la perfection dont on venait d'avoir un si brillant spécimen, il ne pouvait manquer de faire époque dans les annales littéraires du monde. Tout ce que craignaient les lecteurs de ses premiers vers, c'était de mourir, comme le pauvre Léon X, avant que son

antienne épique ne parût. Quelques-uns eurent le bonheur d'avoir ce malheur-là.

Enflammé par les paroles tombées sur lui, comme des bénédictions, des saintes hauteurs du Vatican, le prieur de Saint-Sylvestre se reprit à tourner sans relâche la manivelle de sa serinette apostolique, et les échos attentifs promirent bientôt au monde un concert comme on n'en avait jamais entendu. Il ne l'acheva cependant pas d'une haleine. Quoique avide d'en finir une bonne fois avec la gloire, il se laissa gagner de temps en temps par les séductions du repos, par l'invincible besoin de demander à des compositions moins sévères, moins solennelles, quelques-unes de ces distractions, que le travail assaisonne et que ne suit pas la fatigue. Les divinités complaisantes qu'il prenait pour les muses ne se firent pas prier, et il se mit à enfiler, pour tuer le temps, des poésies à qui le temps l'a bien rendu.

C'est pendant les interruptions habilement calculées de la *Christiade* que, pour entretenir sa verve sans lasser son génie, il façonna quelques odes qui ont la délicatesse toute chrétienne de ne pas rappeler Horace, des hymnes sacrées taillées sur le patron des hymnes d'Homère, mais trop respectueuses pour s'en approcher, même de loin, et enfin trois églogues où, sans l'avouer, il a l'ambition d'entrer en lutte avec Virgile, l'intention surtout de détrôner Sannazare. Toutes ces pro-

ductions portent le cachet d'une incurable médiocrité, ses pastorales surtout : c'est à dégoûter à tout jamais de l'innocence et de la félicité des bergers.

La dernière de ces pièces mérite pourtant quelques égards, non point à cause du bonheur de la composition, qui sent le collége d'une lieue, non point à cause du style, qui est d'une faiblesse désespérante, mais parce qu'elle a pour but de consacrer les chagrins de la célèbre Vittoria Colonna, pleurant son époux bien-aimé. Nous consignerons ici le jugement de Fontenelle sur cette élégie bucolique, dont il me paraît faire à peu près le même cas que nous.

« Vida, fameux poëte latin du XVIe siècle, dans l'églogue de Nicé, qui est, à ce que je crois, Victoire Colonne, veuve de Davalos, marquis de Pescaire, fait décrire au berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant, et regrettant de ne pas mourir dans un combat; des rois, des capitaines, et des nymphes en pleurs autour de lui; Nicé priant en vain les Dieux; Nicé évanouie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses femmes lui jettent sur le visage; et il ajoute qu'il aurait exprimé bien des plaintes et des gémissements, s'ils se pouvaient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un panier, et même

je ne rapporte pas tout; mais je ne sais comment tout cela se peut représenter sur du jonc, ni comment Damon, qui n'y saurait exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le marquis de Pescaire de mourir dans son lit. Je soupçonne que le bouclier d'Achille pourrait bien nous avoir produit le panier de Damon. »

Il se peut que Fontenelle ait eu raison de soupçonner le bouclier d'Achille d'avoir aidé Damon à confectionner son chef-d'œuvre; mais ce n'est pas là ce qui m'embarrasse. Ce que je voudrais savoir, c'est ce que Vida comptait mettre dans sa corbeille. J'ai un peu peur que ce ne soit son idylle, et cela suffirait pour gâter la perle des paniers. Toute la pièce, en effet, autant du moins que je me le rappelle, n'est qu'une pauvre et plate imitation du Daphnis de Virgile. Il n'est besoin que d'une citation pour apprécier jusqu'à quel degré l'écolier se rapproche de son modèle. Voici le plus beau passage de cet insipide et champêtre épicédion, où l'écrivain, à sec de larmes, fait des plagiats de sensibilité :

Conjugis amissi funus pulcherrima Nice
Flebat, et in solis errabat montibus ægra;
Atque homines fugiens, mœsto solatia amori
Nulla dabat; luctu sed cuncta implebat amaro,
Flens noctem, flens lucem ; ipsi jam funera montes
Lugebant Davali : Davalum omnia respondebant.

Rien ne manque à la perfection de ce tableau que la comparaison peut-être de Nicé avec une biche blessée par le chasseur, ou, si vous l'aimez mieux, avec une colombe revenant seule à son nid, où l'autour est entré. Ce serait sans cela l'idéal du lieu commun.

Quelle déplorable manie d'imiter ce qui est inimitable! Dans ces centons défigurés du plus tendre et du plus harmonieux des poëtes, qui s'aviserait jamais de reconnaître cette fameuse marquise de Pescaire, allant ensevelir à vingt ans son veuvage et sa chaste beauté dans un cloître; cette amante sans tache de Michel-Ange, sanctifiant son deuil par la prière, et sa prière par des poésies qu'aurait signées Pétrarque? On a beau avoir reçu du pape sa patente de poëte en chef de l'Église, il faut vraiment être abandonné de Dieu pour ne rien trouver de mieux à l'endroit d'un jeune héros laissant après lui d'impérissables regrets, rien de mieux que des réminiscences de vers en l'honneur d'un faux berger mort depuis quinze à seize cents ans. Si le saint-office avait à connaître de ces délits, il n'en faudrait pas davantage pour condamner un homme à se relire à perpétuité. Ce serait cruel, mais juste.

Si maladroit à exprimer la tristesse des autres, Vida s'est moins trompé dans l'expression de ses chagrins personnels, et quelques vers touchants

apparaissent çà et là, *rari nantes in gurgite vasto*, dans l'élégie où il déplore la perte de ses vieux parents, expirés tous deux le même jour, et loin de lui ;

Fulmine quo duplici afflatus jaceo :

s'écrie-t-il avec plus de recherche que d'onction. Je n'aime pas à l'excès cette double foudre qui le couche à terre comme un coup de vent; mais les vers suivants sont plus heureux. Le sentiment qu'ils expriment est aussi naturellement rendu que peuvent le permettre des paroles qu'il faut, pour ainsi dire, galvaniser pour s'en servir.

Non ego vos posthac, non amplius ora videbo
Cara; semel saltem, ah! licuisset utrumque tueri
Ante obitus oculosque pios satiare tuendo!

« Je ne vous verrai plus; jamais plus maintenant je ne reverrai vos chers visages. Ah! plût à Dieu qu'une fois, une fois seulement, il m'eût été permis de les regarder avant vos morts, et de rassasier de votre vue mes pieux regards de fils! »

Il y a certainement là une véritable énergie de sentiment, mais on n'en trouverait pas un second exemple. C'est que, l'on a beau faire, on ne peut bien pleurer sa mère que dans sa langue maternelle. Nos larmes se sèchent en voulant se faire jour à travers un idiome étranger. La tristesse qui cherche ou qui a l'air de chercher ses mots dans

un gradus devient froide comme un dictionnaire. Il est constant que les mots les plus désolés, les plus navrants, les plus plaintifs, sont tous dans le dictionnaire ; mais cela ne le rend pas plus pathétique.

Le père Vanière, qui avait le tour poétique plus éveillé que Vida, n'a pas réussi mieux que lui dans les regrets qu'il adresse à la tombe de son père. Comparez à leurs longues tirades deux ou trois strophes de Klopstock sur le même sujet, et vous vous convaincrez que ce n'est pas dans les langues mortes qu'il faut pleurer les morts. Ce n'est qu'une autre manière de les enterrer, et soi avec.

IV.

Nonobstant les haltes ou sacrées ou profanes que le docte écrivain se permettait volontiers, la *Christiade* n'en faisait pas moins son chemin. Elle marchait lentement, il est vrai, mais c'est le seul moyen d'aller loin et longtemps, et Vida, quoique modeste, avait l'orgueilleuse ambition de vivre autant que la religion. On ne saurait être trop prudent, quand on est si téméraire. Enfin, après dix ans d'un travail obstiné, après je ne sais combien d'années d'une révision sévère, pas assez sévère pourtant, la pieuse épopée fut en état de se produire à la cour du souverain pontife. On l'y attendait avec une impatience de dévotion extraordi-

naire. On eût dit qu'il s'agissait, pour l'univers, d'une seconde révélation.

Cette œuvre débile, cette œuvre d'un apprenti rhétoricien qui n'annonce pas de grandes dispositions, fut accueillie par le saint-siége comme une des sept merveilles du monde littéraire, à supposer qu'il n'y en ait que sept dans un monde où chacun de nous croit en être une. Clément VII partagea à première vue l'enthousiasme de son prédécesseur, et l'évêché d'Albe étant venu à vaquer, il ne crut pas pouvoir moins faire pour un miracle que d'y appeler le magicien sacré qui l'enfantait. Vida était digne de cet honneur par ses vertus; mais, comme poëte, c'était acquérir à bon marché un haut titre et de hautes fonctions. Cela ne doit au reste étonner personne. J'ai toujours remarqué que la lumière avait une tendance prononcée à éclairer magnifiquement les médiocrités, et à laisser les supériorités se morfondre à l'ombre et dans l'abandon. Il y a pour cela des miliers de raisons, excellentes pour la plupart. La première de toutes, c'est que les esprits supérieurs étant comme des escarboucles, qui recèlent plus de feux qu'on ne peut leur en prêter, on ne juge pas nécessaire, pour qu'ils brillent, d'allumer une chandelle à côté d'eux. Puis soyons de bon compte: il y a toujours un homme dans un pape, et un homme qui peut avoir besoin des autres. Si les rayons de sa

faveur ne vont chercher que les gens d'élite, ses rayons n'auront pas grand'chose à faire, et il ne s'attachera qu'un très-petit nombre d'individus. Que ses préférences au contraire tombent sur des fronts de moyenne capacité, il aura pour lui presque tout le monde, même les imbéciles, qui ne se sentent pas tellement au-dessous de ceux qu'on récompense, qu'ils se croient défendu d'atteindre aux mêmes honneurs. Il faut être juste d'ailleurs : on n'a pas à commandement de vastes intelligences sous la main, tandis que des petites, il y en a toujours tant qu'on veut. Cela pousse et se renouvelle comme les asperges; seulement ce n'est pas si bon.

Que j'aie tort, ou que je n'aie pas tort sur ce point, peu importe. Toujours est-il que Vida fut évêque d'Albe pour avoir fait en latin le poëme de la *Christiade*; j'aimerais mieux qu'il eût été cardinal pour ne l'avoir pas fait. Cela n'empêche pas que, si le choix du sujet est une preuve de sa piété, celui de l'idiome dont il se sert en est peut-être une de sa philosophie. En adoptant une langue qu'on dit morte pour prononcer devant l'humanité le panégyrique d'une religion qui ne meurt pas, et qui s'occupe avant tout d'immortalité, il se peut que le poëte ait voulu donner à entendre que l'homme, qui n'est que le Verbe fait chair, ne périt pas plus qu'elle. Ce doit être en ce sens qu'il

faudrait traduire le célèbre de Thou, quand il dit que Vida fut le premier qui essaya d'élever la poésie à la hauteur du christianisme, et qu'il y a réussi. Je m'estimerais fort heureux de pouvoir partager une opinion qui a droit de faire autorité; mais, quelque bonne volonté que l'on y mette, une fois qu'on a lu la *Christiade*, cela devient complétement impossible.

Le sujet de ce poëme est si merveilleux par lui-même, qu'il semble au premier abord que le poëte n'a rien de mieux à faire que de n'y rien ajouter, que de suivre pas à pas l'Évangile, et d'asservir aux caprices du rhythme l'austérité de ses paraboles. Je demande alors s'il est bien nécessaire de se donner cette peine, et si les vers vaudront jamais cette prose simple et sublime, qui est le mode officiel et sacré des communications établies entre l'homme et son Dieu. Où le poëte n'a point à inventer, le poëte n'a que faire; et que peut-on, je vous prie, introduire de son cru dans le Nouveau Testament? C'est probablement ce que s'est dit Vida, et il n'a rien imaginé du tout, si ce n'est de déranger l'ordre consacré des mots, et d'en changer assez maladroitement quelques-uns.

Cette respectueuse stérilité ne dénote qu'une chose, c'est qu'il manquait essentiellement de génie. Quand on n'invente pas le fond, on invente les accessoires; quand on n'invente pas dans le su-

jet, on invente à côté. C'est ce qu'a fait Klopstock, dont la *Messiade* a peut-être le défaut de s'envelopper avec trop de complaisance des brumes de la Germanie, mais qui rachète ses ombres par de vives percées de lumière, par d'imposants tableaux, par de magnifiques images. Pourquoi Vida n'en a-t-il pas fait autant? parce qu'il ne l'a pas cherché. Et pourquoi ne l'a-t-il pas cherché? parce qu'il ne pouvait pas le trouver.

Klopstock était hérétique, alléguera-t-on, et il pouvait impunément, sans risque pour la foi, sans danger pour ses principes, broder son thème comme il l'entendait. Mauvaise raison pour excuser l'indigence et l'aridité de Vida! Est-ce qu'il n'avait pas toute l'histoire à sa disposition? Est-ce que son sujet ne gravite pas entre une société qui s'écroule et une société qui s'élève? Est-ce que ce n'est rien pour la poésie, que tout ce monde ancien qui vacille comme un homme ivre, qui se démembre, au bruit d'une parole sortie d'un petit coin de l'Orient; que toute cette populace de dieux, qui se pavanaient dans les splendeurs du Capitole, éclipsée tout à coup par l'ombre d'une croix qui se dresse sur une butte de la Judée? Est-ce que vous n'avez-pas, autour de cette croix, les échos de toutes les prophéties qui se réalisent? En face de la Rome du passé, est-ce que vous n'avez pas la Rome de l'avenir; et, sous les palais païens qui se

En vérité, maintenant que j'y songe, je ne devine pas pourquoi le bruit s'est accrédité que cet embryon d'épopée n'avait pas été inutile à l'épopée gigantesque de Milton. Quelle rage avons-nous de vouloir absolument que des millionnaires aillent demander deux sous à de pauvres diables qui n'en ont qu'un! Je veux bien croire que Milton, qui, non content d'être un grand poëte, était aussi un grand érudit, avait lu la *Christiade;* mais si elle lui a servi à quelque chose, c'est à ne pas l'imiter.

Quant au style, qui pourrait, comme cela se rencontre quelquefois, faire oublier l'insignifiance de la conception, il est ici en parfaite harmonie avec elle. Je ne sache rien de plus morne, de plus inerte, de plus décoloré. L'auteur, en voulant suivre à tout propos Virgile, et le faire, quoi qu'il en ait, parler en bon chrétien, ne réussit qu'à le gâter. Il place si mal ce qu'il lui emprunte, qu'on serait tenté vingt fois pour une de prendre ses emprunts pour des solécismes. Cette langue du forum et de la liberté, qui sait se plier à tous les tons, mais qui mêle à l'expression des sentiments les plus tendres je ne sais quelle verdeur un peu âpre qui est comme l'aveu d'une force contenue, d'une énergie cachée dans les retraites de l'âme et prête à se faire jour, le latin s'énerve sous ses doigts, s'affadit sous sa plume, et devient

que la langue dans laquelle c'est écrit. En admettant que la sévérité du sacerdoce lui défendît quelques-unes des fictions qui révèlent le poëte et vivifient ses œuvres, il pouvait y suppléer par la richesse des similitudes et y faire passer la création tout entière. Il s'en est bien gardé. Il a choisi dans les magasins de comparaisons de l'antiquité, pour les attifer à sa mode, ce qu'il y a de plus usé, et je dirais volontiers de plus râpé. C'est une singulière façon de garder le décorum de son état, que de ramasser et d'ajuster méthodiquement de vieux chiffons pour s'en faire un habit d'arlequin. S'il croyait, et je le conçois, devoir s'en tenir à la lettre des faits, la mise en scène au moins, les décors du théâtre, appartenaient à sa fantaisie. Le paysage ne fait pas partie du dogme, et les sites de la terre sainte ne sont pas des articles de foi. Il a dédaigné ces embellissements que Dieu avait pris soin d'étaler sous ses yeux, et on ne sait, en le lisant, où se débat ce drame surnaturel, qui part du Sinaï pour se dénouer au Golgotha. On vous dirait que cela se passe à Pontoise, que vous ne trouveriez pas la chose invraisemblable. C'est bien la peine d'avoir devant soi une terre sillonnée de merveilles, qui ressue par tous les pores les miracles qui l'ont foulée, pour nous donner, dans un petit cadre, une Syrie qui ressemble au département de Seine-et-Oise!

donne en exemple dans toutes les prosodies, celui qui termine la peinture de l'agonie du Christ:

Supremamque auram, ponens caput, exspiravit.

Comme coupe, comme tournure, comme effet, car la pensée n'est là pour rien, je crois difficile d'en faire un plus beau. Je conviendrai même qu'il est sublime; mais il est seul de son espèce, et un trait sublime, dans un sujet qui l'est d'un bout à l'autre, ce n'est pas assez. Une forêt qui n'aurait qu'un arbre, cela ressemblerait terriblement à une plaine.

Il résulte de tout cela que la *Christiade* n'ayant droit à aucun succès, elle devait en obtenir un très-grand; c'est ce qui arriva, et on se l'explique autrement encore que par sa médiocrité. Le latin n'étant pas accessible à tout le monde, l'ouvrage avait peu de juges de ses défauts, et ceux qui étaient capables de les reconnaître n'étaient pas disposés à les signaler. Satisfaits d'être en état de les apprécier, ils ne voulaient pas avoir l'air d'avoir perdu leur temps, en avouant que cette lecture les avait mortellement ennuyés. En proclamant que c'était un livre admirable, ils avaient l'avantage de se faire envier leur savoir et leur jouissance. L'ennui à soi tout seul, cela vaut souvent mieux, pour l'égoïsme de l'amour-propre, qu'un plaisir à l'usage de tous. Les lecteurs sur les dents avaient beau porter sur le front la pâleur de leur divertissement,

c'était à qui convoiterait l'honneur d'une pareille lassitude. Ces aveugles aspirations étaient un dédommagement de leur fatigue, qui tourna au bénéfice de Vida, et dont sa mémoire profite encore. Il jouit de toutes les prérogatives qui devraient être attachées au titre de grand homme, et n'eut à subir aucune des tribulations du génie.

Le succès de son poëme, la haute fortune qu'il lui valut, ne furent pas sans influence sur l'esprit de Vida, qui, si timide et si modeste qu'il fût, n'était cependant pas tout à fait un saint. On a beau n'être pas poëte, il suffit de s'être occupé de poésie, ou d'avoir fait semblant, ou d'être persuadé qu'on s'en occupe, pour acquérir quelque chose du tempérament des poëtes, dont le principal défaut n'est pas de manquer de confiance en eux. Tout humble qu'il était par nature et par devoir, le nouvel évêque d'Albe ne fut point à l'abri de la présomption si commune chez ses confrères. Je n'affirmerais pas qu'il se prît pour un aigle; mais ayant chanté les vers à soie, il parut se croire, comme ces insectes de leur chrysalide, sorti de la *Christiade* avec des ailes.

Voyant ses hexamètres si largement rentés, se voyant porté, grâce à eux, à des dignités inespérées, il eut quelque peine à ne pas ajouter foi à leurs vertus, à ne pas se regarder comme un être privilégié, comme un génie à part, ayant fait, lui

aussi, son miracle, ni plus ni moins que le maître qu'il servait et qu'il avait chanté. Lui, qui n'était le fils de Dieu qu'en ligne collatérale, il avait ressuscité un bien autre Lazare que celui de Jésus-Christ! Il avait rappelé de la tombe la langue de tout un peuple, c'est-à-dire son âme même, et il lui avait donné une forme nouvelle et divine; il lui avait imprimé le caractère même du rédempteur qu'il s'était chargé de célébrer. Envisageant alors la poésie latine comme un supplément de la religion, il se mit en tête qu'il était appelé à la prêcher, et à lui créer, sinon de nouveaux apôtres, au moins de nouveaux disciples.

Il lui manquait une chaire où il pût prononcer à l'aise ses prédications, où il pût donner tranquillement des leçons d'un art qui lui avait si bien réussi : et il résolut de se la bâtir, comme ses autres monuments, à grand renfort de dactyles et de spondées. Là-dessus, il entreprit, pour l'instruction du prochain et l'édification de la postérité, le seul de ses ouvrages dont on se souvienne encore un peu, quoiqu'il n'y ait peut-être pas actuellement quatre personnes qui l'aient lu. S'il y en a quatre, j'en suis, et je déclare que je n'ai aucune raison de m'en glorifier. Je ne dirai pas du poëte ce qu'un jour de mauvaise humeur Voltaire disait de saint Augustin : « J'ai lu ses œuvres; mais il me le payera. » Je dirai tout simplement, sans le moindre

sentiment de rancune, quoiqu'il me fût certes bien permis d'en avoir : J'ai lu son *Art poétique !* Je l'examinerai.

V.

Il n'y a peut-être pas, pour un vrai poëte, de sujet plus attrayant et plus fécond, plus susceptible de se plier aux moindres caprices de l'imagination ou à ses puissantes fantaisies, que celui de l'art poétique. Tout est de son ressort; tout peut entrer dans le cadre de l'artiste, depuis la définition philosophique de la poésie jusqu'à la définition didactique des règles dont elle a besoin pour se manifester; depuis le portrait idéal qu'on se fait à part soi du poëte, jusqu'aux portraits plus décidés et plus précis de ceux qui ont, partiellement ou en entier, réalisé cet idéal. Sans parler des hommes qui sont venus trop tôt, comme Sibillet et Vauquelin de La Frenaye, ou qui n'avaient point assez de génie pour frapper la langue à l'effigie de leur pensée, il m'étonne que ce sujet n'ait encore tenté que des auteurs incapables d'en sonder les profondeurs et d'en apercevoir les richesses, ou de piquants écrivains, trop indolents pour les exploiter; qui, contents, comme Horace et Boileau, de badiner avec ses difficultés, n'y ont vu qu'une occasion de plus de se montrer ingénieux.

Je me rappelle qu'à cet âge où l'on a autant d'ambition que de confiance en soi, où l'on se sent fort d'esprit parce que le corps n'est pas faible, où l'âme croit à toutes les fleurs parce qu'elle porte en elle le printemps, je m'étais tracé le plan d'un *Art poétique*, dont je n'ai, Dieu merci! jamais écrit une ligne. Je regrette pourtant, parfois, de ne l'avoir pas fait; non que je m'imagine avoir manqué par négligence ma plus belle chance de fortune littéraire, mais cet ouvrage, plus largement conçu qu'un autre, aurait pu inspirer à quelque heureux émule la tentation de reprendre et d'achever mon sillon commencé. Les idées sont comme les perles, qui ne sont ni polies ni montées par ceux qui les découvrent, par ces mineurs de la mer qu'on appelle des plongeurs.

Je ne me souviens pas trop des divisions que j'aurais adoptées : ce que je sais, c'est qu'après avoir exposé l'origine et le but de la poésie, qui est et ne doit être, comme la plupart des religions, qu'une interprétation de la nature et de ses mystères, chacun des chants dont le poëme devait se composer se serait terminé par un épisode qui eût été le modèle du genre dont ce chant aurait traité. Ceux de l'épopée sérieuse ou badine auraient eu pour complément quelque récit épique, soit tiré de mon propre fonds, soit emprunté aux poëtes que leur verve héroïque ou railleuse a rendus le plus célè-

bres. Les chants de la tragédie ou de la comédie auraient eu, pour finales, de véritables drames en narration, des feuilletons passés à la flamme du vers. Il devait y avoir des églogues et des idylles dans le chant de la *Pastorale*; des hymnes, des odes, des élégies, dans celui de la *Poésie lyrique*. Quant aux chants purement philosophiques ou didactiques, des anecdotes brillantes, de curieux détails de mœurs, pris dans la vie des auteurs les plus renommés, auraient servi à relever l'aridité de la discussion ou des préceptes. Ce poëme aurait peut-être eu l'inconvénient de n'être pas court, mais il eût certainement eu le mérite d'être varié.

Je n'ai pas la vanité de présenter cette donnée comme excellente, et de croire que, pour faire un chef-d'œuvre, on n'a pas d'autre marche à suivre que celle que j'indique; mais tel qu'il est, il me semble qu'il y a dans ce projet un caractère poétique plus décidé que dans l'épître si spirituellement raisonnable d'Horace, dans la caustique et précieuse esquisse de Boileau surtout, qui a moins écrit sur la poésie proprement dite que sur la manière dont il faut faire et ne pas faire les vers. Ce programme d'ouvrage vaut mieux, avant tout, que l'ouvrage de Vida, qui a le malheur de n'être pas un programme, et qui, en dépit des éloges pompeux de Jules Scaliger, est sans contredit une des plus étranges inanités dont on se soit jamais avisé.

Voici quel est le plan de ce poëme, qui ne mérite pas un meilleur sort que la prose poétique de Sibillet ou la poésie prosaïque de Vauquelin de La Frenaye, dont nous avons déjà dit un mot, et dont il ne reste que le nom, ce qui est peut-être encore trop. Nous l'empruntons à l'abbé Lebateux, qui affirme, avec l'autorité que lui donne son génie, que cette œuvre n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu de fleurs. Quelles fleurs et quelles guirlandes, juste Dieu! un pénible rapiéçage d'aphorismes rebattus, une insipide macédoine de toutes les lois et ordonnances les plus sensées sans doute, mais les plus terre-à-terre, qui se soient jamais bottelées pour être mises en grange dans les traités de rhétorique des quatre parties du monde : c'est le lieu commun de la sagesse, un résumé de tout ce qu'on sait sans l'avoir appris.

« Jérôme Vida, dit l'intrépide Aristarque, forma son plan de poétique sur les institutions oratoires de Quintilien. Il prend l'élève de la poésie au berceau, et le conduit par la main dans tous les bosquets du Pinde, au bord de toutes les fontaines connues des Muses. » On voit d'ici avec quelle habileté le copiste sait se teindre du coloris de son modèle. Vous n'avez dans le fait qu'à ouvrir l'*Art poétique*, vous y trouverez à chaque page la grâce, l'élégance, l'éclat de son traducteur. Dans le premier livre, l'auteur traite de l'éducation du poëte,

des exercices les plus propres à former l'oreille et le goût : il indique les sources où il doit puiser; puis il remonte à l'origine de la poésie; il en fait, ou il en veut faire l'histoire, et *il entonne ses louanges*. Notez bien, je vous prie, que ces expressions ne sont ni plus ni moins que du Lebateux tout pur. Dans le second livre, on nous parle de l'invention des choses et de leur disposition. L'enseignement n'y a guère trait qu'à l'épopée, et ne voit dans l'épopée que l'*Énéide*. Dans la troisième partie, il n'est question que du style et de l'élocution.

Ce plan n'est ni bon ni mauvais; il est étroit, mais simple; et s'il était bien rempli, on ne lui demanderait pas d'être plus large : on regretterait seulement qu'il ne le fût pas. On regrette bien autre chose, quand on se met à lire Vida; toute la poésie pour lui se borne à la manière, plus ou moins adroite, dont on peut enchaîner des longues et des brèves. On n'apprend à personne à être poëte, mais on peut apprendre à tout le monde comment on l'est ou comment on le devient. L'illustre évêque s'occupe de tout autres soins : il ne songe qu'à glisser dans l'eau chrétienne de nos baptêmes le plus qu'il peut de sel païen. Aucune allusion aux grands maîtres de l'école moderne, qui l'ont précédé ou qui vivaient de son temps! il parle un peu d'Homère, et tant qu'on veut de Virgile; mais

de Dante, de Pétrarque, de Boccace, ou de l'Arioste, dont il était impossible que les échos de Tibur ignorassent le nom, pas un mot! il n'en est pas plus mention que s'ils n'eussent jamais vécu. C'est un art poétique *ad usum mortuorum.*

Quoique je n'approuve pas l'emploi d'une langue morte pour traduire une pensée vivante, je le concevrais pourtant, quand il s'agit de traiter d'un art qui est de tous les temps et de tous les lieux. Une langue qui ne varie plus peut avoir ses avantages, lorsqu'il faut tracer des principes et des lois qui ne varient pas; mais pour réussir à ce jeu, ce n'est pas trop d'un génie de premier ordre. Se mettre assez avant dans les secrets de l'esprit humain pour les produire au jour sous une forme qui ne change pas plus que l'essence même de l'humanité! cela ne pouvait pas appartenir à un homme qui avait fait la *Christiade.*

Là où est le génie, il n'y a vraiment pas d'idiome qui tienne. Quand la pensée est, elle se crée, de force ou de gré, l'organe dont elle a besoin. Elle passe, elle s'imprime, en dépit des obstacles, dans l'expression qu'elle rencontre ou qu'elle choisit. Le grand malheur de Vida, et le nôtre, quand nous le lisons, c'est qu'il ne pense pas. Il n'a que des semblants, des ombres, des échos d'idées, qui lui viennent de loin, à demi éteintes, à demi effacées, et qui s'affaiblissent encore, dès qu'il veut, crédule

à la puissance de son souffle créateur, leur donner un corps ou visible ou sonore. Il n'a en lui ni le sentiment de l'artiste, ni le sentiment du poëte. Il n'a peut-être pas inventé une seule image, une seule comparaison. Il ne nous donne, en ce genre que des réductions au trait des figures de l'antiquité. On dirait qu'il n'a par lui-même rien vu de ce dont il parle, si ce n'est de bricole et de reflet; on dirait qu'il ne voit le ciel et la campagne que dans un miroir trouble et nébuleux, en regardant à travers ses lunettes dans le puits sans fond du passé.

Si l'on veut savoir la différence qu'il y a entre un versificateur subalterne, qui s'impose la tâche d'enseigner ce qu'il ne sait pas, et un poëte qui n'a d'autre but que de peindre ce qu'il sait et ce qu'il sent, on n'a qu'à lire le premier livre de la *Poétique* de Vida et le poëme de James Beattie, intitulé *The Minstrel*, qui n'est cependant pas un chef-d'œuvre. C'est à peu près le même sujet; mais l'un prend pour guide la routine, et l'autre la nature. L'un ne glane son grain que dans les livres, ne voyage, en laisse de sa mémoire, que dans cet univers de convention qu'arrose le Permesse, où murmure goutte à goutte l'onde épuisée de l'Hippocrène, où dansent, depuis mille ans, de vieilles déesses éreintées qui ne sont plus que des ombres, aussi bien que leurs couronnes. L'autre, sous un ciel orageux ou serein qui n'est pas celui de Jupiter,

confère avec les rochers, les torrents, les montagnes, interroge les lacs, s'entretient avec les forêts et les fleuves, cause avec les volcans dans leur langue, et parle à l'Océan la sienne. L'un épelle, vaille que vaille, quelques feuillets de nos syllabaires, crayonnés par une main forte sans doute, mais humaine; l'autre lit, à livre ouvert, l'œuvre omnipotente du Tout-Puissant. De quelle classe croyez-vous que sorte le meilleur élève?

Les conseils de Vida ne sont pas mauvais; je dirai même qu'ils sont en général très-bons; mais était-ce la peine de déguiser en latin apocryphe du XVIe siècle des leçons habillées en vrai latin par Horace? Je me permets d'en douter. Je ne crois pas cela plus nécessaire que d'abattre les colonnes de marbre du Parthénon pour leur substituer des propylées de carton-pierre, que d'échanger le paros des frises de Phidias contre des bas-reliefs de plâtre. Nous ne citerons qu'un exemple de cette déplorable manie, et ce sera, je pense, bien assez. Horace dit avec autant de grâce que d'esprit que, avant d'entreprendre une œuvre, il faut consulter longtemps ses épaules, et savoir au juste ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas porter.

Sumite materiam vestris qui scribitis æquam
Viribus, et versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.

Vida, qui avait la même chose à dire, s'est cru obligé de retourner ces vers de cette façon :

Tu vero ipse humeros explorans consule primum,
Atque tuis prudens genus elige viribus aptum.

Il faut avouer que c'est triste de s'imposer des obligations de ce genre, et qu'avant de conseiller aux autres *d'explorer* leurs épaules, il n'eût pas mal fait de questionner les siennes. Elles eussent été, en se ployant, assez véridiques, j'espère, pour le détourner de ses téméraires travaux.

Cette négligence du poëte à tâter ses forces n'a pas empêché Jules Scaliger, qui a passé, qui passe encore quelquefois pour avoir été le plus avant possible dans la confidence de l'antiquité, d'écrire et de signer que l'écolier était préférable au maître : « Tanto majore laude quam Horatius dignus est, quanto artificiosius de arte agit hic quam ille ! » Je conviens de l'élégance achevée de ce *hic ;* mais n'est-ce pas désolant, soit dit sans animosité aucune contre Scaliger, n'est-ce pas désolant pour la science, de voir un érudit de première force prononcer de sang-froid de pareilles sentences? Ce serait vraiment à croire qu'on est d'autant plus instruit qu'on ne sait rien.

Si je n'en veux pas à Scaliger, on sent bien que je n'en veux pas davantage au doux et benin Jérôme Vida. En bonne conscience, on ne peut pas

soupçonner un vivant d'aujourd'hui, qui n'écrit qu'en français, et c'est, parbleu! fort honnête d'en vouloir à un mort de trois cents ans, qui n'écrit que la langue des trépassés. Je parle uniquement dans l'intérêt de la vérité. J'ai voulu voir par moi-même ce que c'était qu'un grand poëte latin du XVIe siècle. Je me suis aperçu que c'était un homme qui n'était pas poëte le moins du monde, et qui ne me paraissait pas savoir le latin mieux que moi, c'est-à-dire aussi mal qu'on peut le savoir quand on a passé la moitié de sa vie à l'étudier. Je le dis, voilà tout.

VI.

J'ai récemment encore, et avec le désir bien formel d'en rapporter quelques-unes de ces belles choses qu'y ont vues mes devanciers, parcouru dans tous les sens le soi-disant chef-d'œuvre de Vida. Ma moisson n'est pas lourde. Je n'y ai rencontré qu'un beau vers et une jolie idée. Le beau vers, le voici! il se dresse dans les broussailles du troisième livre, là où il est question des poëtes qui survivent à leurs ouvrages, et assistent vivants aux obsèques de leur renommée :

Viventesque suæ viderunt funera famæ.

Funera est peut-être un peu fort, car ces enterrements de gloire se font d'ordinaire sans pompe et

sans fracas ; ce sont convois de pauvres où personne ne va, pas même un chien. Mais c'est égal, le vers est beau, et digne de se trouver en meilleure compagnie.

L'idée dont j'ai parlé est située vers le milieu du premier livre, et je la citerai tout entière, parce que, étant joli, le passage est nécessairement très-court.

Nec placet ante annos vates puer. Omnia justo
Tempore proveniant. Ah! ne mihi olentia poma
Mitescant prius autumnus bicoloribus uvis
Quam redeat, spumetque cadis vindemia plenis.
Ante diem nam lapsa cadent, ramosque relinquent
Maternos, calcabit humi projecta viator.

« Je n'aime point un poëte avant l'âge. Chaque chose doit venir en sa saison. Ces fruits mûrs avant que l'automne ait peint les raisins d'une double couleur, et que la vendange écume dans les tonneaux, quittent trop tôt le rameau qui les a produits : le voyageur dédaigneux les voit tombés, et les foule aux pieds. »

Si cette traduction n'est pas très-fleurie, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Elle est de la propre main de M. l'abbé Lebateux, *professeur royal, de l'Académie française et de celle des Inscriptions et belles-lettres*. Je pouvais en faire une meilleure, ce qui n'est pas tout à fait impraticable, ou une plus mauvaise, ce qui me paraît bien difficile ; mais je n'ai

voulu ni l'un ni l'autre. Meilleure, on aurait pu juger Vida d'après elle, et l'on n'eût pas manqué de m'accuser d'injustice. Plus mauvaise, on m'eût reproché de gâter à plaisir mon modèle. J'ai mieux aimé rester neutre comme l'abbé Lebateux. Les vers de Vida sont cependant susceptibles d'en inspirer de bons, témoin cette version anglaise de Christopher Pitt, qui s'est donné la peine de paraphraser le poëme entier, pour expier peut-être le tort d'avoir écourté Virgile.

I fear for him, who ripens ere his prime;
For all productions there's a proper time.
Oh! may no apples in the spring appear,
Out-grow the seasons, and prevent the year,
Nor mellow yet, till autumn stains the vine,
And the full presses foam with floods of wine.
Torn from the parent-tree too soon, they lie
Trod down by every swain who passes by.

Tout agréable qu'elle est, cette version me paraît avoir un grave inconvénient, c'est que, sous prétexte de nous donner un calque de l'original, l'auteur travaille ici pour son propre compte, et, mettant ses expressions au lieu et place de celles qu'il doit rendre, prête à croire que le modèle est très-supérieur à ce qu'il est réellement. C'est un genre de trahison comme un autre. Il est seulement plus excusable.

Je ne terminerai pas ce que j'ai à dire de ce

malencontreux poëme, qu'on s'obstine encore de temps en temps à ranger parmi les classiques, sans fournir, par une dernière citation, une nouvelle preuve de mon impartialité. Je la tirerai du troisième chant, que Scaliger appelle le roi des livres de Vida. « Hic est rex librorum Vidæ. » Ce n'est pas excessivement harmonieux, mais c'est sans doute une manière adroite de préparer l'oreille à ce fameux passage sur l'harmonie imitative, que ceux qui ne l'ont pas lu ont toujours signalé comme une merveille. Je suis bien aise de mettre les gens de bonne volonté à même d'en juger en connaissance de cause :

Haud satis est illis utrumque claudere versum,
Et res verborum propria vi reddere claras ;
Omnia sed numeris vocum concordibus aptant,
Atque sono quæcumque canunt imitantur, et apta
Verborum facie, et quæsito carminis ore ;
Nam diversa opus est veluti dare versibus ora....

Finalement je n'ai pas le courage de tenir parole, et de transcrire tout au long soixante-quinze vers de suite de cette taille et de cette force. Je veux bien croire qu'il y en a quelques-uns d'heureux, et dont l'harmonie imite ou a l'air d'imiter quelque chose ; mais trois pages de Vida, suivies de trois pages de Lebateux, pour apprendre à mes lecteurs qu'il faut, suivant l'exigence du sujet, se servir de mots lents ou précipités, donner des ailes à son style ou lui donner des pattes, cela me paraît dé-

passer les bornes de la patience humaine. Ce passage si long a cependant un mérite, c'est d'en avoir inspiré un très-court; d'avoir été resserré par Pope, dans son *Essai sur la critique*, en dix vers qui ne laissent rien à désirer. L'abrégé nous paraît beaucoup plus complet que le tout. On nous pardonnera de le préférer, et de citer l'un plutôt que l'autre; on n'y gagnera pas que du temps :

'Tis not enough no harshness gives offense,
The sound must seem an echo to the sense :
Soft is the strain, when zephyr gently blows,
And the smooth stream in smoother numbers flows;
But when loud surges lash the sounding shore,
The hoarse, rough verse, should like the torrent roar:
When Ajax strives some rock's vast weight to throw
The line too labours, and the words move slow :
Not so, when swift Camilla scours the plain ; [main.
Glides o'er th'unbounding corn, and skims along the

C'est peu de n'offenser par aucuns mots blessants,
Le son doit à l'oreille être l'écho du sens : [supplie,
Qu'il soit doux quand la brise aux pieds des fleurs
Et qu'un ruisseau qui dort en vers lents se déplie.
La mer se gonfle-t-elle en liquide rocher,
La phrase avec la vague, en grondant, doit marcher.
Qu'Ajax d'un bloc pesant cherche à lever la masse,
Le vers laborieux en mots lourds se ramasse ;
Mais Camille, en courant, rase à peine le sol ,
Et le vers, pour la suivre. aussitôt prend son vol.

Puisque j'ai tant fait que de citer Pope, je ne dois pas dissimuler, quelque discrédit que cela jette sur ma sévérité, que ce poëte, plein de grâce, d'élégance et de raison, a inséré, dans ce même *Essai sur la critique*, le plus éclatant éloge de Vida. « Quel siècle, s'écrie-t-il en parlant du siècle de Léon X, que celui où tous les arts s'étaient donné rendez-vous!

A Raphael painted, and a Vida sung,
Immortal Vida! on whose honour'd brow
The poet's bay and critic's ivy grow.
Cremona now shall ever boast thy name
As next in place to Mantua, next in fame.

« Un Raphaël peignit, et un Vida chantait. Immortel Vida! sur le front honoré duquel le laurier du poëte se mêle au lierre du critique. Crémone désormais vantera toujours ton nom, Crémone, aussi proche de Mantoue par sa situation qu'elle en est voisine par la renommée. »

Déjà un Allemand dont je ne me rappelle pas le nom, que je n'ai peut-être jamais su, avait dit dans un distique :

Donec Minciadem jactabit Mantua vatem,
Jactabit Vidam clara Cremona suum.

« Tant que Mantoue vantera le poëte du Mincio, la glorieuse Crémone vantera son Vida. »

A force d'être exagérée, la louange a l'air d'une

épigramme. Il est cependant certain que Pope était de bonne foi, et notre Allemand aussi. L'Allemand! cela ne me fait pas grand'chose, je ne le connais pas; mais Pope! un maître consommé dans la science du langage, un homme aussi fin d'esprit que délicat de style, accoler publiquement le nom de Raphaël à celui d'un barbouilleur d'enseignes; placer sérieusement les rogatons de Vida à côté de ce que l'âme humaine a produit de plus pur et de plus sublime, et cela sans y être forcé, sans y être condamné par l'inquisition! On s'expliquerait de tels blasphèmes prononcés sous l'empire de la torture; mais s'y livrer bénévolement, et comme pour l'acquit de sa conscience! J'avoue que c'est effrayant pour la raison; c'est à déconcerter toutes les croyances, c'est à faire douter de tout, à faire mettre en question les avantages et l'utilité de l'intelligence.

Pour l'honneur et la justification de Pope, on peut croire qu'il n'a fait que suivre un exemple déjà donné par ses pairs, et même par des esprits plus éminents que le sien, par l'Arioste entre autres. Ce brillant génie nomme en effet Vida, dans le quarante-sixième chant de l'*Orlando*, parmi les poëtes qui font le plus d'honneur à ce bas monde :

. . Il Cremonese Vida
D'alta facondia inessicabil vena.

Il est vrai que cela ne fait que déplacer la difficulté; car si Pope en devient plus excusable, qu'est-ce qui peut excuser l'Arioste? Le Tasse peut-être!

Le Tasse a eu la discrétion de ne citer Vida nulle part; mais on prétend qu'il lui a rendu un hommage plus flatteur encore que l'éloge de l'Arioste, qu'on pourrait prendre pour une complaisance. On assure qu'il lui emprunta cette charmante comparaison de la coupe amère où l'enfant boit la santé, grâce au miel dont on enduit ses bords :

> Cosi all' egro fanciullo porgiamo aspersi
> Di soavi licor gli orli del vaso :
> Succhi amari, ingannato, intanto ei beve
> E dall' inganno suo vita riceve ;

Il peut sembler, en effet, que cette moitié d'octave n'est qu'une imitation de ces trois vers égarés dans une hymne de Vida :

> Haud secus admota qui morbis arte medentur,
> Ne gustu horrescat languens, medicamen amarum
> Melle linunt super, et dulci sub cortice condunt.

Si ces vers ne valent pas ceux de la *Jérusalem*, si la dragée latine (car on serait tenté de croire qu'il s'agit d'une dragée), ne vaut pas la coupe italienne, l'emprunt pour cela n'en paraît pas moins réel, et c'est quelque chose que de pouvoir prêter

à un génie comme le Tasse. Il est vrai qu'il ne lui a peut-être prêté qu'un emprunt, qu'il avait fait lui-même en tapinois à Lucrèce :

> Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
> Quum dare conantur, prius oras pocula circum
> Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
> Ut puerorum ætas improvida ludificetur
> Labrorum tenus, interea perpotet amarum
> Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
> Sed potius tali facto recreata valescat.

« Le médecin veut-il donner à des enfants quelque potion noire et repoussante, il commence par couronner les bords du vase d'un miel doux et doré. Trompant leur répugnance en amusant leurs lèvres, il leur fait boire ainsi le remède amer de l'absinthe; et, grâce à une déception qui n'est point un mensonge, la santé leur revient avec la force. »

On devait trouver, dans le fait, bien étonnant que Vida eût inventé quelque chose, quelque chose d'original surtout. Grâce à ces vers de Lucrèce qui se sont, comme de juste, émaciés sous sa plume, tout rentre dans l'ordre, et le Tasse ne lui doit probablement rien du tout.

Cela de moins, il en reste encore assez pour infirmer dans l'opinion du lecteur l'opinion défavorable que j'ai de Vida. J'irai même plus loin! comme je ne veux pas de jugement par surprise,

je dois dire qu'après Scaliger, Pope ou l'Arioste, il est d'autres esprits distingués, et, presque de nos jours, des hommes connus par leur pénétration et leur talent, qui prisent fort le sien, Joseph Wharton, par exemple, et William Roscoe, l'historien de Léon X. Mais, que cela me nuise ou non, leur décision, je suis forcé de m'en accuser, ne change en rien ma manière de voir. Tout me porte à croire que ces critiques n'ont fait, en le jugeant, que se rendre en quelque sorte les greffiers d'office de la tradition, et qu'ils l'ont, comme cela se pratique si souvent, admiré sur parole. Moi qui n'ai, si c'en est un, que le mérite de l'avoir lu, je ne puis que soutenir invariablement mon dire. Ce pieux savant, qui a passé toute sa vie, et même une partie de sa mort, pour un grand homme, n'a jamais eu de grand que l'intention de l'être. Il a cela de commun avec Louis XIV.

VII.

Si Jérôme Vida n'était nullement poëte, ce qui est un tort très-grave quand on fait des poëmes, c'était du moins un prélat accompli, qui, pendant trente-quatre ans, s'acquitta, avec un zèle exemplaire des devoirs de sa mission épiscopale. Il eut, à défaut des qualités si peu communes de l'esprit, les qualités non moins rares du cœur. Cela vaut

incontestablement mieux pour gagner le paradis, mais infiniment moins pour gagner la postérité, où l'on ne vit que par l'intelligence. Il a cependant tant bien que mal atteint ce dernier port. Espérons que l'autre ne lui a pas manqué.

Vida se recommandait encore à ses contemporains par d'autres mérites que le talent qu'on lui attribuait. Il unissait aux vertus paisibles de son état les vertus plus mâles de l'homme qui commande et qui gouverne. Il en donna la preuve lors de la prise et du sac de la ville d'Albe par les impériaux. Il contribua puissamment par son courage à arracher cette conquête aux vainqueurs, et plus tard à affermir par ses conseils le patriotisme de ses concitoyens. Je ne sais trop ce qu'on penserait à présent des pages où il a consigné ses leçons de politique, de ses dialogues sur la dignité de la république, *colloquia de reipublicæ dignitate*, le seul ouvrage en prose qu'il nous ait laissé. Mais autrefois cela se comparait avec avantage aux dialogues de Platon et de Cicéron. On se consolait alors de ne pouvoir lire *la République* de ce grand orateur, en lisant celle de Vida. Aujourd'hui qu'on a retrouvé celle qu'on croyait perdue, je me suis cru dispensé de lire celle qu'on aurait dû perdre. C'est sans doute parler bien légèrement d'un livre qu'on ne connaît pas; mais je n'ai pas encore eu le temps de venir à résipiscence, et je continue toujours,

comme devant, à me méfier de ceux qui ont la réputation d'écrire comme les anciens. Il y a toute espèce de raisons de supposer que le prosateur ressemble à Cicéron absolument comme le poète à Virgile. Je ne vois pas la nécessité de me défaire de mes présomptions pour acquérir une certitude qui les justifierait.

Il est malheureusement certain que notre saint évêque a de gros péchés littéraires sur la conscience ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il a fait ce qu'il a pu pour les expier, et qu'ils ont peut-être, comme tant d'autres qu'on excuse, quelque droit à la miséricorde. Si le repentir des fautes est une seconde innocence, Vida paraît avoir eu celle-là. On le voit, sur la fin de sa vie, montrer quelques scrupules d'en avoir consacré une partie à des ouvrages profanes. Il fait, au bord de sa tombe, une nouvelle profession de foi (en publiant, soit dit sans entendre à mal, une dernière édition de ses œuvres, revue, corrigée et augmentée), et il demande pardon au lecteur d'avoir donné aux sciences et aux lettres un temps qu'il aurait dû donner à Dieu. Mon avis est qu'il eût beaucoup mieux fait, quoique ce soit une singulière dévotion que de réserver pour Dieu ce qu'on ne croit pas bon pour les hommes. Mais puisqu'il sentait si bien son faible, pourquoi diable cette édition *in extremis*, à moins qu'il ne la regardât, ce qui est don-

teux, comme une punition de sa vanité? Il vaut mieux toutefois en juger ainsi : c'est plus charitable, et il est temps, je crois, d'en donner l'exemple.

Aimé et respecté de tout le monde, libre des tourments du génie, des tracas de la gloire et des soucis des passions, Vida parvint à une extrême vieillesse, sans avoir un reproche à faire à la vie. Le ciel, qui, sans lire ses vers, savait pourtant très-bien ce que leur gardait l'avenir, fut pour lui d'une mansuétude infatigable, et lui accorda, par avancement d'hoirie, autant de faveurs qu'il en attendait de la postérité. Comme il faut cependant, de quelque manière qu'on s'y prenne, prendre congé de l'existence, il prit le parti de s'en séparer à l'âge de quatre-vingt-six ans et même davantage, à ce que prétend le père Nicéron; ce n'est peut-être pas très-important à éclaircir. Ce qui est plus avéré que la date de sa naissance, c'est celle de sa mort. Il mourut tranquillement comme il avait vécu, le 25 septembre 1566. Il fut inhumé avec pompe dans l'église métropolitaine d'Albe, et l'on grava sur sa tombe une épitaphe que le temps a conservée aussi précieusement que si elle était bonne :

HIC SITUS EST M. HIERONYMUS VIDA
CREM. NAT. ALBÆ EPISCOPUS.

L'inscription est simple, pas très-éloquente, mais modeste; on pourrait croire que c'est le mort lui-même qui l'a faite.

Ceux qui, par position et par état, font profession de latin, les ecclésiastiques et les moines, les jésuites surtout, ont seuls conservé quelque mémoire de Vida, et, dans cette société qui doit être morte aux plaisirs du monde, sa renommée conserve encore quelque verdeur. Elle y a été pieusement cultivée par Fabelli, par le père Vairani, dominicain, par Tadisi de Bergame et par le jésuite Marchesalli. Ceux qui ne voudraient pas s'en rapporter à nous trouveront dans les œuvres de ces doctes inconnus plus d'éloges encore que nous n'avons fait de critiques.

Crémone ne fut point ingrate envers un de ses enfants, qui avait été sur le point de devenir son évêque, et qui n'avait jamais oublié son berceau. Elle consacra un monument funèbre à sa mémoire, et des inscriptions qui rappelaient le souvenir de ses bienfaits, de ses vertus, surtout de ses talents. On n'est jamais prophète dans son pays qu'après sa mort; c'est toujours ça. Ses œuvres ont été souvent réunies. Le chanoine Ercolani, à Rome, Cordero, en Espagne, Granan, en Angleterre, Müller, en Allemagne, l'abbé de La Tour, en France, se sont cotisés, sans se donner le mot, pour réveiller, soit en prose soit en vers, cette gloire ensevelie qui

continue à dormir d'un si profond sommeil. Il existe des traductions de la *Christiade* et de l'*Art poétique*, à peu près dans toutes les langues de l'Europe ; c'est très-honorable pour l'Orient.

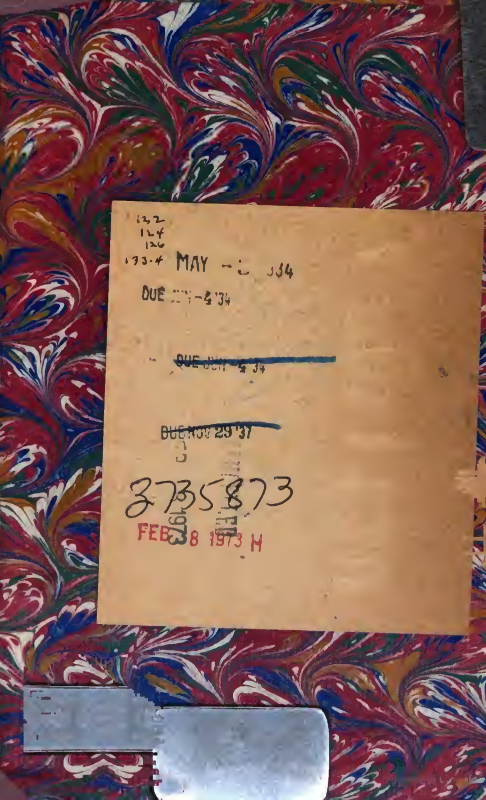
FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.






138.54.3
des biographiques et litterair
dener Library
005011395
2044 088 051 586